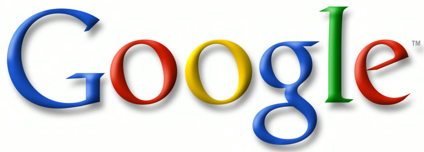


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

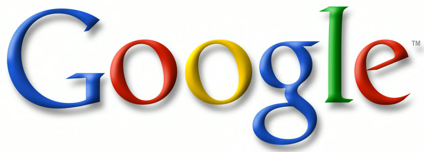
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 33111



BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHÉVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





HARVARD COLLEGE
LIBRARY



IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918

TIFFANY & CO.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVIII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIÉME.



A PARIS,

Chez J.-G. MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVIII.

BP 331.1

HARVARD COLLEGE LIBRARY
[illegible] FUND
JAN 28 1947

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Lettres sur l'Italie, en 1785, deux vol. in-8° de 360 pages chacun; à Paris, chez Desenne, *Libraire de Monseigneur* COMTE D'ARTOIS, *au Palais Royal, & chez* Desenne, *Libraire, au Luxembourg.* 1788.

L'AUTEUR de ce Voyage fut, dit-on, un Magistrat célébre sous plus d'un rapport, qu'une mort prématurée vient d'enlever aux Lettres. Ses mânes, insensibles aux Eloges comme aux Critiques, ne peuvent être ni réjouis ni affligés du jugement qu'on

que lui en a offerts la Fontaine. On ne fera pas au nouveau Voyageur le même reproche ; « car Vauclufe » est, suivant lui, une Rivière, qui, » du milieu d'une chaîne de Mon- » tagnes, *comme du fond d'un vaste* » *entonnoir*, s'échappe, monte, s'é- » léve, & tout à coup se déborde » *avec* une impétuosité, *avec un ton-* » *nerre*, *avec* un bouillonnement, *avec* » une écume, *avec* des chûtes que » le pinceau du Poëte, ni celui du » Peintre ne rendront jamais ». En ce cas, M. de Lille est excusable. Vous sentez bien qu'un Philosophe qui a le *malheur d'être aussi sensible*, n'aura pas manqué d'exercer sa sensibilité par le doux souvenir *de Laure & de Pétrarque*. Il faut *le voir chercher sur tous les rochers quelques traces* de ces fidéles Amans, & dans quelle extâse il est ravi quand son imagination lui fait croire qu'il en a trouvées. C'est un sujet usé que toute la *sensibilité* du Voyageur n'a pu rajeunir.

La belle Laure n'est pas la seule qui ait troublé sa gravité Philoso-

phique ; le doux souvenir de *Lesbie*, de *Zénobie*, de *Cinthie* l'a aussi attendri jusqu'aux larmes, sur-tout quand il a sçu que les lieux qu'avoient autrefois habités ces tendres amantes, étoient aujourd'hui souillés par des Prêtres & des Moines. En effet, quelle affreuse profanation !

Pour faire encore mieux preuve, ou plutôt parade de sensibilité, *à Vaucluse, à Tivoli, à la Villa Borghèze*, dans tous les beaux lieux qu'il parcourt, il appelle sa femme & ses enfans, il gémit de ce que *plusieurs mois le séparent* encore de ces objets chéris. C'est encore un ressort bannal & usé que celui-là. Il n'est pas d'époux infidéle, de père dénaturé qui, dans un Ouvrage, n'en dise autant, & ne sache jouer ainsi & *singer* la sensibilité. Mais ce qui n'appartient qu'au nouveau Voyageur, ce sont les niaiseries suivantes : que *j'aurois de plaisir à voir Emmanuel, Fanni, Adrien, Eléonore, Auguste, Adéle & Charles* (car il nous donne l'Extrait Baptistaire de toute sa famille) *s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir ;*

» d'albâtre en colonnes, en pilastres ;
» en ornemens de toutes les espé-
» ces, de toutes les formes, de tous
» les genres, ioniques, doriques,
» corinthiens. Mille tableaux sont
» épars en lambeaux dans mon ima-
» gination. Je vois des têtes, des
» pieds, des mains, des corps & des
» cadavres, des vieillards & des
» jeunes-filles, des Vénus & des
» Vierges. Voici des larmes doulou-
» reuses qui roulent dans les yeux
» d'un vénérable Vieillard ; voici un
» sourire charmant qui éclot sur les
» lévres d'une fille de quinze ans qui
» est charmante. C'est, je crois, son
» premier sourire ».

Il faut encore vous citer quelque chose de son dithyrambe sur la Vé-
» nus de Médicis, pour vous donner une idée de la chaleur & de l'enthousiasme factices du *malheureux* Voyageur. « Voilà la quatriéme fois
» que je viens de la voir, & je ne
» l'ai pas encore vue. — Il y a deux
» heures que je la regarde, & je ne
» puis me lasser de la regarder. — Je
» voudrois pouvoir la peindre, & je

» peux ſeulement pas la décrire. —
» Elle échappera toujours au pinceau,
» au ciſeau & à la parole : il n'exiſte
» aucune langue au monde qui puiſſe
» modéler tant de charmes. — Vous
» voyez que c'eſt de la Vénus de
» Médicis que je parle. Je ſuis aſſis
» devant elle, la plume à la main.
» Figurez-vous quelque choſe de mille
» fois plus beau que tout ce que vous
» avez jamais vu de plus beau, de
» mille fois plus touchant que ce
» qui a pu vous toucher, de mille
» fois plus raviſſant que tout ce qui
» a pu vous ravir : c'eſt la Vénus
» de Médicis. Dans cette Vénus, en
» effet, tout eſt Vénus. — Tout ce
» que vous diſtinguez en elle eſt une
» grâce. Toute la ſurface de ce corps
» délicat eſt fleurie de jeuneſſe &
» *brille de Divinité*. — Ne croyez pas
» que j'exagère : je ne parle pas avec
» enthouſiaſme : regardez vous-même
» cette tête ! Chacun de ſes traits ne
» reſpire-t-il pas la volupté, comme
» chaque feuille de roſe exhale la
» roſe ? — Dans quel dédale de beau-
» tés l'œil ſe perd & s'égare ! il *deſ-*

» *cend, ou plutôt il gliſſe de beauté en*
» *beauté, de grâce en grâce, de charme*
» *en charme, en ſuivant la ligne la*
» *plus fugitive* du ſommet de ce front
» divin, à l'extrêmité de ce divin
» pied. Il n'oſe (l'œil) repoſer
» ſur ces doigts, tant ces doigts ſont
» délicats; il n'oſe appuyer ſur ce
» ſein, il eſt ſi pur! — Mais Vénus,
» dit-on, eſt nue. Vous ne voyez
» donc pas ſa pudeur? — A force de
» contempler cette Vénus, je crois,
» quelquefois, que c'eſt elle. J'éprouve
» je ne ſais quel embarras, &c. »

Il faut avouer que *c'eſt un grand malheur de ſentir*, & ſur-tout, de s'exprimer de la ſorte. Voilà cependant le ton du Voyageur toutes les fois qu'il rencontre quelques uns des chefs-d'œuvres qui abondent en Italie. La Pythoniſſe, la Sybille ſur le trépied, n'étoient pas agitées de plus fortes convulſions. Ce ſont ces grimaces que font nos Auteurs modernes, ces contorſions qu'ils ſe donnent pour réveiller un Lecteur qui s'endort malgré eux qu'ils appellent de la ſenſibilité. Mais, dit le Voyageur, pour excuſer cet enthouſiaſme dithyram-

bique, le moyen, quand on a le malheur d'être *sensible*, *de parler d'un tableau*, *sans en faire un?* Oui, mais en voulant copier le *Corrège*, ne faites pas un portrait de *Callot*.

Il faut avouer cependant que le grand tort de l'Auteur c'est d'avoir voulu prendre toujours ce vol pindarique, qu'il est si difficile de soutenir long temps. Il réussit même assez souvent. Plusieurs de ses descriptions sont vraiment pittoresques & Dramatiques. Telles sont, entr'autres la description du Laocoon & de l'Apollon du Belvédère, celle de l'Hercule du Palais Farnèze qui décélent un Amateur éclairé, & supposent des connoissances & des vues; telle est encore celle d'un incendie de Rome où il joue à ses Lecteurs un petit tour dont je ne veux pas vous instruire, pour vous ménager une surprise agréable. Ces articles sont trop longs pour que je puisse les citer. Je me borne au tableau *du Destin de l'homme* dont le Peintre *à fait*, dit l'Auteur, *un Poëme*; la description

vous en paroîtra un autre, non moins agréable.

« On voit d'abord la naiſſance de
» l'homme. Le deſtin, le temps, les
» parques & la Nature ſont dans l'at-
» tente; le deſtin fait ſigne au temps,
» le temps fait ſigne aux parques; à
» l'inſtant leur fuſeau tourne, &,
» dans les bras de la Nature, on ap-
» perçoit un enfant. Prométhée s'ap-
» proche de cet enfant, & ſecoue ſur
» lui ſon flambeau; cette étincelle eſt
» la vie. Déjà l'enfant rampe aux
» pieds de la Nature, il ſe léve; il
» marche, il veut la quitter. En vain
» la Nature tâche de le retenir; en
» vain elle pleure : il eſt bien loin;
» bientôt il s'eſt égaré. Après que ce
» jeune-homme a erré quelque temps,
» deux chemins s'ouvrent devant lui :
» l'un eſt hériſſé de cailloux & d'é-
» pines; il eſt par-tout eſcarpé : l'au-
» tre, au contraire, eſt uni & tapiſſé
» de fleurs. Au bord de chacun de ces
» deux chemins, on apperçoit une
» troupe d'hommes & de femmes.
» Les hommes & les femmes de la
» premiere troupe ont un air doux,

» mais grave ; point de fard, nul » ornement, nulle parure ; seulement » quelques feuilles de laurier dans » leurs cheveux. Cette troupe est re- » stée au bord du chemin : c'est delà » que, sans chercher à séduire le » Voyageur, elle lui parle & lui dit » simplement : *jeune-homme, voici le* » *le chemin du bonheur.* Ce sont les » Talens & les Vertus. — La troupe » qui borde le chemin uni, beaucoup » plus nombreuse que l'autre, offre » les figures les plus piquantes ; leur » contenance est animée ; elles rient, » elles chantent, elles folâtrent. Quel » luxe dans leurs vêtemens ! Elles » ont des fleurs dans leurs cheveux, » des fleurs sur leurs fronts, des fleurs » encore à la main. A la manière dont » elles sourient, vous les prendriez » pour les Amours & les Grâces ; ce- » pendant, en les regardant par der- » rière, un léger ruban, qui serre » leurs têtes, décéle que ces char- » mans visages ne sont que des maf- » ques, & quelques ouvertures dans » ces masques laissent entrevoir des » figures hideuses. Cette troupe s'est

» empressée au-devant du Voyageur ;
» elle lui sourit, le caresse, le flatte,
» le prend par la main ; *charmant*
» *Etranger*, lui dit-elle, *voici le*
» *chemin du plaisir ; suivez-nous donc*.
» Il les suit...... l'infortuné suit les
» Vices » !

Tous les détails, toutes les circonstances que décrit l'Auteur ne sont pas assûrément sur la toile. Mais, à l'aide de son imagination, il a deviné le secret & les intentions du Peintre, & nous les révéle avec beaucoup d'intérêt & d'agrément. Cette description est charmante. On ne peut en disconvenir, & le Peintre ne pouvoit trouver un plus digne interpréte. Il en est encore quelques-unes d'un égal mérite ; mais combien d'autres gigantesques & boursoufflées ! Avec autant d'esprit, de talent & de génie, comment peut-on ne pas sentir combien ce naturel exquis, cette aimable simplicité sont préférables à l'emphâse, à la bouffissure dont on nous assomme si souvent ?

Mais c'en est assez sur les tableaux

& les ſtatues, qui forment cependant la plus conſidérable partie de l'Ouvrage. Ce ſont-là des minuties. Un objet plus intéreſſant m'appelle. Ce ſont les ſarcaſmes Philoſophiques & anti-religieux du Voyageur, objet d'autant plus digne de mon attention, que peu des Journaliſtes, ne daigneront les remarquer. Avant que de faire aucune réflexion, je vais raſſembler, ſous un ſeul point de vue, tous les traits que le Voyageur a lancés contre la Religion & ſes Miniſtres.

Vous avez entendu déjà ſes doléances amères ſur la profanation des lieux jadis habités par Leſbie, Cinthie & Zénobie, & maintenant habités, que dis-je, ſouillés par des Moines & des Prêtres.

Mais ce n'eſt là rien. Voici qu'il trouve à préſent le *Panthéon* de Rome *mutilé & dégradé*. Le Panthéon mutilé & dégradé! En quoi, s'il vous plaît? Car il eſt encore aujourd'hui le Temple le plus riche, comme le plus vaſte & le plus magnifique de l'univers. L'Auteur lui-même dit

« que ce Panthéon qui avoit été *une*
» *pensée* du siécle d'Auguste, ne fut,
» dans la suite, qu'une des idées de
» *Michel Ange*, le Dôme de son Egli-
» se de S. Pierre; que le génie de
» Michel Ange dit aux Nations, vous
» admirez la masse du Panthéon,
» & vous êtes étonnées que la terre
» la porte, je la mettrai dans les
» airs ».

Le seul changement physique qu'ait subi le Panthéon, c'est d'avoir perdu les marbres dont il étoit revêtu à l'extérieur, & qui eussent fait disparate avec les nouveaux Edifices ajoutés au Panthéon. Mais l'Auteur lui-même *ne regrette* pas cette frivole décoration extérieure, « parce que
» la sombre couleur du temps, dont
» il est teint aujourd'hui, vaut bien
» l'éclatante couleur du marbre, dont
» il brilloit autrefois, & que c'est
» une grande magnificence que la
» durée des années ». Ce n'est donc pas une *dégradation* Physique, mais une *dégradation* morale, une profanation spirituelle, qui excite ses regrets. Il gémit amèrement de ce que

« le Panthéon, consacré par Agrippa
» à tous les Dieux, l'a été depuis,
» par je ne sais quel Pape, à tous
» les Saints ».

» A mesure que j'avance vers le
» Temple, mon imagination pres-
» sent, de plus en plus, tous les
» Dieux. Mais j'entre..... les Dieux
» n'y sont plus..... *Le Panthéon* est
» désert »! Remarquez ces excla-
mations, cette stupeur, ces points de
suspension qui indiquent une douleur
muette & concentrée.

« Quel changement dans ce lieu!
» où l'on adoroit Vénus, on adore
» aujourd'hui la Vierge ; un Dieu sur
» une Croix a pris la place d'un Dieu
» la foudre à la main ».

Si la perte des Dieux de la Fable
& du Paganisme arrache de si vifs
regrets au Voyageur, celle des fêtes
Religieuses de Rome antique, lui
fait pousser des soupirs bien plus pro-
fonds encore. Il commence par faire
une description grotesque de la plus
belle & de la plus pompeuse de
nos Cérémonies religieuses, de la Pro-
cession de la *Fête-Dieu* à Rome ; il

lui est facile de tourner en ridicule cette Cérémonie, en parlant des *sales* chemises des Bedeaux, des *habits sales* de la Populace & sur-tout des Mendians qui précédent cette Procession, des surplis *sales*, des cheveux *sales*, des Chantres, Cordonniers ou Tailleurs, presque tous buveurs, masqués en Lévites. Après cette caricature, il fait une description brillante & pompeuse des Cérémonies de Rome ancienne.
« Où des Prêtres couronnés de
» lauriers, des Prêtresses couronnées
» de mirthe, des jeunes vierges parées
» de fleurs, des augures, des fla-
» mines, des vestales, l'élite auguste
» ou brillante de la veillesse & de la
» jeunesse, des triomphateurs du
» monde, accompagnoient, en lon-
» gues robes flottantes où brilloient
» l'or & la poupre, au bruit des cis-
» tres, des clairons & des timbales,
» les statues solemnelles d'or ou d'i-
» voire, de Junon, de Cybéle, de Cé-
» rès, de Jupiter, qui, entourées des
» trophées & des dépouilles de l'Asie,
» portées sur des chars que traînoient

» des léopards & des lions, descen-
» doient majestueusement du Capi-
» tole, & suivies de la foule du Peu-
» ple-Roi où des Rois étoient con-
» fondus, s'avançoient à travers les
» rues de la Capitale de l'Univers,
» sous les arcs triomphaux devant les
» statues des Grands-Hommes, devant
» les Palais des Césars, ou au Champ
» de Mars, ou au *Forum*, ou au Pan-
» théon, & s'avançant ainsi, au mi-
» lieu de tout l'éclat, de toute la ma-
» gnificence, & de toute la Religion
» Romaine, sembloient être les Dieux
» eux-mêmes, dont elles étoient les
» images, descendant en personne de
» l'Olympe sur la terre, & arrivant
» chez les hommes ».

Les pratiques les plus respectables de la Religion Catholique ne sont pas plus ménagées par le Voyageur Philosophe que ses Cérémonies. Il traite le devoir Pascal & les sages précautions qu'on prend en Italie pour forcer les Fidéles de remplir ce devoir sacré, il traite tout cela de *superstition*. Pourquoi, disoit-il, à un Curé, *pourquoi souffrez-vous dans votre Re-*

ligion de pareilles superstitions ? Puisque c'est-là, suivant lui, une superstition, je ne suis plus étonné de l'entendre dire qu'il sera impossible *à la Philosophie de purger le Catholicisme de toute superstition.* Celle de la Communion Paschale, en effet, subsistera toujours, tant que le Catholicisme sera en vigueur.

Quand on a vu le sensible Voyageur verser presque des larmes à la vue d'un Crucifix substitué dans le Panthéon à Jupiter tenant la foudre en main, & d'un tableau de la Vierge mis à la place de Vénus impudique, on se doute bien que sa dévotion pour la mère de notre Divin Législateur ne doit pas être bien tendre. Il a trouvé des Manuscrits précieux d'Ouvrages de Piété, sans doute des Evangiles, (il ne le dit pas cependant) *Manuscrits*, s'écrie-t-il, *dignes d'être vus, mais non pas d'être lus, entre autres un de l'Office de la Vierge.*

Vous sentez bien que les Ministres d'une Religion, si peu respectée, ne seront pas traités avec beaucoup de ménagement par le Voyageur. A

Naples, dit-il, *les pavés sont noirs de Prêtres & de Moines; il y en a tant qu'il n'y a pas de Religion.....*
A Rome, on ne voit qu'insectes gris, noirs, blancs, de toutes les couleurs. Mais il faut espérer qu'un jour l'Italie, en se décrassant, secouera cette vermine.

Enfin il ne tient pas à lui que la Religion Chrétienne ne s'écroule par les fondemens. L'appui le plus ferme de cette Religion divine, ce sont les miracles. Après des plaisanteries plus amères que fines sur les prodiges, sans distinction, semblable aux Prophètes qui se réjouissoient en lisant, dans les Décrets éternels, la prochaine arrivée du Messie, tel notre Voyageur s'extâsie, en voyant l'aurore de ce beau jour où, *grâces* à la Philosophie, la croyance aux miracles sera totalement éteinte, où *il n'y aura plus, dans l'Univers, qu'un seul miracle, l'Univers lui-même.*

Avant que de me permettre aucune réflexion, j'ai voulu rassembler les principaux traits de ce tableau philosophique; mais à présent il me sera permis, je pense, de témoigner

ma surprise & ma douleur en voyant un grave Magistrat, un réformateur des Loix se faire l'écho des Sansonnets de la Philosophie. Sachant quelle est l'étendue des connoissances de l'Auteur, je n'ai pas même la consolation de pouvoir attribuer à l'ignorance, sa comparaison des Cérémonies Religieuses de Rome antique & de Rome moderne.

Comment ces fêtes, qui suivant *Tite-Live*, n'étoient qu'une source de corruption, *via una corruptela ;* que le Consul Q. Marcius proposa au Sénat d'abolir, parce qu'elles n'étoient que des aiguillons qui poussoient à toutes sortes de débauches & de crimes; *qui captas mentes velut furialibus stimulis ad omne scelus, & omnem libidinem agerent;* ces fêtes où n'assistoient, suivant Tacite, que des hommes souillés par des meurtres, des adultères, des incestes, des faux témoignages, des suggestions de testamens, & autres fraudes ; *qui stupris, aut cædibus violati, qui falsis testimoniis, signis adulterinis, subjectione testamentorum, fraudibus aliis contaminati ;*

ces

ces fêtes où les jeunes-gens couroient *tout nuds* (1) dans les rues portant un fouet d'une main, un couteau de l'autre, riant à gorge déployée, frappant du fouet tous ceux qu'ils rencontroient, même les femmes qui couroient au-devant des coups dans la persuasion qu'ils faciliteroient leurs couches; ces fêtes où des Prêtres & des Bacchantes ivres de vin & de débauche, agitant leurs thyrses donnoient à ce jeunes insensés le signal de la plus affreuse licence; ces fêtes dont Caton voulut être témoin, mais ne put soutenir la vue, ce qui fit dire à *Martial* : sévère *Caton*, connoissant la licence qui régnoit dans nos jeux, Pourquoi vintes vous au théâtre? n'étoit-ce que pour en sortir? Ces fêtes si licencieuses que, pour exprimer le dernier dégré de la corruption d'une femme, l'énergique Juvénal n'a pas trouvé d'expression plus forte que de dire qu'elle étoit digne d'être une de celles que

(1) Plutarque, *Vie de Romulus.*

le son de la tempêtte appelle à la célébration des jeux floraux.

.... Dignissima prorsùs
Florali matrona tubâ.

ces fêtes enfin dont Juvenal nous a révélé une partie des affreux mystères en des vers que je n'oserois ni traduire, ni citer:

Nota bonæ secreta deæ, cum tibia &c.

Voilà les cérémonies que le Voyageur préféroit aux cérémonies, même à la plus auguste de la Religion Catholique. N'est-ce pas la une démence plus digne d'une Bacchante Philosophique que d'un grave Magistrat, reformateur des Loix?

Mais ce qui m'étonne le plus, ce sont les regrets qu'excite, dans notre Voyageur, la cessation de ces spectacles, où des Rois enchaînés aux chars des triomphateurs, confondus avec les Lions & les Léopards, repaissoient les regards avides d'une populace insensée. Le vrai Philosophe, juste apprétiateur des Tyrans de l'univers, ne se rappelle qu'avec

indignation, ces outrages faits à l'Humanité, ainsi qu'à la majesté royale, & notre *sensible* Voyageur gémit de ne pouvoir plus être témoin de scènes aussi affligeantes. Son enthousiasme pour l'antique Rome ne fait-il pas ici tort à sa *sensibilité* ordinaire? & ne le rend t-il pas injuste envers Rome moderne?

Quand on voit la douleur du nouveau Voyageur à la vue du Panthéon transformé en Dôme de l'Eglise de *S.-Pierre*; quand on l'entend gémir de voir le tableau de *Marie* à la place de l'impudique *Vénus*; celui du Christ mourant, substitué au foudroyant *Jupiter*; enfin tous les Dieux de la Fable remplacés par tous les Saints, ne croit-on pas entendre quelque conseiller de cet ennemi fanatique, de ce persécuteur des Chrétiens, l'Empereur *Julien*, plutôt que celui d'un Roi qui regarde comme le plus beau de ses titres celui de *Roi Très Chrétien*?

Reconnoissez-vous encore la politesse d'un François, & la justice d'un Magistrat dans ces épithétes incivi-

les d'*insectes* & de *vermines* dont l'Auteur a gratifié les Moines d'Italie. Ne savoit-il pas que les hommes les plus célébres, les plus instruits de l'Italie, ce sont les Moines; que ce sont eux qui depuis des siécles fournissent des sujets distingués à l'Episcopat, au sacré Collége, qu'un grand nombre sont montés, par leur seul mérite, sur la Chaire de *S.-Pierre.* Les *Bellarmin*, les *Baronius*, les *Pallavicin*, les *Sarpi*, les *Le Sueur*, les *Boscowit*, & un millier d'autres semblables, voilà les *insectes* qu'ont fait éclore les cloîtres d'Italie; voilà la *vermine* dont on voudroit que l'Italie, *en se décrassant*, se débarrasse! *En se décrassant!* En a-t elle donc besoin? Quels termes injurieux! qu'on y prenne garde : quand on écrit avec cette partialité, ce n'est pas les autres qu'on peint.

Mais que veut dire l'Auteur quand, après avoir parlé des miracles les plus apocryphes, enfantés par l'ignorance, adoptés par la crédulité, fomentés par la cupidité, il s'écrie : « Il n'y aura peut-être bientôt plus,

» dans tout l'Univers, qu'un ſeul » miracle; l'Univers »! Croit-il donc qu'on doive mettre au même rang & ſur la même ligne, le prétendu miracle de la liquéfaction du ſang de S. Janvier, & tous ceux ſur leſquels eſt appuyée la Religion Chrétienne; que tous doivent éprouver le même ſort & tomber dans le même diſcrédit? *Il n'y aura bientôt plus qu'un ſeul miracle, l'Univers!* Celui de la réſurrection de notre Divin Légiſlateur ſera donc mis au rang des fables, & avec lui notre Religion; car, ſi Jéſus n'eſt pas reſſuſcité, notre foi eſt vaine. Et c'eſt dans un Empire Chrétien, qui doit peut-être ſa plus grande ſplendeur à ſon attachement à la Religion, qu'on trouve ainſi les moyens de ſapper, en ſe jouant, les fondemens de notre croyance. Les dépoſitaires de l'Autorité ignorent, ſans doute, ces abus, cette licence de nos preſſes. Mais l'Autorité même dont ils ſont les Miniſtres & les vengeurs, eſt également compromiſe; le fondement unique ſur lequel elle peut avoir une aſſiéte tranquille, eſt ébranlé.

En conférant, avec un certain Comte de R...., sur les vices de la constitution des Lucquois, le Voyageur lui dit : *Le trône s'appuie donc aussi chez vous sur l'Autel.* Il se fait répondre par le Comte : *pourvû qu'il se soutienne, n'importe comment, sur le sable ou sur le roc.*

Ailleurs il prétend que Rome ne doit sa conservation qu'à l'intérêt qu'ont tous les Princes de la terre de maintenir *un despotisme* (celui du Pape) *sur lequel s'appuyent tous les autres*, (tous les Souverains déclarés despotes !) *qui met tous les* trônes dans le Ciel, & prête ou vend à tous les Souverains, cette parole qui vaut des armées, l'*Autorité vient de Dieu*»!

C'étoit jadis une maxime de notre Droit public, une maxime consacrée par la Magistrature & la Nation entière, que nos *Rois tenoient leur autorité de Dieu*, maxime, au reste, fondée sur l'autorité même de nos divines Ecritures (*toute puissance vient de Dieu*) mais à présent on se rend presque ridicule en voulant la défendre. Tant est grande la révolution

opérée dans les esprits par ces maximes républicaines, ou plutôts anarchiques (si je puis parler ainsi) de la Philosophie moderne. Peut-être les Gouvernemens sentiront enfin, par cet exemple, que les révolutions produites par la trop grande licence des Ecrits, pour être lentes, n'en sont pas moins funestes.

Voici quelque chose de plus étonnant encore, au sujet du tableau de *Brutus* exposé dans un des cabinets de la galerie de Florence. L'Auteur s'exprime ainsi :

«Voici Brutus. Il n'est encore qu'ébauché. Je lis au bas de son buste : *Si Michel-Ange n'a fait qu'ébaucher ce buste, c'est qu'il lui est revenu tout-à-coup en mémoire le crime que Brutus avoit commis, & le ciseau est tombé de ses mains.* Quel est l'esclave qui a fait une telle inscription ? Léopold, ce n'est pas à toi à laisser outrager Brutus ; car tu n'as pas à le craindre ».

Vous sçavez quelle juste horreur a excité la Doctrine du tyrannicide. Vous sçavez que l'imputation qui

en fut faite à une Société célébre, dont la perte irréparable se fait sentir de plus en plus parmi nous, suffit pour justifier les traitemens rigoureux qu'on lui fit essuyer, du moins aux yeux de ceux qui ne sçavoient pas qu'elle étoit innocente du crime qu'on lui imputoit ! Eh bien, cette exécrable Doctrine du tyrannicide, la voilà aujourd'hui devenue la Doctrine de la Philosophie. Ce n'est pas même un tyran seulement qu'il sera permis d'assassiner; mais encore un Prince qui, par la douceur & la sagesse de son Administration, sut se faire pardonner le crime de son usurpation, & faire oublier aux Romains leur ancien amour pour la liberté. Il sera désormais permis au premier Particulier de plonger, étouffant la voix de la reconnoissance & de la Nature, de plonger le poignard dans le sein de son bienfaiteur & de son père. Car on croit, avec fondement, que Brutus avoit reçu le jour d'Auguste.

Cet article ne manquera pas d'exciter contre moi les clameurs ordi-

naires. Quel homme intolérant & barbare, s'écriera-t-on : Voyez, comme il va troubler la cendre des morts. Ce sont les opinions que j'attaque. J'eusse parlé de même pendant la vie de l'Auteur. Je ne dois pas changer de sentiment après sa mort. Ses mânes sont insensibles à tout ce qu'on peut dire. C'est pour l'exemple & pour l'instruction des vivans que j'écris ; d'une part pour arrêter la licence de ces Ecrivains téméraires qui ne savent rien respecter, de l'autre pour exciter la vigilance & l'attention des personnes qui peuvent efficacement réprimer cette licence de tout dire, qui a produit une exaltation de tête, une fermentation, un bouleversement d'idées & de principes, dont l'Etat & la Religion ont également à craindre.

Cet objet, plus important, suivant moi, qu'une description de Statues, de Tableaux & même des Mœurs de l'Italie, m'a long-temps occupé, & je n'ai encore parlé que de la sensibilité de l'Auteur, de ses

connoiſſances dans la Peinture & la Sculpture, de ſes idées ſur la Religion & le Gouvernement. Je me propoſe de conſidérer dans une autre Lettre, le Voyageur, le Cenſeur de l'Italie, & l'Ecrivain, c'eſt-à-dire, le fond & le ſtyle de l'Ouvrage.

Je ſuis, &c.



LETTRE II.

Géographie Ancienne & Moderne, Historique, Physique, Civile & Politique des quatre parties du Monde, dédiée à Mgr le Cardinal de la Rochefoucauld; par M. l'Abbé Grenet, *Professeur en l'Université de Paris au Collége de Lisieux, pour servir à son Atlas portatif, I. & II. vol. prix des deux 5 liv. br., 6 liv. reliés en bazane, 7 livres reliés en veau. Chez l'Auteur, au Collége de Lisieux, rue S.-Jean-de-Beauvais, & chez* Colas, *Libraire, Place de Sorbonne.*

M. L'Abbé Grenet a commencé sa carrière Géographique par un

Atlas à l'usage des Colléges. Cet Atlas composé d'abord des cartes les plus nécessaires pour l'éducation de la jeunesse, se complette de jour en jour, & s'augmente au point d'offrir des secours suffisants à ceux qui veulent lire l'Histoire Ancienne & Moderne. Il a eu tout le succès que devoit lui procurer son exactitude & la beauté de son exécution. Il laissoit seulement à désirer un ouvrage qui pût faire connoître les différents lieux tracés avec tant d'exactitude, sur ses Cartes intéressantes.

M. l'Abbé Grenet encouragé par l'accueil dont le Public a honoré les unes, s'est empressé d'entreprendre l'autre. Des six volumes dont cet Ouvrage utile doit être composé; nous nous hâtons d'annoncer les deux qui paroissent. Le premier renferme deux petits Traités de la Sphère, l'un pour les enfants, l'autre pour les personnes formées, & contient la description des différentes Provinces de la France, jusqu'à la Guyenne exclusivement; le second contient la suite de la France, les Pays-Bas Autrichiens & Hollan-

dois, la Suisse, l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande.

Nous les avons parcourus tous les deux avec un plaisir que cause rarement une pareille lecture.

Si l'on jette les yeux sur un Pays, on y trouve la suite des Souverains auxquels il a été soumis, les grands-hommes qu'il a produits, les révolutions qu'il a essuyées, les Evénemens mémorables qui se sont passés sur sa surface. Veut-on connoître une Ville importante; on ne connoît pas seulement sa situation, son étendue, sa population; on voit assez souvent son origine, sa décadence ou ses accroissemens; les Manufactures qu'elle renferme, les Monumens antiques ou modernes qui la décorent, les Guerriers, les Jurisconsultes, les Hommes-de-Lettres qu'elle a enfantés, toutes les causes enfin qui peuvent contribuer à son illustration; en sorte qu'en lisant avec attention ces deux volumes, & en les lisant, les Cartes à la main, on sort de cette lecture avec une

connoiſſance ſatisfaiſante des lieux dont ils renferment la deſcription.

On a paſſé, comme en revue, les Mœurs & le Caractère des différents habitans de ces lieux, les Villes dont les différents Pays ſont couverts, les productions qu'on y trouve, les Victoires remportées ou les défaites eſſuyées dans leur étendue, l'époque connue des unes & des autres.

On peut ſe convaincre de la vérité de ce que nous avançons, en jettant un coup-d'œil ſur le tableau que fait M. l'Abbé Grenet de la Hollande & de la Suiſſe; tableau pittoreſque qui donne une idée lumineuſe de ces deux contrées, de leur ſingularité & de leur différence. Nous nous contenterons de citer ce qu'il dit de la Suiſſe.

« La Suiſſe fait un merveilleux
» contraſte avec la Hollande; on peut
» dire que ce ſont les deux extrêmes.
» La Hollande eſt le pays le plus bas
» de l'Europe, & la Suiſſe la contrée
» la plus élevée, puiſque deux des
» plus grands fleuves de cette partie
» du monde, le Rhin & le Rhône,

» y ont leur ſource. C'eſt un pays
» en général peu fertile, rempli de
» montagnes énormes entaſſées les
» les unes ſur les autres, ſur-tout
» vers le midi & vers l'Orient; on
» y en voit de plus de deux mille
» toiſes de hauteur perpendicu-
» laire, qui offrent, dans l'été, le
» ſpectacle le plus varié & le plus
» impoſant. Au ſommet, ce ſont
» des neiges qui ne fondent jamais,
» plus bas des mers de glaces qu'on
» appelle *glaciers*; vers le milieu,
» des pâturages excellens, où l'on
» voit des troupeaux conſidérables
» de vaches, de chévres & de
» chevaux; plus bas, des fleurs;
» enfin, au pied, dans les vallées,
» des fruits de toute eſpéce & ex-
» cellens; enſorte qu'on trouve en
» même tems,& pour ainſi dire dans
» le même lieu, les quatre ſaiſons
» réunies ».

« Ici, c'eſt une caſcade d'une
» eau claire comme le cryſtal, qui
» tombe de rocher en rocher; là,
» c'eſt un ruiſſeau qui, ſe précipi-
» tant d'une hauteur prodigieuſe,

» tombe en pluie dans la plaine ;
» & offre aux yeux toutes les cou-
» leurs de l'arc-en-ciel : ailleurs,
» c'eſt un rocher ſec & aride qui
» contraſte avec la verdure des
» mélèzes, des pins & des prairies.
» Si vous montez ſur la cîme de
» ces montagnes, quel ſpectacle !
» les nues ſous vos pieds vous
» paroiſſent un vaſte océan, & le
» ſommet des montagnes comme
» autant d'iſles qui s'élévent au-deſ-
» ſus ; ſi, au contraire les nuages
» ſe diſſipent, alors, votre horizon
» devenu immenſe, vous promenez
» ſans obſtacles vos regards, d'un
» côté ſur ces montagnes moins
» élevées, ces collines, ces vallées,
» ces villes, ces lacs multipliés qui
» coupent & partagent l'intérieur de
» la Suiſſe ; & de l'autre, ſur cette
» chaîne immenſe des Alpes, qui
» s'étend au loin dans l'Italie &
» dans l'Allemagne ».

« Mais auſſi dans l'hiver, cette
» contrée, ſi charmante dans la
» belle ſaiſon, eſt affreuſe, inacceſ-

» sible, cachée ou plutôt ensévelie
» sous la neige ».

« Quoiqu'en général la Suisse ne
» soit pas fertile en bled, elle en
» produit cependant dans plusieurs
» cantons; elle abonde par-tout
» en pâturages, en bestiaux, en lait
» & en fromages; elle produit, dans
» plusieurs endroits, des fruits &
» du vin, des simples rares, & des
» vulnéraires renommés, sur les
» montagnes. Il y a des mines de
» fer, d'or & d'argent, de très-beau
» marbre, du granit, du crystal en
» abondance, de la pierre, des
» eaux minérales & thermales, &c.
» Son plus grand Commerce con-
» siste en bestiaux, beurre, fromage,
» mousselines, quelques étoffes de
» soie, & autres qu'on y fabrique ».

« Le caractère des Suisses se sent
» un peu de la rudesse de leur pays;
» mais, en récompense, ils sont
» simples dans leurs mœurs, sans
» faste & sans luxe, fidéles à leurs
» promesses & à leurs engagemens,
» très-jaloux de leur liberté, dont,

» au reste, ils n'abusent point; braves
» & bons soldats, &c. ».

Nous sommes persuadés que le plaisir que cet article procurera à nos Lecteurs, répondra à l'impression qu'il nous a faite, & que ce nouvel Ouvrage leur paroîtra, comme à nous, très-propre à favoriser une genre d'étude devenu si fort à la mode.

En effet, dans un temps où l'amour & presque la manie des voyages sont si généralement répandus, quoi de plus utile qu'une Géographie claire, méthodique & détaillée, qui puisse nous disposer à parcourir, avec fruit, les différentes Provinces de la France, les différents Etats de l'Europe & les autres parties de notre Globe? Et, pour ceux à qui leurs Emplois ou leur fortune ne permettent pas de s'éloigner de leurs foyers, quoi de plus nécessaire qu'un Ouvrage aussi intéressant pour se dédommager, au moins par sa lecture, du sacrifice qu'ils sont obligés de faire, & pour acquérir chez eux une partie des connoissances que les autres acquèrent dans leurs courses instructives?

Rien ne nous paroît plus propre à produire l'un & l'autre avantages que la Géographie de M. l'Abbé Grenet, ſur-tout ſi les derniers volumes ſont travaillés avec le même ſoin, & nous offrent des différents Pays le même Tableau que les deux premiers.

Nous ne croyons pas devoir relever quelques incorrections échappées à l'Auteur dans le cours de la compoſition ; ces fautes légères peuvent aiſément ſe corriger dans un court *Errata*. Ce ſont de foibles taches qui ſe perdent dans l'intérêt des Deſcriptions.

Je ſuis, &c.



LETTRE III.

Art du Potier d'Etain, par M. Salmon, *Marchand Potier d'Etain à Chartres, première & ſeconde Parties, volume* in-fol. *prix 22 livres* 10 *ſols. A Paris chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, de Madame Comteſſe d'Artois & de l'Académie Royale des Sciences, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.* 1788.

Si chacun parloit de ſon métier, Monſieur, tout n'en iroit que mieux. Il eſt vrai que les Artiſtes ne ſçavent pas tous parler de leur profeſſion, auſſi bien que M. Salmon. Pluſieurs pourroient dire, avec l'Architecte d'Athènes : « Ce que mon confrère » vous a dit, je le ferai ». Mais M. Salmon fait bien, & dit bien comment il faut faire. Il y a beaucoup d'ordre dans ſon Traité. Avant

que d'entrer dans le détail des différentes manipulations, il traite des mines d'Etain, & de la manière dont on les exploite ; puis il passe aux opérations nécessaires pour en tirer le métal & l'affiner. Il donne un moyen expéditif & sûr pour déterminer le dégré de pureté d'Etain ; mais, comme ce moyen est au dessus de la portée du commun des Ouvriers, il en adopte un autre plus simple, qui consiste *à fondre successivement l'Etain vierge, les différents métaux avec lesquels il peut-être allié, & les alliages eux-mêmes, dans un moule d'un poids déterminé.* De l'examen des métaux, M. Salmon vient à leur alliage, puis à l'action des acides sur l'Etain ; il ne croit pas qu'il y *ait d'Etains arsénicaux, sinon ceux dont le grillage a été négligé dans le travail de la mine ; que ce métal, au contraire, est peu attaqué par les acides végétaux, & qu'il a même été administré comme remède par les Anciens.*

Tous ces détails sont tirés d'un *Extrait de l'Académie Royale des*

Sciences qui a rendu un témoignage honorable à l'Auteur & finit par cette Phrase :

« Ces Préliminaires de l'Art du
» Potier d'Etain nous ont paru dignes
» des Eloges de l'Académie, &
» d'être imprimés sous son Privilége.
» Ce que M. Salmon nous a fait
» voir de l'art, lui-même, nous a
» paru bien fait & les Planches bien
» exécutées ; nous pensons en consé-
» quence, que l'Académie ne peut
» que se féliciter de ce que M. Sal-
» mon a bien voulu se charger de la
» description d'un Art aussi intéres-
» sant, & l'encourager à la con-
» tinuer ».

La suite ne mérite pas moins d'Eloges. M. Salmon décrit fort bien tous les procédées de son Art : les planches qui accompagnent les discours sont d'une exactitude finie ; & cet Ouvrage pourroit être utile à tous les Ouvriers, si les Ouvriers lisoient.

Je suis, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE Universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, composé en Anglois par une Société de Gens-de-Lettres ; nouvellement traduite en françois par une Société de Gens-de-Lettres : enrichie de figures & de Cartes. Histoire Moderne. Tome soixante-dix-septiéme. Contenant la suite de l'Histoire de l'Amérique. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, de Madame Comtesse d'Artois, & de l'Académie Royale des Sciences, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni, 1788. Vol. *in*-8°.

DES Etats Généraux & autres Assemblées Nationales. Tomes V & VI *in*-8° de 500 pages chacun ; prix 4 liv. 10 sols chaque volume broché, & 5 liv. franc de port par la Poste dans tout le Royaume. Cette Collection, qui sera complette avant la tenue des Etats-Généraux, formera 12 volumes *in*-8°. On se fait inscrire, à Paris,

chez Buisson, Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtlosquet, n° 20. Il ne lui reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires.

On prévient MM. les Abonnés, qu'ils jouiront, sous peu, des deux Ouvrages dont voici le titre, & qui seront imprimés dans la Collection ci-dessus, sçavoir :

Recueil très-exact de ce qui s'est passé aux Etats-Généraux, tenus à Paris, en 1614, par Florimond de Rapine.

Recueil des Etats-Généraux tenus en France, par Quinet.

Le modéle des Jeunes-Gens, dans la vie édifiante de Claude le Pelletier de Sousi, Etudiant en Philosophie dans l'Université de Paris. Par M. l'Abbé *Proyart*, de plusieurs Académies, Principal du Collége du Puy. A Paris, chez l'Auteur, Cour des PP. Capucins de S. Honoré. Chez la veuve Hérissant, rue Neuve Notre-Dame; Lesclapart, rue du Roule. A Lyon, chez Pierre Bruyset Ponthus. A Rennes, chez la Veuve Bruté de Rémur. A Lille, chez Jacquez. Vol. *in*-18.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Les adieux du Duc de Bourgogne & de l'Abbé de Fénelon, son Précepteur; ou Dialogue sur les différentes sortes de Gouvernement. 1 vol. in-8° *de 332 pages. Prix 3 livres 12 sols broché; à Paris, chez* Prault, *Imprimeur du Roi, Quai des Augustins, à l'Immortalité.*

DANS quel que temps qu'eût paru cet Ouvrage, l'importance du sujet & la manière dont il est discuté, eussent attiré toute l'attention, &

mérité à ſon Auteur les ſuffrages de tous les bons eſprits. Mais il devient, ſur-tout, infiniment précieux à tout bon Citoyen, dans un temps où la manie des ſyſtêmes, l'amour de la nouveauté, l'eſprit d'indépendance que ſouffle par-tout une *Philoſophie* ſéditieuſe, ont excité une fermentation capable de bouleverſer toutes les idées, d'altérer tous les principes, ſi cependant les ſophiſmes & les déclamations pouvoient jamais triompher de l'amour inaltérable des François pour leurs Rois & pour leur conſtitution. Ils apprendront, par la lecture de cet Ecrit, à bénir la Providence, qui les a fait naître ſous le Gouvernement le plus favorable au bonheur des peuples; les doux liens qui les attachent au Souverain & à la Patrie, ſe reſſerreront de plus en plus; &, dans cette Aſſemblée où doivent ſe régler les deſtins de la France, on verra, ſans doute, ce concert admirable des cœurs & des volontés, qui peut ſeul donner à cet Empire, ébranlé par les idées républicaines, un nouveau dégré de force & de ſplendeur.

L'Auteur se propose de prouver d'abord que le Gouvernement Monarchique est, en général, préférable à tout autre Gouvernement; il dit, *en général*; parce qu'il sent bien que l'état républicain convient mieux à un peuple peu nombreux, & resserré dans un espace assez étroit, à un peuple peu riche, & par-là contraint à une grande simplicité de mœurs, enfin à un peuple qui, par sa position physique, est également éloigné de tenter des conquêtes, & de craindre des invasions. « Telle » est la Suisse, renfermée dans des » Montagnes qui sont pour elle com» me le bout du monde, qui la dé» fendent contre les attaques du » dehors, & lui ôtent l'envie de con» quérir des Pays qu'elle ne voit pas; » la Suisse qui n'a que l'innocence » & la simplicité des mœurs pour » toutes richesses, & dont la Nature » semble avoir elle-même posé & » fixé les limites sur ces Montagnes » inaccessibles qui l'environnent ».

La question se réduit donc aux Nations étendues, riches & puissan-

tes, que la Nature semble inviter à s'étendre, par la facilité & les moyens multipliés qu'elle leur a donnés pour faire des conquêtes, & dont les riches possessions peuvent exciter la jalousie & enflammer l'ambition de leurs voisins, sans être garanties sur leurs frontières par aucun de ces avantages physiques qu'on peut appeller des remparts naturels.

Après avoir mis à sa Thèse principale cette sage restriction, l'Auteur entre dans le détail de ses preuves qui sont d'une force & d'une évidence à laquelle nul esprit droit & sincere ne pourra résister. Je ne puis que les indiquer.

Le Gouvernement Monarchique est le plus naturel & le plus simple de tous les Gouvernemens. « Dans » une Monarchie, il n'y a qu'un maître » à entendre, qu'une Loi à connoître, qu'un intérêt à ménager. » Dans les Républiques tous les » Membres de l'Etat, ou du moins » un grand nombre, sont souverains, » Législateurs & premiers intéressés». De-là les débats, les intrigues, les

Factions. Quelle difficulté pour réunir tant de volontés & d'intérêts, pour réprimer tant de passions opposées! Une machine qui reçoit l'impulsion & le mouvement d'une seule roue, n'est-elle pas infiniment préférable à celle qui ne peut-être mise en jeu qu'à l'aide d'un rouage compliqué?

Le Gouvernement Monarchique est encore le premier de tous. L'Histoire nous l'atteste. L'Egypte, la Perse, Babylone, Ninive, la Chine, l'Asie entière, la Gaule, la Germanie, toutes les Nations de la terre nous présentent des Rois à la plus ancienne époque de leur Histoire. Rome même, quoique composée de *Colons*, c'est-à-dire de personnes libres qui se réunissoient de leur plein gré, reconnut dès l'origine *Romulus* pour son Roi. La Raison vient à l'appui de l'Histoire. La Société domestique dont la Nature nous a fait un besoin, une nécessité même, dut nécessairement suggérer aux nombreuses peuplades, l'idée de se réunir sous un seul Chef, à l'image du Gouvernement Domestique.

L'Auteur n'a pas besoin de rien dissimuler, & il se fait ici une objection bien forte. Le premier ouvrage de l'homme est, dit-il, le plus imparfait; on sçait ce que sont ses essais en tout genre. Ainsi, de ce que le Gouvernement Monarchique est le premier de tous, il s'en suit qu'il est le moins utile: aussi Carthage, Rome, Athènes, à mesure qu'elles se sont éclairées, ont mis de nouveaux freins à l'autorité de leurs Rois, ont fini même par les chasser.

Mais ces Empires, répond l'Auteur, ont-ils beaucoup gagné à ce changement? Ne les a-t-il pas, au contraire, conduits à leur ruine ou au despotisme? « Les divisions du » Sénat de Carthage n'ont-elles pas » causé sa perte, plus encore que les » armes des Romains? Un Roi au» roit prévenu & empêché ces dis» cordes intestines. L'ambition de » Généraux de Rome en a fait des » despotes : un Roi auroit dirigé & » borné cette dangereuse passion. Les » dissensions qu'on a vu régner à » Athénes, & les caprices du peuple

» Athénien, ont ſécondé les tyrans
» qui ont voulu l'aſſujettir. Un Roi
» auroit étouffé les unes, rendu les
» autres inutiles, &, par la réunion
» des forces de la république, auroit
» toujours été plus en état de réſiſter
» aux attaques du dehors ».

Sans doute, les premiers ouvrages de l'homme, quand ils ſont le produit de l'induſtrie & de la lente expérience, ſont les plus imparfaits; mais, il n'en eſt pas ainſi, quand ils lui ſont inſpirés par le vœu de la Nature. Ses premières idées ſur la Divinité furent les plus ſaines, parce quelles furent gravées dans ſon cœur par la main même du Créateur. Elles ne firent que s'altérer dans la ſuite des temps. Il en eſt de même des Gouvernemens civils, dont la Nature avoit fourni aux hommes le modéle dans le gouvernement domeſtique, & que la ſageſſe du Créateur ne dut pas abandonner au caprice de l'homme encore enfant & groſſier. Ici, le premier ouvrage de l'homme fut le cri, l'œuvre de la Nature, qui ne ſauroit nous conduire à l'erreur & au malheur.

Une considération bien puissante doit encore nous attacher au Gouvernement Monarchique, c'est que tous les autres aboutissent nécessairement à la Monarchie. En effet, les Républiques, même les mieux ordonnées, doivent à la longue éprouver des altérations & des secousses; on n'en a jamais vu, on n'en verra jamais une où il ne s'éléve de temps en temps des troubles & des factions. Or il n'y a point de factions ou de parti sans Chef. Et ce Chef finit infailliblement par obtenir une autorité absolue. Chaque nouveau succès inspire à ses Partisans un nouveau dégré de respect, d'estime, de reconnoissance, d'attachement, d'admiration, de déférence pour lui; chaque pas aide donc à en faire un Roi; les Républiques aboutissent donc à la Monarchie; & les Monarchies reviennent elles-mêmes à leur premier état, lorsqu'il y a des troubles publics. Puisqu'il en faut toujours revenir là, pour quoi ne pas admettre d'abord le Gouvernement Monarchique; &, quand on l'a, pourquoi le quitter?

Une quatrième considération en faveur du Gouvernement Monarchique, c'est qu'il est le plus facile à rétablir. S'il est altéré par des troubles publics, il s'y trouve naturellement des Chef de partis. Le Roi est Chef né de l'un. Les Princes, les Grands, qui sont en possession des titres, du crédit, du rang, des richesses seront à la tête de l'autre. Au contraire, que d'embarras & de contestations dans les Républiques pour l'élection des Chefs. Mais, si dans ces convulsions, les factieux succombent, l'autorité royale n'en acquiert que plus de force; s'ils triomphent « ce » ne sera que pour mettre le vain- » queur sur le trône d'où seroit des- » cendu le Vaincu. La dynastie » changera, le Gouvernement restera » le même. Pour en faire une Ré- » publique, il faudroit détruire l'am- » bition chez tous ceux qui concou- » roient à détrôner le Monarque, » c'est-à-dire chez tous ceux que » l'ambition précipiteroit dans les » plus grands crimes & dans les » périls les plus affreux & les plus

» prochains. C'est une contradiction.
» Comment suppo'er l'envie de faire
» une chose où l'on a si peu lieu
» d'espérer aucun succès » ?

Si l'altération du Gouvernement est venue de la corruption des mœurs, il est impossible à une République de les rétablir. Il faudroit, en effet, que le Législateur, c'est-à-dire tout le peuple fut réformé, ou n'eût pas besoin de réforme, avant qu'il voulut réformer l'Etat, ou se réformer lui-même; ce qui est une contradiction.

Quels moyens d'ailleurs pourroit-on prendre, dans une République, pour épurer les mœurs? Ces moyens seroient-ils pris dans la Vertu même; Ils seroient en opposition directe avec ceux qu'on voudroit persuader; ils les révolteroient? Les cherchera-t-on dans les distinctions propres à flatter l'amour propre? Ils seroient en opposition directe avec l'esprit d'une République, toujours ennemie des distinctions : ils corromproient encore plus les mœurs, éloi-

gneroient encore plus du respect dû aux Loix.

Mais, dans une Monarchie, pour faire cesser la corruption, un Roi n'a que le vouloir. Qu'il donne lui même l'exemple du respect dû aux Loix & aux bonnes Mœurs, & le troupeau servile des imitateurs va le suivre. Il a d'ailleurs la force en main, & des distinctions propres à flatter les hommes corrompus, & analogues à la nature de son Gouvernement.

Ces réflexions, à-la-fois, fines & profondes, dignes du génie de *Montesquieu*, demanderoient à être développées. Mais ce n'est pas dans un Journal qu'on peut se livrer à ces détails. Je les abandonne à la méditation de mes Lecteurs, pour passer à d'autres objets non moins intéressans.

Un cinquième avantage du Gouvernement Monarchique; c'est qu'il lui est plus facile de se perfectionner, c'est-à-dire de se débarasser des entraves, des embarras qui pourroient arrêter sa marche, & de remédier à l'instabilité des opinions, à la di-

versité des prétentions qui pourroient altérer sa forme. Le Monarque, en effet, dès qu'il apperçoit quelques vices dans le Gouvernement, doit s'empresser de les corriger, parce qu'il y est le plus intéressé, & le premier à en souffrir; &, comme tous les pouvoirs sont réunis dans sa personne, toute réforme lui est facile : au lieu que, dans les Républiques, « pour remédier au moindre » inconvénient, il faudroit souvent » ébranler les premières Loix de l'E» tat, & secouer l'arbre tout entier; » il faudroit se livrer à l'Entreprise » la plus hardie & la plus dange» reuse; puisqu'on ne peut pas avoir » seulement la pensée de toucher au » Dépôt des premières Loix, sans » s'écarter de l'esprit des Républiques, » ce qui se réduit à dire que, pour » perfectionner cette forme du Gou» vernement, il faut commencer par » y corrompre tous les esprits ».

L'Auteur regarde, avec raison, l'esprit *Philosophique* de notre siécle comme une des causes les plus actives de la décadence d'un Empire. Il

faut lire, dans l'Ouvrage, la peinture qu'il fait de cette Philosophie corrompue & corruptrice, & les moyens sages & doux qu'il propose pour arrêter les progrès du mal. C'est une digression, à laquelle je ne puis pas me livrer. Poursuivons l'analyse.

Le Gouvernement Monarchique est encore, suivant l'Auteur, plus favorable aux établissemens utiles, aux progrès du bon goût & des Beaux-Arts. Les Républiques, en effet, sont, par essence, ennemies de la dépense, du luxe &, par conséquent, des Arts. Les Républiquains sont, en général, pour les Arts ce que la Religion Protestante est pour les Peintres. En ôtant les images de leurs Eglises, les Protestans ont détruit l'espéce même des Artistes.

Mais ce goût pour les Arts est-il donc une utilité réelle ? L'Auteur soutient & prouve l'affirmative, quand ce goût des Arts est contenu dans de justes bornes.

Mais c'est sur-tout par l'avantage qu'a le Gouvernement Monarchique de s'allier mieux avec les passions de

l'homme, qu'il l'emporte sur les Républiques. « Vouloir détruire toutes » nos passions est une chimère : vouloir leur refuser toute sorte d'alimens en est une autre : il faut » sçavoir les plier sans violence, les » diriger vers des objets utiles, » & les distraire quand on ne peut » pas les contenter ». Or, dans une République, il n'y a de bon Citoyen que celui qui n'a point de passions. Il faut oublier son intérêt personnel, effort supérieur à l'homme ordinaire. Il faut, chaque jour, de nouvelles victimes à la Divinité Publique, au Gouvernement. Chacun exige ce sacrifice héroïque des autres. Personne ne veut s'y condamner soi-même. Les choses même les plus indifférentes, la manière de vivre, les meubles, les vêtemens, tout ce qui tient à l'aisance & aux commodités de la vie est ordonné comme un principe de mœurs, ou prohibé comme un Vice funeste. Où est donc la liberte des Républiquains ? Une fortune considérable, fut-elle acquise par des voies honnêtes, les rend su-

ſpects & malheureux. Ils n'oſent en jouir à leur gré. Toujours contraints, toujours gênés, on les voit auſſi toujours ſombres & mélancoliques.

Mais, dit-on, la première des paſſions de l'homme, celle qui lui eſt la plus précieuſe, c'eſt la liberté, entièrement étouffée ſous le ſceptre du Monarque. « Cette liberté des » Républiques eſt une perſpective » qui enchante l'œil de ceux qui ne » la voient que de loin ; c'eſt un » fantôme qui flatte l'imagination » de ceux qui n'en jouiſſent pas, » & qui récrée leur eſprit par mille » illuſions. Mais conſultez les Répu- » blicains eux-mêmes ; ou plutôt, de » peur qu'un faux enthouſiaſme ne » leur faſſe tenir un langage tout » contraire à ce qu'ils éprouvent, » ſaiſiſſez-les dans ces momens d'é- » panchement, où leur amour-pro- » pre n'eſt pas intéreſſé à déguiſer la » Vérité, où le fond de leur âme » ſe développe tout entier, où ils » ſe plaignent des hommes qui ſont » à leur tête ; vous ſerez étonné de » voir que leur prétendue liberté

» n'est qu'un esclavage ; qu'ils le
» sentent eux-mêmes : qu'ils en gé-
» missent ; & qu'enfin ils sont mal-
» heureux par l'endroit même par
» où vous les regardiez comme plus
» heureux que vous ».

» Et, en effet, où seroit cette li-
» berté tant vantée ? Supposons que
» vous soyez citoyen de quelque
» République, même absolument
» democratique : il faut faire les Loix ;
» est-ce vous qui les faites ? Vous
» n'avez que votre voix : & qu'est-
» elle dans la totalité ? Ce n'est pas
» votre volonté qui fait la Loi : c'est
» celle des autres, puisqu'il faut la
» pluralité ; & combien n'y a-t-il pas
» à parier que les Loix seront le plus
» souvent arrêtées ou rédigées d'une
» manière contraire à vos vœux ?
» Alors il vous en coûtera d'autant
» plus de vous y soumettre, que
» vous-vous regardez comme Légi-
» slateur : que votre amour propre
» sera blessé ; qu'en conséquence vous
» croirez qu'on a violé vos droits,
» & méprisé vos raisons. Vous attri-
» buerez tout cela à des brigues, à

» des intrigues, à des ſéductions. La
» haîne s'emparera de votre âme ſous
» le voile du zéle; &, à l'aide du dé-
» pit, vous chercherez vous-même
» à vous faire un parti : & voilà le
» déſordre naiſſant de l'ordre même ».

D'ailleurs, ſi l'on ne veut que le bien de l'Etat & ſon propre bonheur, qu'importe par qui les Loix ſeront établies, pourvû qu'elles procurent ce double avantage. Or, à moins de ſuppoſer un Monarque dans une démence totale, peut-on ſuppoſer qu'il veuille établir de mauvaiſes Loix, lui qui a tant d'intérêt de les faire bonnes. Ses Magiſtrats ne l'avertiront-ils pas de l'inconvénient de la Loi ? Si, malgré leurs réclamations, une mauvaiſe Loi s'introduiſoit, vous avez du moins, dans une Monarchie, la conſolation de ſçavoir qu'on ne peut vous l'attribuer, & l'eſpoir de la voir bientôt réformée, eſpoir & conſolation que n'a pas le Républicain; moins libre quand on fait les Loix, il l'eſt encore moins après qu'elles ſont faites. « Car rien n'eſt ſi dur qu'une Ré-

» publique. La méfiance générale est
» cause de cette rigidité du Gouver-
» nement dans une République. D'ail-
» leurs le mot *liberté* pris en géné-
» ral & dans une société, ne pré-
» sente aucune autre idée que celle
» de pouvoir, selon de bonnes Loix,
» disposer de nous-mêmes & de ce
» qui nous appartient : ainsi plus il
» y aura de choses que les Loix nous
» permettront de faire sans qu'il en
» résulte aucun dommage pour les
» autres, plus nous serons libres; &,
» en ce cas, il est évident qu'on est
» plus libre dans une Monarchie que
» dans une République; puisque,
» dans la première, nous pouvons
» à notre gré disposer de nous-mêmes
» pour le choix d'un état & pour
» le genre de vie, & de nos biens,
» pour la manière de les acquérir,
» de les faire valoir, & d'en jouir
» selon mille manières différentes
» que l'esprit d'économie, d'égalité
» & de méfiance interdit dans les
» Républiques ».

Il ne m'est pas possible de vous représenter les autres avantages du

Gouvernement Monarchique, développés dans cet Ouvrage; L'Auteur est si précis lui-même qu'il échappe à l'analyse; mais lisez-le, & vous serez convaincu que le Gouvernement Monarchique est le *plus doux, le plus humain, le plus durable, le plus tranquille au dedans, le plus redoutable au dehors* de tous les Gouvernemens. Il établit ces vérités avec une évidence & une clarté qui ressemblent aux démonstrations Mathématiques.

Après avoir exposé les avantages du Gouvernement Monarchique, l'Auteur assigne les caractères distinctifs de la vraie Monarchie, & pour trancher bien des difficultés; il commence par une observation préliminaire, neuve & bien importante. C'est que les Gouvernemens dont la forme paroît la plus opposée, ont cependant des traits particuliers qui les rapprochent, par où ils se ressemblent. Ainsi, au sein de la Démocratie Helvétique, un simple Bailli est Despote dans son Village en mille occasions. En France, nous avons des Assemblées Nationales qui retra-

cent une forme Républicaine, des corps Publics qui annoncent l'Aristocratie ; des Lettres-de-Cachet qui rappellent le Despotisme. En Angleterre, République Monarchique, *la presse* n'est-elle pas un trait de Despotisme ? Est-il rien de plus arbitraire, de plus odieux, de plus contraire à la liberté des Citoyens, aux Droits les plus sacrés de la Nature ? Vous compterez mille personnes en Angleterre, à qui *la presse* ôte la liberté, pour une à qui les *Lettres-de-Cachet* l'ont fait perdre en France.

De cette confusion, il faut conclure que ce n'est pas par quelques traits isolés & rares, mais par les qualités les plus nombreuses, les plus saillantes, par la réunion même de ces qualités qu'il faut caractériser un Gouvernement. Après cette sage & fine observation, l'Auteur s'applique à la recherche des qualités & des Loix essentielles qui constituent la Monarchie. La première est que le trône soit héréditaire. Je vais vous citer cet article entier, pour me servir d'excuse de ce que je ne vous

présente pas une analyse plus compléte, en vous faisant voir la multitude des idées & l'incroyable précision de l'Auteur. « Cette Loi (celle
» de l'héridité) est la plus essentielle
» de toutes; parce qu'en général les
» peuples ne respectent pas assez un
» Roi qu'ils ont fait; parce qu'un
» Roi élu n'ose pas entreprendre
» tout ce qu'il faudroit faire pour le
» bien de l'Etat; parce qu'il n'y est
» pas assez intéressé pour s'en donner
» la peine, & courir les risques aux-
» quels ce zéle expose souvent; parce
» que chaque nouvelle élection ra-
» méne de nouveaux troubles, &
» produit toujours quelque altération
» dans les Loix; parce qu'enfin il
» ne peut point y avoir de systême
» suivi dans un Gouvernement soumis
» à des diétes orageuses & à des
» Rois électifs, les Rois n'ayant à la
» chose publique qu'un intérêt passa-
» ger & personnel, & les diétes étant
» toujours troublées par toutes sortes
» de passions étrangères ou contrai-
» res au bien de l'Etat. Chaque nou-
» veau Roi élu a des devoirs à rem-

mercenaire livrera le code de la Nation à ses caprices. Et qu'on ne dise pas qu'il seroit injuste de supposer ces passions dans les co-Législateurs. Tous les hommes y sont sujets : telle est leur nature. De quel droit voudroit-on ne voir que des passions dans les Princes, & ne supposer que des Vertus dans ceux qui leur sont opposés ?

De cette seconde Loi, dont la justice & la nécessité sont bien démontrées, découlent plusieurs autres non moins importantes.

Que le Roi doit être le seule protecteur des Loix. Que lui serviroit, en effet, de les imposer, s'il n'a pas le droit & la force pour les faire observer. Donner à l'un le pouvoir d'établir des Loix qu'un autre pourroit seul protéger, c'est créer un Législateur de nom seulement. C'est donc une vrai chimère, mais une chimère bien dangereuse que ce systême de *balance* & de *contre-poids* qui a saisi toutes les têtes soi-disant politiques. Il faut, a chaque évenement public, que la balance penche d'un côté ou

de

l'autre, parce que chaque nouvel événement public eſt toujours plus avantageux à un parti qu'à l'autre; & que les hommes, en géneral, ſont toujours plus portés pour leurs intérêts particuliers que pour le *bien public*; être abſtrait & métaphyſique, qui, dans la pratique, perd toute la conſidération qu'on lui prête dans la ſpéculation. Ainſi, au lieu de ces contre-poids dont l'unique effet ſera d'anéantir l'autorité, en la partageant, délivrez le Prince de toute crainte pour ſon autorité; ne lui laiſſez d'autre intérêt que l'intérêt de l'Etat; que ſon bien particulier ſoit toujours dans le bien général, & qu'il en ſoit bien convaincu, & vous verrez que, malgré l'accroiſſement de ſes forces, l'autorité ne ſe dirigera que vers la bienfaiſance & le bonheur des peuples.

Il eſt encore de l'eſſence de la Monarchie que le Roi ait ſeul la direction des Affaires Etangères, & parconſéquent le droit de faire, à ſon gré, & la guerre & la paix. S'il faut, pour ces opérations, le concours de

plusieurs volontés indépendantes, le secret de l'Etat sera vendu, ou se répandra de lui-même; les plans de campagne seront mal combinés, & encore plus mal exécutés, & la Nation toujours en proie aux divisions intestines, se verra bientôt exposée aux Entreprises du dehors. Aussi l'Angleterre, si jalouse d'ailleurs de ce qu'on appelle sa *liberté*, a senti la nécessité de cette quatriéme Loi, & l'a insérée dans son code national.

De cette dernière découle une cinquiéme vérité, c'est que le Roi a seul le droit de disposer du trésor public. L'argent est le nerf de la guerre. Ce seroit donc une concession dérisoire d'accorder au Prince le pouvoir de déclarer la guerre, si l'on se réservoit les moyens de l'empêcher de la faire. Il n'osera la déclarer, ni lever des troupes pour la sûreté du corps national, dans la crainte d'être, par défaut de subsides, arrêté dans sa marche.

Cette Loi, sans doute, est sujette à quelques inconvéniens. Mais, en est-il dont l'homme ne puisse abuser?

Tous ses Ouvrages sont imparfaits ; les fruits même de sa sagesse portent mille marques de la foiblesse de son esprit & de son impuissance. Ce n'est pas en calculant seulement les inconvéniens d'une Loi, qu'on peut trouver la Vérité. Il faut aussi en considérer les avantages & la nécessité.

L'Auteur, au reste, semble parer à tous les inconvéniens qu'on feint de redouter, en fixant, autant qu'il est possible de le faire, la portion qui doit constituer le revenu de l'Etat & du Monarque. Il discute, dans cet Article, trois Questions bien délicates. 1° Quel ordre doit-on suivre dans la distribution des dépouilles de la terre qui doivent se partager entre le Propriétaire, le Cultivateur & le protecteur ? 2° A qui appartient le droit de faire les parts. 3° Comment subvenir aux besoins de l'un des co-partageans, lorsque sa part, par la fatalité des circonstances, devient insuffisante ? Cette discussion nous méneroit trop loin. Mais je vous invite à lire sur-tout ce paragraphe. Vous y trouverez à un dégré

éminent la clarté & la profondeur réunies.

Quelqu'étendu que ſoit le pouvoir que l'Auteur donne du Monarque, il s'en faut bien qu'il veuille en faire un Deſpote. Il faut l'entendre lui-même aſſigner les caractères diſtinctifs de la Monarchie pure & du Deſpotiſme. Jamais ils n'avoient été fixés avec autant de préciſion & de clarté, pas même par *Monteſquieu*. « Le Monarque abſolu fait ſeul la » Loi ; & voilà ce qui induit en » erreur, parce qu'on penſe que » toute volonté du Monarque pour- » roit devenir Loi, & qu'ainſi le » mot *Loi* & le mot *volonté du* » *Monarque* ſeroient ſynonimes. Ce- » pendant il eſt vrai que, chez le » Monarque le plus abſolu, la vo- » lonté ne devient Loi qu'autant » qu'elle eſt revêtue des formalités » requiſes pour lui donner ce ca- » ractère ; au lieu que, chez le Deſ- » pote, il n'y a ni formalité ni » caractère à établir pour que la » volonté du Deſpote ſoit la Loi » ſouveraine. Voyez, je vous prie,

» les conséquences de cette diffé-
» rence si remarquable : 1°. chez le
» Monarque la Loi est toujours
» publiquement manifestée comme
» telle, & généralement connue;
» au lieu que, chez le Despote, la
» Loi est, si on le veut, secrète,
» cachée, inconnue, insidieuse &
» traitresse; 2°. la Loi, chez le Mo-
» narque, est toujours aussi générale
» que son objet le comporte; au lieu
» que, chez le Despote, elle est aussi
» souvent particulière, individuelle
» & privée que le souverain le veut:
» 3°. chez le Monarque, elle ne peut
» jamais avoir d'effet rétroactif; au
» lieu que, chez le Despote, elle
» a tous les effets qu'on veut: 4°.
» chez le Monarque, la Loi a un
» caractère de stabilité & de per-
» manence incontestable, puisque,
» pour l'annuler, il faut qu'elle soit
» révoquée par une autre Loi re-
» vêtue des mêmes formalités; au
» lieu que, chez le Despote, la Loi
» est mobile comme le sable, &,
» qu'elle ne subsiste plus pour les
» uns, lorsqu'elle subsiste encore pour

» les autres! 5°. Enfin, chez le Mo-
» narque il n'y a qu'une Loi &
» qu'un Souverain; tandis que, chez
» le Despote, il y a nécessairement
» autant de Loix & de Despotes
» qu'on peut compter de Déposi-
» taires de l'Autorité, puisque la
» volonté arbitraire & momentanée
» de ceux-ci devient nécessairement
» une Loi absolue pour tous ceux
» qui leur sont soumis ».

Je ne suivrai pas l'Auteur dans sa discussion sur la nécessité des corps publics de Magistrature, dans une Monarchie, sur leur autorité & les bornes qu'elle doit avoir. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de décider sur de si grands intérêts. Tout ce que je puis dire, c'est que ceux même qui n'approuveroient pas les principes & les preuves, au moins spécieuses, de l'Auteur sur cette matière, ne pourront s'empêcher de convenir qu'il y régne du moins une bonne-foi, un amour de la Vérité & de la tranquillité publique, qui feroient encore honneur à son cœur, si le double flambeau de l'Histoire

& de la Raiſon, qu'il a pris pour ſes guides, l'avoit égaré.

Dans ces momens de trouble & de fermentation où des têtes exaltées ne s'occupent que de plans de réforme, cet Ouvrage eſt un vrai préſent fait à la Nation & doit la raſſûrer ſur la bonté de ſa conſtitution. L'ordre, la clarté, la préciſion surtout, l'enchaînement des idées en ſont les caractères diſtinctifs. On y trouvera, dans les queſtions, ſur leſquelles je crois devoir garder le ſilence, les preuves d'une érudition immenſe, & d'une parfaite connoiſſances de notre Hiſtoire & des différentes révolutions qu'a eſſuyées la Monarchie Françoiſe. La candeur de l'Auteur ne lui a pas permis de nous diſſimuler que le nom de *Fénelon* qu'il emprunte, eſt une fiction. Sans cet avertiſſement, j'aurois été dupe du titre. Car l'Ouvrage eſt digne en tout de l'immortel Précepteur du Duc de Bourgogne.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Délassemens Champêtres, ou Elite de Poësies Pastorales, traduites de l'Allemand, par M. Paillet, *Avocat en Parlement, à Paphos & à Paris chez* Knapen *fils, Imprimeur-Libraire, rue S. André-des-Arcs, en face du Pont S. Michel, & chez* Momoro, *Libraire, rue de la Harpe, n°* 160. *petit* in-12 *de plus de* 200 *pages. Prix* 1 *liv.* 4 *sols, br.*

M. *Paillet*, dans ses *Délassemens Champêtres* ou *Elite de Poësies Pastorales*, me paroît avoir rempli le précepte d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Cet Ouvrage ne dément pas son titre. Il offre un *Délassement* aussi utile qu'agréable à ceux qui aiment en-

core les riants tableaux que nous offre la Nature, toujours belle quand elle est simple & sans apprêt. La Morale s'y cache sous les fleurs, & les Bergers s'en donnent des leçons, en se parlant de leurs amours. Le Traducteur, à quelques négligences près, prend toujours le ton qui convient à son sujet. Son style gracieux & léger, quand il décrit le bonheur des habitans de la Campagne, devient sérieux & grave quand il nous parle des devoirs de l'Homme. Vous le verrez dans son *Berger Moraliste.*

« Femmes de Perse, dit-il, c'est » à vous que j'adresse mes Chansons. » Puissent-elles vous *plaire.* Je n'ignore » point qu'il est impossible de trouver dans le monde entier des femmes plus belles que vous, & qui » sachent mieux faire servir l'art à » leur parure. Cest encore pour vous » embellir que le Soleil vient dorer » nos hameaux; c'est pour ne point » fatiguer vos beaux yeux, qu'il tempère souvent la vivacité de sa lumière; c'est pour vous embaumer » de leurs odeurs balsamiques que

» les fleurs sont écloses; en un mot,
» c'est pour vous seules qu'est fait
» l'Amour; c'est à vous seules qu'il
» appartient de l'inspirer aux Souve-
» rains du monde; je fais tout céla.
» Mais, quelque belles que vous soyez,
» ne croyez pourtant pas avoir re-
» çu la plus grande faveur que le
» Ciel puisse vous accorder. La Ber-
» gère qui n'a pour mérite que les
» foibles charmes de la beauté, au-
» roit tort de s'enorgueillir d'un aussi
» petit avantage, sur lequel les per-
» les de Bassora l'emportent de beau-
» coup. Tirées du fond de l'abîme,
» elles ne brillent cependant que
» d'un éclat superficiel; jamais les
» rayons du jour ne les ont péné-
» trées. Il en est ainsi des filles & de
» leurs attraits dont elles sont si
» vaines. Si elles n'appellent la Rai-
» son à leur secours, un fol orgueil
» s'empare d'elles, les entraîne; elles
» sont à jamais perdues pour la Vertu.
» Non, sexe superbe, ne croyez
» point que l'amour prive de la vue
» ceux dont il a percé le cœur. N'es-
» pérez point que les Vices vous em-

» bellissent à leurs yeux comme les
» taches embellissent le Daim.....
» Quand les fleurs de la jeunesse &
» de la beauté seront fanées, vous ne
» leur inspirerez plus qu'indifférence
» & dégoût. Cherchez donc des char-
» mes plus durables. Que celle qui
» veut exercer sûrement son empire,
» se pare d'abord de toutes les grâces
» de la Vertu, qui reléve elle même
» la beauté ».

» Autrefois la sagesse régnoit dans
» les Campagnes; leurs habitans la
» pratiquoient; & leur vie étoit une
» succession de plaisirs. Ah! douce
» Divinité, amie des Mortels, aban-
» donne ta demeure céleste; descends
» encore une fois sur la terre; la paix
» & l'abondance te prépareront le
» chemin. Des bosquets de bois odori-
» férans croîtront où tu auras fixé
» ton séjour; alors ni l'Inde ni l'A-
» rabie ne pourront le disputer à nos
» climats fortunés ».

» Mais hélas! elle est perdue pour
» nos Campagnes cette illustre fu-
» gitive. Ainsi l'a voulu le Destin.
» Consolez-vous cependant, femmes

» de Perse; elle reviendra; j'ose vous
» le prédire. Reviens aussi avec elle,
» suivie de ton divin cortége, ai-
» mable modestie, toi dont les pen-
» sées sont aussi pures qu'une source
» limpide. Etablis ta demeure parmi
» nos Bergères. Elles se feront tou-
» jours un devoir de te reconnoître
» pour leur Reine, & te rendront
» le juste tribut de leurs hommages.
» Raméne aussi la chasteté, cette
» jeune Vierge si timide & si simple.
» La biche craintive des forêts ne
» redoute pas plus le vorace Faucon,
» qu'elle n'appréhende seulement le
» regard d'un homme. Semblable à
» une fleur humectée de rosée, son
» cœur est transi par la crainte. Un
» voile de soie dérobe sa figure aux
» yeux des Profanes. Jamais on
» ne voit à sa suite les désirs insen-
« sés. Elle n'a pour Compagne que
» la fidélité constante, la sensible
» douceur & la tendre Humanité;
» enfin, l'Amitié & l'Amour mar-
» chent aussi à ses côtés; mais l'a-
» mitié vive & sincère, l'amour in-
» nocent & simple. Bergères, voilà

» les Vertus que vous devez recher-
» cher & cherir. Pratiquez-les; elles
» vous rendront aimables comme
» elles ».

Toute cette Piéce respire la Morale la plus saine & la plus pure. Celle de l'*Hymne au Soleil* est remplie des images les plus brillantes qu'on pouvoit offrir dans un si petit nombre de lignes. La voici en entier :

« Chef-d'œuvre de la main cré-
» atrice des immortels, Astre sub-
» lime, Soleil, je te salue; sois à
» jamais célébré; toi, qui m'éclaire
» d'une lumière ravissante! O com-
» bien est puissant celui qui t'a fait;
» combien est grand celui qui a
» orné le Firmament de ta majesté
» & de ton éclat »!

« C'est ta chaleur féconde qui a
» tiré la terre du sein du cahos; c'est
» elle qui donne à la Nature sa
» beauté & sa magnificence; c'est elle
» encore qui dispense d'une manière
» égale le développement, la crois-
» sance, la maturité & la vie entre
» le chêne orgueilleux & l'humble
» fougère ».

« Tu es la véritable image du » Sage généreux, qui, toujours animé » par les ſentimens de l'Humanité, » diſtribue tout ce qu'il poſſède; » porte d'une main le flambeau lu- » mineux de la Vérité dans les té- » nèbres épaiſſes de l'Erreur, &, de » l'autre, comble les Humains de » préſens & de bienfaits ».

La Stance de la nuit dans *les quatre parties du jour* eſt celle où l'on trouve le plus de ſentiments & de délicateſſe.

« Le Père du Jour eſt entièrement » caché derrière la montagne. La » nuit s'avance à pas lents dans ſa » ſombre majeſté. Elle rembrunit peu- » à-peu ſon obſcure lueur; bientôt » elle va envelopper les campagnes » de ſes ombres noires. Déjà la jeune » Villageoiſe, qui, pendant le jour, » s'étoit montrée timide & ſévère, » ne rougit pas de faire entendre » dans le ſilence des forêts, les doux » baiſers qu'elle prodigue à ſon » amant. La nuit la protége; elle » étend ſur eux une ombre officieuſe, » & laiſſe le jaloux ſécher de dépit.

» Vous qui n'avez, jusqu'à ce moment, éprouvé que les rigueurs de l'amour, venez, mes amis, recevoir le prix de vos tourmens, dans les bras amoureux de vos belles ».

» Il faut donner la nuit aux Amours ».

Le style du traducteur n'est ni moins vif ni moins animé dans l'*Idylle à la Santé*.

« Toi qui circule doucement dans mes veines, toi qui remplis mon cœur de joie & mes membres de force, qui animes mon esprit, qui fais éprouver à mon âme les charmes du sentiment, qui embellis les montagnes & les vallées, les bois & les prairies, qui me souris dans chaque épi de bled ».

« O santé ! ô bonheur ! Souverain bien des mortels ! Ah ! que tu es bien préférable aux richesses & aux Sceptres des Rois. C'est toi encore qui répands des fleurs sur notre vie, qui ourdis de fils d'or la trame de nos jours, augmentes nos plaisirs, diminues nos peines,

» alléges ce fardeau, qui, trop sou» vent, nous accable, fais briller nos » yeux d'une flamme vive & pure, » en un mot, nous procures mille » jouissances ».

On trouve une Philosophie douce & simple dans ce passage de la Piéce sur l'*Hiver à Doris*.

« Oui, ma bien aimée, oui, le » soleil de tes beaux yeux éclaircit » aux miens, l'obscurité des ténébres » & dissipe tous les brouillards & » toutes les vapeurs. Un Vallon » solitaire, couvert de neige; une » forêt de sapins, sombre & noire; » un bosquet touffu, blanchi par les » frimats & le givre, tout cela me » présente une multitude de choses » merveilleuses; je découvre même » une harmonie admirable dans les » orages & les tempêtes. »

« Oh! puissé-je passer à tes divins » côtés le printemps de ma vie! car » l'hiver des ans, & les glaces de » l'âge viendront aussi pour nous. » Les roses de ta beauté se fanneront; » ta voix deviendra foible & trem» blante; moi-même j'aurai besoin

» d'un bâton d'épine pour affermir
» mes jambes chancelantes; les neiges
» de la veillesse blanchiront aussi ma
» tête sillonnée par les mains du
» tems ; enfin les jeux & les ris
» nous abandonneront; le fils de Cy-
» pris nous fuira pour toujours; il
» n'aime que la jeunesse folâtre. Mais
» nous conserverons à sa place une
» gaîté vraie & pure; elle est tou-
» jours la fidelle compagne de l'In-
» nocence & de la Vertu. L'amour
» restera aussi avec nous ; mais ce
» sera un amour dégagé de toutes
» les passions insensées ; un amour
» semblable aux ondes tranquilles
» d'un ruisseau qui coule sur les
» fleurs ».

L'Idylle d'*Ariste* & de *Lycidas*, où l'on voit un père vertueux & sensible qui va mourir, en présence de son fils, sur le tombeau de son épouse, est pleine du sentiment le plus délicat.

M. Paillet a terminé son Recueil par deux Piéces de Vers l'une de *Desportes*, *sur les plaisirs de la vie rustique*, & l'autre de *Nicolas Rapin*,

intitulée : *Les plaisirs d'un Gentil-Homme champêtre.* Ces deux piéces ont été composées il y a près de deux siécles. La première, malgré son antiquité, a encore cette fraîcheur & cette énergie qui plaisent & charment dans tous les âges. Vous en pourrez juger par ces deux Stances :

L'ambition son courage n'attise ;
D'un fard trompeur son âme il ne déguise ;
Il ne se plaît à violer sa foi ;
Les grands Seigneurs sans cesse n'importune ;
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa fortune & son Roi.

Que de plaisirs de voir deux Colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des aîles,
Mille baisers se donner tour-à-tour :
Puis tout ravi de leur grâce naïsve,
Dormir auprès d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'Amour.

Les autres Stances de cette Piéce sont toutes sur le même ton.

La Piéce de *Nicolas Rapin* est de beaucoup inférieure à celle que je viens d'extraire. Notre Littérature

n'auroit pas fait une grande perte quand cet Ouvrage seroit resté dans l'oubli. On y cherche vainement ce *molle atque facetum*, que le Satyrique Romain, & les muses pastorales ont donné au chantre de l'*Enéide*, ces grâces toujours belles, qu'on remarque dans toute la Bucolique de *Desportes*, & qu'on retrouve avec plaisir dans les Poésies pastorales traduites par M. Paillet.

Je suis, &c.



LETTRE VI.

Traité des Dispenses en général & en particulier, par M. Collet, *Prêtre de la Mission : Nouvelle édition, corrigée, refondue & augmentée par M.* C. *Prêtre de la même Congrégation.* 2 *vol.* in-8°. *Prix* 8 *liv. broch. A Paris, chez* Froullé, *Libraire, quai des Augustins;* Savoye, *rue S.-Jacques;* Varin, *rue du Petit-Pont;* Prevôt, *Place S. Michel.*

Le Traité des dispenses jouit depuis long-temps, Monsieur, d'une juste réputation, & dans le Royaume & dans les Etats voisins. Il ne passe pas seulement pour un bon Ouvrage: on le regarde comme le meilleur que nous ayons sur cette matière. Les personnes du Barreau ne l'ont point vu avec indifférence : je sais que plusieurs d'entr'elles se sont empressées de l'acquérir, & qu'il leur a servi

dans bien des occasions. Mais c'est aux Eccléſiaſtiques de tous les états, qu'il peut ſur-tout être utile ; auſſi de grands Evêques, non contens de de l'eſtimer & d'en faire l'éloge, ſe ſont fait une eſpéce de devoir d'en recommander ſouvent l'étude au Clergé de leur Diocéſe.

Cependant cet Ouvrage n'étoit point ſans défauts : il a eſſuyé diverſes critiques dont pluſieurs ont paru juſtes ; de maniere que, plus il étoit eſtimé, plus les Connoiſſeurs ſouhaittoient qu'on le perfectionnât. M. C. a été prié, par les Supérieurs de ſa Congrégation, d'entreprendre ce travail ; & il paroît l'avoir fait avec autant de ſuccès que de zéle.

Il n'a pas ſeulement profité des matériaux que M. Collet lui-même avoit cru devoir préparer pour une nouvelle Edition : il a contredit, en plus de cinquante endroits, les ſentimens de cet Auteur célébre ; & il ne l'a pas fait légèrement : des perſonnes très-en état d'en juger, trouvent ſes contradictions bien fondées, & d'autant plus, en pluſieurs endroits,

qu'il cite en sa faveur des décisions formelles, données depuis peu par les savantes Congrégations de Cardinaux & de Canonistes, établies à Rome.

Les autres changemens qu'il a faits à l'Ouvrage n'ont pas été moins approuvés. Il y a ajouté beaucoup d'articles intéressans & même nécessaires, & a donné a plusieurs autres qui y étoient un développement dont ils avoient besoin. Les fréquentes indécisions qu'on a tant reprochées à M. Collet & qui ont déplu à un si grand nombre de ses Lecteurs, il les a fait disparoître pour la plupart: « tâchant, comme lui, dit-il, de me tenir toujours également éloigné des deux extrêmes ; j'ai rapproché & approfondi les principes, & j'ai décidé ce qu'une certaine timidité scrupuleuse lui avoit fait laisser indécis ». Il a mis d'ailleurs beaucoup plus d'ordre dans les matières & a suivi une meilleure méthode dans l'exposé des principes & des conséquences : ce qui ne contribue pas peu à la clarté, & à faire sentir la soli-

dité de la doctrine qu'on y enſeigne. Enfin, quant au fonds, aux citations, au ſtyle même, qu'il a rendu plus concis, il a fait une infinité d'autres changemens qu'on peut regarder comme autant d'améliorations plus ou moins importantes. Il eſt aiſé de s'appercevoir que cet important Traité, quoique moins diffus, eſt maintenant plus complet, plus exact, plus méthodique, & plus clair. Il me ſemble qu'il mériteroit de devenir de plus en plus un Ouvrage claſſique. Je ſuis ſeulement fâché que le titre ne faſſe pas aſſez entendre tout ce que l'ouvrage renferme ; car, outre ce qui concerne les diſpenſes, on y trouve auſſi bien & même plus clairement qu'ailleurs, tout ce qu'on a intérêt de ſçavoir ſur les empêchemens du Mariage, ſur les Vœux, ſur les devoirs des Religieux, ſur les Sermens, ſur les Irrégularités, ſur la Simonie, &c.

Je ſuis, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

DES Etats-Généraux, ou Histoire des Assemblées Nationales en France, des Personnes qui les ont composées, de leur forme, de leur influence, & des objets qui ont été particulièrement traités : Par M. *de Landine*, Avocat, Correspondant de l'Académie des Inscriptions, des Académies de Londres, Rouen, Nîmes, Dijon, Arras, Bourg-en-Bresse, Villefranche, & Bibliothécaire-Adjoint de celle de Lyon. Vol. *in*-8° prix 3 liv. broch. A Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & Hôtel Serpente.

L'HARMONIE imitative de la Langue françoise, Poëme en quatre chants. Par M. *de Piis*, Ecuyer, Secrétaire-Interpréte de Monseigneur Comte d'Artois. Nouvelle édition. Vol. *in*-8°. Prix 1 liv. 10 sols. A Paris, chez la Veuve Duchesne & Fils, Libraires, rue S.-Jacques.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Elémens de Littérature, par M. Marmontel, *Historiographe de France, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise. Tomes V & VI. A Paris, chez* Née de la Rochelle, *Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, nº 13.*

CES deux Volumes qui terminent les *Elémens de Littérature*, n'offrent pas moins de singularités, de bizarreries de goût, que les quatre premiers dont nous avons rendu compte

l'année dernière; & qu'on ne dise pas que ce sont des inadvertances qui peuvent échapper de loin en loin à l'Auteur le plus solide & le mieux instruit. M. Marmontel met une recherche, une attention ingénieuse à ces bizarreries; on voit qu'il se fait une gloire de ces découvertes; il s'y arrête avec affectation; il y revient avec complaisance; il y déploie toute l'abondance de son élocution, & toute la vigueur de son autorité Littéraire. En un mot, il semble n'avoir rassemblé un grand nombre de Vérités, si souvent rebattues avant lui, que pour faire ressortir, avec éclat, un plus grand nombre de paradoxes, d'erreurs & de faux principes, qui sont presque tous de son invention. Nous sentons combien il est triste pour nous d'avoir à redresser si souvent un Académicien si célébre; mais plus son influence Académique a d'étendue sur l'opinion des jeunes-gens; plus le préservatif doit être administré fréquemment. Ce n'est pas lui que nous redressons; car son jugement à pris son pli; le calus est formé de-

puis long-temps; c'est le jugement de ceux qui pourroient pancher vers ses erreurs, & qui n'ont point encore pris leur parti pour avoir le goût faux, & un travers d'esprit pendant toute leur vie.

Un article sur l'*Ode* ouvre le cinquiéme volume; & voici ce que nous y lisons : « L'Ode françoise n'est plus » qu'un Poëme de fantaisie.... On » sent combien doit être rare un vé» ritable enthousiasme dans la situa» tion tranquile d'un Poëte qui, de » propos délibéré, se dit à lui-même: » Faisons un Ode, imitons le délire, » & ayons l'air d'un homme inspi» ré ».

On ne voit là que l'envie de décrier parmi nous un genre sublime de Poësie, dans lequel aucun de nos Philosophes n'a pu réussir. Si M. Marmontel se fût borné à parler ainsi de la Motte qui, *de propos délibéré*, faisoit des Odes sur toute sorte de chapitres, il auroit eu grande raison. Mais à qui persuadera-t-il que Malherbe, après l'assassinat de Henri IV, n'ait pas été ému tout-à-coup d'un

enthousiasme d'indignation, quand il s'écria :

Que direz-vous, races futures ? &c.

Rousseau se disoit-il à lui-même : *Ayons l'air d'un homme inspiré*, lorsque, vraiment inspiré par la douleur, il déploroit la mort du Prince de Conti ; lorsqu'après la bataille de Pétervaradein, il céda aux transports de son génie, par ce mouvement plein de chaleur :

Ainsi le glaive fidéle
De l'Ange exterminateur, &c.

Presque tous les débuts des Odes de ce Poëte, annoncent qu'il n'écrivoit que dans ces momens où il étoit vraiment échauffé par les images que lui présentoit son sujet, & non *dans la situation tranquille* d'un Poëte de sens rassis qui veut imiter le délire. Il avoit prévenu cette fausse imputation, lorsqu'il dit dans sa belle Ode au Comte du Luc :

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,

Pour qui les doctes sœurs, carressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors;
Et qui, dans la douceur d'un tranquile délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la Lyre,
Ni fureur ni transports.

« Raimond de Saint-Mard, ajoute » M. Marmontel, a eu quelque » raison de reprocher à Rousseau » une marche trop didactique.... Il » manquoit à Rousseau d'être Phi- » losophe ».

Ce Raimond de Saint-Mard, sur l'autorité duquel s'appuie notre Académicien, est un malheureux Commentateur de Despréaux, qui a chargé les Œuvres de l'Oracle du goût d'un amas d'absurdités & de sottises contre le goût. Son grand mérite, aux yeux de M. Marmontel, est d'avoir insulté Despréaux, d'un bout à l'autre de son Commentaire. Mais remarquez un peu la justesse de cette censure contre Rousseau. On lui reproche en même-temps *une marche trop didactique*, & de *n'être pas Philosophe*.

Cependant les deux Odes, où ce Poëte, un peu égaré par les Eloges qu'on donnoit dans le tems aux Odes didactiques de la Motte, a le plus suivi cette marche contraire à son propre génie, sont l'*Ode à la Fortune*, tant louée par les Philosophes, & l'*Ode au Marquis de la Fare*, où il a tracé en beau vers le systême Philosophique sur le bonheur de l'homme dans l'état de Nature ; systême si bien développé depuis par l'éloquent Citoyen de Genève. C'est parce que Rousseau a voulu se montrer *Philosophe* dans ces deux Odes, pour complaire au goût de son siécle, qu'il a suivi une marche un peu *didactique*. Que le Censeur tâche donc de s'accorder avec lui-même.

Le détracteur de l'Ode françoise est le plus grand Panégyriste de l'Opéra François qu'il regarde comme un prodige de génie, & comme le chef d'œuvre de l'invention humaine. Admirez, je vous prie, la sagacité & la profondeur de ce raisonnement lumineux, pour prouver que l'*Opéra* surpasse non-seulement la Tragédie ;

mais l'Epopée; mais tout ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans les Arts.

« Le caractère de l'Epopée est de » transporter la scène de la Tragédie » dans l'imagination du Lecteur. Là, » profitant de l'étendue de son théâ- » tre, elle agrandit & varie ses ta- » bleaux, se répand dans la fiction, » & manie à son gré tous les ressorts » du merveilleux. Dans l'*Opéra*, la » Muse Dramatique, à son tour, ja- » louse des avantages que la Muse » Epique a sur elle, essaye de mar- » cher son égale, *ou plutôt de la sur- » passer*, en réalisant pour les yeux » ce qui, dans les récits, ne se peint » qu'en idée.... La Muse de l'Opéra » demande les mêmes licences que » la Muse épique s'est données; &, » appellant à son secours la Musique, » la Danse, la Peinture, elle nous » fait voir, par une magie nouvelle, » les prodiges que sa rivale ne nous » a fait qu'imaginer. Voilà l'idée » qu'on peut se former d'un specta- » cle qui réunit les prestiges de tous » les Arts. Dans ce composé tout est

» menſonge; mais tout eſt d'accord;
» & cet accord en fait la vérité. La
» Muſique y fait le charme du mer-
» veilleux; le merveilleux y fait la
» vraiſemblance de la Muſique. On
» eſt dans un monde nouveau; c'eſt
» la Nature dans l'enchantement &
» viſiblement animée par une foule
» d'intelligences, dont les volontés
» ſont ſes loix ».

Voilà certainement de magnifiques paroles; mais que ſignifient-elles? Nous ſentons le ridicule qu'il peut y avoir à les réfuter ſérieuſement; mais, puiſque M. Marmontel a donné tant d'importance à cet article de l'*Opéra*, un des plus conſidérables de ſa Poëtique, on nous pardonnera peut-être ſi nous voulons bien oppoſer ici quelques raiſons à ſes raiſonnemens.

Et d'abord, pour ce qui regarde le merveilleux, celui de l'Opéra ſera toujours une choſe ridicule & puérile, parce qu'il ne coûte rien à imaginer, parce qu'il eſt trop prodigué, trop éloigné de nos idées & trop meſquin. Le merveilleux en récit fait

un plaiſir très-grand; il eſt un des premiers ornemens de la Poëſie épique; mais ce qui charme dans l'Epopée, eſt déplacé ſur la ſcène dramatique. Le Poëte épique parle à l'imagination qu'il eſt aiſé de ſéduire, d'entraîner, à laquelle on fait croire tout ce qu'on veut, quand on a du génie. Au théâtre, on parle aux yeux qui ſont plus difficiles à perſuader, & qui apperçoivent promptement tout ce qu'il y a d'abſurde dans une fauſſe illuſion. De plus, s'il y a un très-grand mérite à décrire en beaux vers la tempête qui diſperſe les vaiſſeaux d'Enée, Eole qui déchaîne tous ſes vents, Neptune qui réprime leur fureur, qui ramène le calme ſur les flots, & qui, de ſon trident, arrache des Syrtes les vaiſſeaux Troyens; il n'y en a aucun à nous montrer la même choſe dans une décoration, ou dans une pantomime qui réjouira de loin quelques enfans. Obſervez que M. Marmontel qui, dans vingt endroits de ſes *Elémens*, blâme le merveilleux dans le récit, la ſeule place qui lui convienne, le loue dé-

mesurément sur la scène Dramatique, où il est le plus déplacé. Quel est donc cet accord qu'il trouve dans toutes les parties de l'Opéra, où tout est sacrifié à la musique & aux machines? Quel accord y a-t-il entre une musique fastueuse & la plus humble, la plus languissante de toutes les Poësies; entre un orchestre assourdissant & des paroles qu'on n'entend pas, & que par bonheur on ne regrette pas? Comment des Danses & des Ballets peuvent-ils s'accorder avec les tragiques aventures de la famille d'Œdipe, ou de celle d'Agamemnon, ou de tout autre Héros? Et quel enchantement peut-il résulter d'un spectacle où il ne peut y avoir d'illusion? Quel est l'homme assez imbécile ou assez fou, pour s'imaginer que, sur ces machines qui montrent la corde, descendent des Dieux & des Déesses; ou que de la trappe du théâtre sortent des démons & des esprits infernaux? Le prestige des Charlatans n'est pas celui des Beaux-Arts. On peut assembler en cinq actes, ou même en trois, les choses les plus merveilleuses &

les plus inouïes : on peut mettre sur la scène, le Ciel, la Terre, la Mer & les Enfers, les Dieux, les Hommes, les Diables & les monstres les plus bizarres : on peut entasser une foule d'événemens dans un douzaine de scènes fort courtes ; mêler tout cela de petites maximes galantes, & de fadeurs écourtées. A la faveur de la musique & de la Danse, tout cela peut amuser des personnes qui n'ont que des yeux & des oreilles ; mais en vérité un homme de bon sens ne peut s'accommoder de ce monstreux & ridicule mélange, & doit dire, comme la Bruyère, qu'on ne devoit pas se mettre en si grande dépense pour l'ennuyer.

A l'Article *Plagiat*, M. Marmontel cherche à justifier Voltaire de tous ceux qu'on lui a reprochés ; mais comment s'y prend-il ? Il prouve très-bien que Voltaire n'a pas eu tort de mettre à contribution des Auteurs obscurs & ignorés ; tout le monde en convient, & ce n'est point là ce qu'on a dit. On s'est plaint de ce que ce Poëte expéditif, pour travailler avec

moins de peine & plus de rapidité, employoit fréquemmènt les expressions & les phrases entières de nos meilleurs Ecrivains. On a cité des vers copiés de Corneille, de Racine, de Despréaux, de Rousseau, de la Fontaine, de Molière, &c. On a même eu assez d'indulgence pour dire que cette licence seroit excusable, si Voltaire avoit eu le talent de surpasser ceux qu'il copioit. Mais, en rapportant une foule d'exemples, dont nous ne citerons qu'une très-petite partie, on a demandé s'il embélissoit les vers qu'il prenoit; si, en parlant de Harlay dans la *Henriade*, & disant:

. . . . il demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers;

il a surpassé Corneille qui a dit de Pompée:

. . . . Il reçoit le trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.

Si cet autre vers de la *Henriade*:

Qui depuis.... mais alors il étoit vertueux,

vaut mieux que celui-ci de Britannicus :

Qui depuis...... Rome alors estimoit leurs Vertus.

Si ce vers du même Poëme :

Egorge les Mortels avec un fer sacré,

Est plus fort que celui du Tartuffe :

Veut nous assassiner avec un fer sacré.

Si le grand Rousseau ayant dit :

Sa vanité marche les yeux baissés,

il avoit fallu un grand effort de génie pour dire encore dans la *Henriade* :

Sa tranquille fureur marche les yeux baissés.

Si cet autre vers du même Poëme :

Et ce repas pour eux fut le dernier repas,

l'emportoit de beaucoup sur celui de Despréaux :

Que ce repas pour eux soit le dernier repas.

Si après ces vers de Rousseau :

Les Grâces à demi-nues
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accens ;

l'Auteur de la *Henriade* a pu tirer quelque gloire de ceux-ci :

Les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues, &c. &c.

On a rempli des pages entières de pareils exemples ; & l'on a demandé s'il y avoit autant de génie à prendre ainsi des vers, mot pour mot, qu'il y en avoit eu à les faire. Voilà l'état de la Question, c'est à cela que M. Marmontel doit répondre, & jusques-là Voltaire reste dûment atteint & convaincu de *Plagiat.*

L'Article où il est questiont du *Plaisant*, est d'une originalité vraiment plaisante. Vous croiriez peut-être que notre Académicien iroit chercher les sources de la bonne *plaisanterie* dans la gaîté, dans la finesse & la vivacité de l'esprit ; point du

tout. Où les trouve-t-il donc? Dans la *bêtise*. C'est là une découverte! Il distingue d'abord très-pertinemment la *bêtise*, de la *sottise* : il prouve très-subtilement qu'un sot n'est ni bon, ni plaisant; mais qu'il y a de bonnes bêtes dont les niaiseries font rire; & voilà le *plaisant*. Là dessus il rapporte un grand nombre de ces niaiseries, & il paroît qu'il tient registre des bons mots de la stupidité. Voici quelques exemples de ces bêtises qu'il nomme *plaisantes*, & que d'autres peut-être appelleront des plaisanteries bien bêtes.

Un homme qui entendoit parler d'un Vieillard de cent ans, comme d'un phénomène, disoit : *Belle merveille! si mon grand-père n'étoit pas mort, il auroit plus de cent dix ans.*

Un autre, à qui l'on demandoit quel âge avoit son frère dont il étoit l'aîné, répondoit : *Dans deux ans mon frère & moi nous serons du même âge.*

Un jeune-homme, à qui l'on reprochoit d'être bête, disoit : *Ce n'est*

pas ma faute, si je n'ai point d'esprit, on m'a changé en nourrice.

Un bênet demandoit à épouser sa propre sœur, & disoit à son père pour sa raison : *Vous avez bien épousé ma mère.*

Louis XIV demandoit à quelqu'un : *Quand accouchera votre femme ?* Et cet homme lui répondit très-respectueusement : *Quand il plaira à Votre Majesté.*

On demandoit à un homme, en parlant de son nouveau Cheval : *Est-il peureux ? Oh ! point du tout*, répondit-il, *voilà trois nuits qu'il couche seul dans mon Ecurie.*

On demandoit à un Bourgeois comment se portoit son enfant : *Vous lui faites bien de l'honneur*, répondit le bon homme, *il est mort d'hier au soir.*

Un homme en voyant passer son Médecin, se détourna : on lui en demanda la raison. *Je suis honteux*, dit-il, *de paroître devant lui ; il y a si long-temps que je n'ai été malade !*

Le Roi Stanislas se faisant lire *Marie à la Coque*, par un Valet-de-

Chambre ; *Dieu lui apparut en ſinge*, dit le Lecteur. *En ſonge*, dit le Roi. *En ſonge ou en ſinge*, reprit le Lecteur, *Dieu étoit bien le maître.*

Un homme voyant un bateau ſi chargé que les bords étoient à fleur d'eau, diſoit : *Si la rivière devient un peu plus groſſe, ce bateau va couler à fond.*

Un autre, qui alloit voir une éclipſe à l'Obſervatoire, diſoit : *Je ne crois pas qu'on s'aviſe de commencer l'éclipſe avant que le Roi ſoit arrivé.*

Un autre, dans une promenade qu'il faiſoit avec ſes amis dans les environs de Florence, ſe trouvant, ſur le ſoir, à quatre milles de la Ville, ſoutenoit qu'ils y arriveroient avant la nuit. *Car*, diſoit il, *au bout du compte, nous ſommes quatre, ce n'eſt qu'un mille pour chacun.*

C'eſt une terrible choſe que la Peſte! diſoit un Gentilhomme entêté de ſa Nobleſſe ; *la vie d'un Gentilhomme n'eſt pas en ſûreté.*

Un Suiſſe voyant ſur la pouſſière ſon camarade qui venoit d'avoir la

tête emportée par un boulet de canon, disoit tristement : *Le pauvre diable sera bien surpris demain de se trouver sans tête.*

Je vous ferai grâce des Commentaires spirituels de M. Marmontel sur toutes ces *bêtises ;* il a une sagacité merveilleuse pour en développer toutes les nuances, & pour en faire sentir le sel. Comme cet Ecrivain n'aime pas la plaisanterie, peut-être tout cet Article n'est-il qu'une satyre bien ingénieuse contre les bons *plaisans*, par laquelle il veut prouver qu'il n'y a pas grand mérite à l'être, puisque les gens les plus bêtes le sont aussi à son avis.

Passons à quelque chose d'un peu plus sérieux. Dans l'article *Poësie*, je trouve une singulière remarque sur la passion des Athéniens pour les Beaux-Arts.

« Une Courtisane célébre par la » beauté de sa taille, est enceinte ; » voilà un beau modéle perdu ; le » Peuple est dans la désolation ; on » appelle Hyppocrate pour la faire » avorter : il la fait tomber ; elle

» avorte; Athènes est dans la joie; » le modéle de Vénus est sauvé. Phryné » est accusée d'impiété devant l'A» réopage; l'Orateur la voit con» vaincue; il arrache son voile, & » dit aux veillards : *Eh bien, faites* » *donc périr tant de beautés.* Phriné » est renvoyée. Voilà, ajoute l'Aca» démicien, voilà le Peuple chez » qui les Arts & la Poësie ont du » naître ».

Un vrai Philosophe auroit dit : Voilà un Peuple chez qui les Beaux-Arts doivent se corrompre; car le bon goût ne subsiste pas avec de si mauvaises Mœurs : si elles eussent été à ce dégré de corruption, du tems d'Homère, la Gréce n'auroit eu ni l'*Iliade*, ni l'*Odissée.* L'engouement pour les Arts n'est pas le vrai goût des Arts; le vrai goût les fait naître & les soutient; l'engouement les détruit. Dès que le beau Physique l'emporte sur le beau Moral, les Artistes ne s'occuperont plus qu'à flatter les sens & les passions; & qui ne voit pas que c'est-là le principe le

plus corrupteur de toute éloquence & de toute Poëfie ?

Les Articles *Poëfie* & *Poëtique*, qui forment une très-longue differtation, font remplis de tant de principes faux, de tant de vues hazardée, de tant d'erreurs de fait & de goût, de tant de critiques & de louanges également mal fondées, qu'ils demanderoient prefqu'un volume pour être complétement réfutés. Laiffons ce foin à d'autres & parcourons plus légèrement les derniers articles de ces *Elémens Littéraire*.

Au mot *Profaïque*, M. Marmontel décide très-affirmativement qu'*il n'y a point de ftyle poëtique proprement dit*, & *qu'on peut faire d'excellens vers avec de la profe*. Il nous donne pour exemples des vers très-*profaïques* à la Vérité; mais qui ne font rien moins qu'*excellens*, & entr'autres celui-ci de je ne fais pas quel rimeur :

On affoiblit toujours ce que l'on exagère.

Outre que le dernier hémiftiche eft d'une profe fourde & traînante,

qui ſeroit tout au plus admiſſible dans le diſcours familier de la Comédie ; cette maxime générale eſt fauſſe ; car l'exagération n'eſt autre choſe que l'hyperbole, cette figure favorite des paſſions ; &, loin d'en affoiblir le langage, elle en fait preſque toujours la force & même la vérité. Ainſi, lorſque dans la Tragédie de *Bérénice*, Antiochus exprime à cette Reine quels furent ſes regrets & ſa douleur, quand elle ſuivit Titus à Rome, & qu'il ajoute :

Dans l'*Orient déſert* quel devint mon ennui!

Il n'y a rien de plus fort que cette exagération : le départ de Bérénice ne fit pas un déſert de tout l'Orient. Qui dira cependant que cet expreſſion ſi exagérée *affoiblit* le ſentiment d'Antiochus? Au contraire, elle peint vivement & fortement la douleur & l'ennui de ce Prince qui ne voyoit plus rien en des lieux où Bérénice n'étoit plus. Les grands Poëtes & les grands Orateurs ſont pleins de ces exagérations de ſentimens, où ils puiſent la force & le ſublime de leurs Diſcours.

M. Marmontel nous cite encore cette maxime d'un Ecrivain non moins obſcur :

Quand tout le monde a tort, tout le monde
à raiſon.

La tournure de ce vers eſt moins proſaïque ; elle a même quelque choſe de ſaillant, & l'idée peut éblouir par ſa nouveauté & ſa hardieſſe ; mais c'eſt peut-être la maxime la plus corrompue qu'on puiſſe débiter en Morale. Elle ne pourroit convenir, dans une Comédie (1), qu'à un méchant & à un libertin décidé, qui prétendroit qu'il n'y a rien de vrai dans le monde ; que tout eſt convention, & que dans une Société compoſée de ſcélérats, ce ſeroit l'homme vertueux lui ſeul qui auroit tort. Je ne penſe pas que Machiavel ait jamais rien dit de plus favorable à la tyrannie & à la corruption. Avec cette belle Maxime, citée aujourd'hui

(1) Greſſet l'a oubliée pour ſon rôle du *Méchant*.

comme un axiôme par nos Politiques & nos Philoſophes, il ne s'agit plus de chercher la Vérité, la Raiſon & la Juſtice, mais d'avoir tort avec beaucoup de monde, & de ſe faire un grand nombre de complices, pour avoir raiſon au milieu de tous les excès de la folie, du menſonge & de l'iniquité. C'eſt dommage que Mayenne & les Ligueurs n'ayent pas été les plus forts; car ils auroient eu *raiſon* de chaſſer Henri IV du trône. Suppoſez tous les attentats, tous les forfaits, ils ſeront légitimés par ce nouvel axiôme, dès qu'ils ſeront commis avec ſuccès par la multitude. Si cette Maxime, qu'on affecte de répandre dans le monde, & de citer dans les Livres comme une autorité, eſt enfin adoptée, il ne reſte plus de reſſource aux honnêtes-gens, que de s'enfuir au plus vîte dans quelque déſert de l'Amérique.

J'allois oublier le ſyſtême *proſaïque* de M. Marmontel. La cauſe de ſon erreur eſt qu'il ne prend pour exemples que des vers en maximes, ou des vers de Comédie. Or, qui ne

ſait qu'une maxime tire tout ſon mérite du grand ſens qu'elle préſente, & de la précision avec laquelle elle eſt rendue ; double avantage que la proſe peut lui donner auſſi bien que les vers, quoique la meſure y ajoute plus de vivacité, & la fixe davantage dans la mémoire. Encore peut-on dire qu'il y a des maximes qui doivent leur plus grand éclat à la couleur poëtique. Par exemple la proſe dira : *La Tyrannie a toujours d'heureux commencemens.* Mais le Poëte y met de l'harmonie, de l'élégance, en un mot la tournure & le coloris du vers, en diſant :

Toujours la tyrannie a d'heureuſes prémices.

Voilà le ſtyle poëtique, bien différent de celui de la proſe, quoi qu'en diſe M. Marmontel. Quant aux vers de Comédie, ils doivent ſe rapprocher ſouvent de la proſe, par l'obligation où eſt l'Auteur comique d'entrer dans les détails les plus familiers, & de faire parler toute ſorte de perſonnes qui ne ſeroient pas dans le naturel, ſi elles parloient en Poëtes.

tes. Malgré cela, la construction & l'inversion du vers, donnent très-souvent au style comique, un ton plus soutenu & plus vif que la prose ordinaire. Un auteur *prosaïque* ne dira point comme Molière :

Je voulus de votre âme être la caution. —
De protestations, d'offres & de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens. —
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance. —
Et le riant espoir que vous leur présentez
Attache au tour de vous leurs assiduités. —
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure. —
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir dans ma poche écrite de sa main. —
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit, & tourne la Justice. —
Des actions d'autrui teintes de leurs couleurs,
Ils pensent, dans le monde, autoriser les leurs. —
Et ne sauroient souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs. —

Il attiroit les yeux de l'Assemblée entière
Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa priè-
re. —
Et leur langue indiscréte, en qui l'on se confie
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie, &c.

Voilà encore, quoi qu'en dise M. Marmontel, le style poëtique dans la Comédie. S'il étoit vrai, comme il le prétend, qu'il n'y eût point *de style poëtique proprement dit;* il seroit vrai aussi qu'il n'y auroit point *de vers prosaïques proprement dits*, puisque tous les vers, ceux des Racines comme ceux des Pradons, ne seroient également que de la prose. Nous le prions instament de vouloir bien résoudre cette petite difficulté. En attendant, nous tâcherons de lui faire soupçonner, par un nouvel exemple, la distance qu'il peut y avoir, dans les vers, du style poëtique au style prosaïque. Quinault fait dire à un de ses Héros :

Ce n'est point dans le rang suprême
Qu'on trouve les plus doux appas,
Et souvent un bonheur extrême
Est plus sûr dans un rang plus bas.

C'est-là de la prose mesurée & rimée, & c'est précisément ce qu'on nomme des *vers prosaïques*, parce que la rime & la mesure ne constituent pas essentiellement la Poësie de style; elles n'en sont que des parties intégrantes. Racine exprime la même pensée, & il fait parler ainsi Agamemnon :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

Il est aisé de sentir qu'il n'y a rien de prosaïque dans ces vers. Racine a rejetté le mot propre de la Prose, pour employer le mot poëtique. Il y a donc *un style poëtique proprement dit*, & c'est en s'éloignant souvent du mot propre *de la prose, qu'on fait d'excellens vers.* Cependant on peut s'en rapprocher plus ou moins, selon les genres qu'on traite, afin de donner plus de naturel à son Discours, & d'unir le vraisemblable au merveilleux; c'est là le véritable prestige de la poësie, de faire croire qu'un langage plus beau que le langage or-

dinaire, eſt pourtant celui de la Nature; mais cet accord du merveilleux & du vraiſemblable dans le ſtyle eſt le ſecret du Génie & du Goût; c'eſt un art qui ne s'apprend point, & dont on donneroit envain des leçons à ceux qui ſoutiennent qu'il n'y a point de *ſtyle poëtique*.

L'article ſur la *Satyre* eſt moins une diſcuſſion Littéraire, qu'une vengeance de Littérateur. On oſe dire, dans cet article, que *le Satyrique fait la fonction d'exécuteur; qu'un voleur mérite d'être flétri; mais que la main qui lui applique le fer brûlant le rend infâme*. Voilà donc le Poëte ſatyrique comparé au Bourreau! N'eſt-ce pas prendre un ſtyle de *Libelle* pour blâmer la *Satyre?* Ainſi Horace étoit un *Bourreau*, quand il ſe moquoit du débauché *Nomentanus* & du Philoſophe *Criſpin*. Deſpréaux faiſoit le métier infâme de Bourreau, quand il s'indignoit, avec tout le monde, du ſcandale public que donnoient *la Neveu* & la *Cornu*, & quand il diſoit:

J'appelle un chat un chat & *Rollet* un fripon.

Au reſte il faut convenir que M. Marmontel enveloppe ſon cher *Voltaire* dans la proſcription, en diſant de l'Auteur de l'*Ecoſſoiſe* : *on a voulu ſe permettre la ſatyre perſonnelle & calomnieuſe ſur le Théâtre François ; & un opprobre inéfaçable a été la peine du calomniateur.*

M. Marmontel, en ceci comme en beaucoup d'autres choſes, raiſonne fort mal. Celui qui attaque les mœurs d'un particulier par des *calomnies*, ſoit en plein théâtre, ſoit par des Libelles imprimés, doit être puni comme *calomniateur;* les Loix y ont pourvu. Qui a jamais dit que le Poëte ſatyrique doive *calomnier ?* Voltaire s'eſt permis cette odieuſe reſſource; & il s'eſt déshonnoré aux yeux des honnêtes-gens. Mais celui qui attaque avec courage des déſordres publics, qui nomme des noms publiquement décriés, publiquement flétris, n'eſt point un *calomniateur;* il n'eſt pas même un *médiſant;* car il n'eſt que l'écho de la voix générale. Autrement ce ſeroit médire, que de dire que *Deſrues* étoit un em-

poiſonneur. La cenſure des mauvaiſes mœurs n'eſt point une médiſance, non plus que celle des mauvais livres, dès que les unes & les autres ont fait ſcandale, & ſont condamnés, ſoit au Tribunal des Magiſtrats, ſoit à celui du Public. Il n'eſt pas douteux qu'une République, ou même un Monarque, peût créer un Cenſeur des mœurs; c'étoit le projet de *Sully*, & dites moi un peu comment cette fonction, moins utile, ſans doute, que celle de Magiſtrat cenſeur des mauvaiſes actions, feroit plus déshonorante. M. Marmontel eſt obligé d'avouer que le bon & ſage Louis XII avoit permis à la *Satyre* de paroître même ſur la ſcène; &, afin que perſonne ne pût s'en plaindre, il ne voulut point être excepté, & ſe ſoumit à la cenſure. Certainement l'autorité de Louis XII vaut mieux que celle de M. Marmontel. Il eſt vrai que nos bons ayeux entendoient mieux que nous la raillerie : s'ils avoient des vices & des ridicules, ils ne vouloient point les mettre ſous la protection des Loix; ils n'avoient point

imaginé de donner au censeur du Vice, des mauvaises mœurs & des charlatans le nom de *Bourreau*. Après tout, quel est le coupable le plus justement condamné qui n'ait pas donné souvent ce nom à ses Juges ?

Un des articles les plus bizarres de ces *Elémens* anti-Littéraires, est celui sur l'*Unité*, où le Secrétaire de l'Académie veut prouver que, plus il y a d'actions différentes dans un Poëme, plus il y a d'*Unité*. Vous aurez une idée suffisante de toute cette belle Doctrine par ce seul passage : « Si un Poëte avoit entrepris » de chanter l'enlévement d'Hélène » vengé par la ruine de Troye, & » que, depuis les noces de Ménélas » jusqu'au partage des captives, tout » fut intéressant, comme quelques » Livres de l'*Iliade* & le second de » l'*Enéide*, l'action auroit duré dix » ans, & le Poëme ne seroit pas trop » long ».

On ne demande pas, sans doute, une réponse sérieuse à une pareille idée. Il n'y a qu'une petite réflexion à faire ussi, tous les événemens qui

ſe ſont paſſés depuis les noces d'Hélène, juſqu'à la chûte de Troye, étoient racontés, dans un Poëme, avec autant de détails & d'intérêt, que le ſecond Livre de l'*Eneïde*, ce Poëme n'auroit pas moins d'une centaine de chants; & certes on pourroit le trouver un peu *trop long*.

M. Marmontel n'a pas des principes plus juſtes en Grammaire qu'en Poëſie. Sa Diſſertation ſur l'*Uſage* en eſt une preuve. Il commence par dire : « Plus on fait ſon étude de la » langue françoiſe, mieux on ſent » qu'elle n'en eſt pas à ce point de » perfection où une langue doit ſe » fixer ».

Ainſi, ſelon notre Auteur, on a eu tort de dire que les Ecrivains du ſiécle de Louis XIV avoient fixé le Génie de notre langue, comme les Auteurs du ſiécle d'Auguſte avoient fixé la perfection de la langue Latine. Il eſt pourtant certain qne les ſucceſſeurs de Virgile & de Cicéron corrompirent la langue des Romains, avec cette même prétention de la rendre plus parfaite. Il eſt auſſi très-

certain qu'un homme de Génie peut encore enrichir la langue Françoiſe de tournures heureuſes & d'expreſſions hardies, puiſque la combinaiſon des mots n'a point de bornes connues; mais s'il ne ſuit pas le Génie de ſa langue; s'il cherche une autre perfection que celle qui eſt fixée par l'uſage des grands Ecrivains, il ſe rendra barbare. La perfection de notre langage & de notre Poéſie étoit fixée par Deſpréaux & par Racine: ſi le grand Rouſſeau s'eſt diſtingué après eux, ce n'eſt point en voulant donner plus de perfection à ce langage, mais en ajoutant de nouvelles richeſſes au tréſor commun. Rouſſeau eſt un très-grand Poëte; mais la langue n'eſt pas plus parfaite dans ſes Ecrits que dans ceux de Racine & de Deſpréaux. Notre Auteur ne s'eſt donc pas entendu; qu'il tâche de nous expliquer quel eſt ce point nouveau de perfection qu'on pourroit donner au langage françois.

« La langue, ajoute-t-il, eſt-elle » déjà ſi riche & ſi compléte qu'elle » n'ait plus rien à acquérir »?

C'est une autre Question. Elle peut acquérir de nouvelles combinaisons de mots, sans être plus parfaite; puisque ces combinaisons doivent se faire d'après le génie de cette langue, qui est absolument fixé.

Après cela, notre Auteur borne cette perfection nouvelle, à la résurrection de quelques vieux mots, ou à l'invention de quelques mots nouveaux; & il commente longuement ce que la Bruyère avoit déjà dit sur ce sujet. Nul doute qu'on ne puisse ressusciter heureusement d'anciennes locutions, ou bien en créer de nouvelles, si elles sont nécessaires, pourvû qu'on le fasse avec goût & avec choix; mais cette surabondance de mots n'ajoute rien à la perfection de la langue; & le Dictionnaire de l'Académie peut devenir plus épais, sans que le langage soit plus parfait qu'il ne l'est dans les Ouvrages de Pascal & de Bossuet. L'Auteur, qui a trouvé le mot *Bienfaisance*, en eût-il trouvé cent autres aussi heureux, ne passera point pour avoir

connu la perfection de sa langue qu'il écrivoit si mal.

Le Commentaire de M. Marmontel n'est pas aussi bon que le texte de la Bruyère. La plûpart des mots que regrettoit ce grand Ecrivain, ont fait fortune depuis; mais je doute que, sur la recommandation de M. Marmontel, on accueille *Ardre* pour *brûler*; car il faut faire une trop rude contorsion pour prononcer *ardre*. Je ne crois pas non plus que son autorité fasse revivre *Brandir*, qui a un air trop bouffon; ni *dilayer* qui est trop mou, & qui ne vaut pas *différer*. Est-ce une belle trouvaille que l'épithète de *pondérant*, qu'il voudroit donner au style & à l'Eloquence? Une *Eloquence pondérante* ne seroit-elle pas une figure grotesque? Quel charme trouve-t-il dans *redonder* qui est à-la-fois burlesque & pédantesque? Se servir, comme il le désire, des mots *infime*, *perdurable*, *multiforme*, *simulation*, *exaspérer*, *instable*, &c., ne seroit-ce pas renouveller le langage du *Pédant joué* de Bergerac? Voilà donc le nouveau

genre de perfection que M. Marmontel veut donner à la langue Françoise; mais est-il bien sûr, avec de pareils secours, de faire lire ses Ouvrages autant que ceux de Racine & de Despréaux? Ne seroit-il pas plus certain d'ouvrir une mine féconde d'un jargon barbare, fermée depuis Ronsard & du Bartas, & qu'on n'a jamais tenté de r'ouvrir, sans être suffoqué par le ridicule?

Je suis, &c.



LA RELIGION, APPUI DES ÉTATS,

ODE.

LORSQU'A vos pieds, Dieux de la terre,
Les Peuples tremblent prosternés,
De qui tenez-vous le tonnerre
Qui courbe leurs fronts consternés ?
Envain la terre obéissante
Vous révère ; une voix puissante
Vous crie : Adorez l'Eternel ;
Voyez ce Monarque suprême,
D'une chaîne qu'il tient lui-même,
Lier le trône avec l'Autel.

DE la Religion, les aîles protectrices,
Conservent les Etats, en bannissent les vices;
Le sentiment moral n'a qu'un foible pouvoir ;
Il faut à la Raison, trop souvent égarée,
Une régle sacrée;
Sans un Dieu qui commande, où seroit le devoir ?

QUE l'obscur Spinosa, le tranquille Epicure,

Maîtres de leurs penchants, étouffent la
Nature ;
L'orgueil ou la Santé preſcrivent leurs efforts.
Mais, ſi la paſſion exhalant ſes tranſports,
D'un intérêt plus vif fuit la pente rapide ;
Ah ! bientôt ce ruiſſeau limpide
N'eſt qu'un torrent bourbeux qui ſurmonte
ſes bords.

Qui ne croit point l'âme immortelle,
Et la Providence éternelle,
Peut-il, dans ſes erreurs, reſpecter une Loi ?
Rouſſeau peint la Vertu par Volmar reſpe-
ctée ;
Il ne peut être juſte, lors qu'il eſt Athée;
L'Athée eſt, malgré Bayle, & ſans zéle &
ſans foi.
Taiſez-vous, impoſteurs ; oui de fauſſes ma-
ximes
Sont plus funeſtes que des crimes ;
L'ennemi de ſon Dieu l'eſt auſſi de ſon Roi.

Il faut, pour nous guider, la plus ſûre
bouſſole.
Quel frein donnera-t-il aux Mortels cor-
rompus,
Hume qui des Chrétiens dédaigne les Vertus ?
Qui ne craint que les Loix en ſecret les
viole ;

L'Impie est dangereux, & l'orgueil, son idole,
Montre un fou qui voudroit faire écrouler le Ciel;
Mais son esprit, foible, indocile
N'a rien que les excès de ce Prince imbécille (1)
Dont l'audace appelloit Jupiter en duel.

Vous dites : Aimez la Sagesse,
Et nos liens vous les brisez;
Vos Ecrits nous vantent sans cesse
Les Vertus que vous détruisez;
Vous nous entraînez dans le vuide,
Tels que ce Directeur avide (2)
Des Finances qu'il crut sauver,
Et qui, dans ses erreurs brillantes,
Nous laissa des feuilles volantes
Pour l'or qu'il sçut nous enlever.

Mais la Religion, aux Beaux-Arts réunie,
Du Roi qui nous gouverne anime le génie;
De ceux qu'elle réprouve il proscrit les talens;
Il fait que, des sujets, elle courbe la tête,

(1) L'Empereur Caligula.
(2) Le fameux Laws.

Et n'ignore pas qu'elle arrête
La coupe des flatteurs & le fer des tyrans.

Elle parle, & soudain l'Océan qui s'agite
Sent la terre ébranlée aux sons de cette voix;
Il n'a que des flatteurs le Prince qui me quitte,
Et ses flateurs sont Rois.

Ou suis-je! elle m'entraîne aux pieds d'un mausolée,
La troupe des Vertus y gémit désolée,
Tremblant, j'approche & vois l'urne de Montausier (1).
Marbre mouillé de pleurs, quels sont ces caractères?
Je lis.... ô leçons salutaires
Pour le bonheur du monde il faut vous publier.

Chez les Princes jaloux d'une solide estime,
La probité sévère est la Vertu sublime,

(1) Il fut Gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV.

A qui peut tout, sa voix interdit les forfaits;
Mais la Religion dans leurs cœurs établie,
A leurs devoirs les lie;
Qui les voit sans frayeur, ne les remplit jamais ».

» C'EST elle qui du Maître appuyant la couronne,
De fidéles amis, sans cesse l'environne,
Et l'attache aux sujets à ses pieds confondus;
Elle est pareille à ce fluide
Qui, réglant ses effets, jusqu'à nous étendus,
Entraîne, dans son cours rapide,
Ces globes étonnants sur nos fronts suspendus ».

« SUR l'impie Ecrivain que la justice tonne;
Il ne mine l'autel que pour sapper le trône,
Il veut guérir les maux des Mortels ignorants,
Et ses remédes sont des poisons violents,
Pourquoi des passions vante-t-il les orages?
Aime-t-on les naufrages?
La terre est elle ferme à l'entour des volcans »?

« C'EST la Religion qui fait les grands Monarques ;
Lorſque ſur tous leurs pas elle imprime ſes marques,
La chaumière du Pauvre eſt un temple pour eux ;
Sur les cœurs, diſent-ils, que notre eſpoir ſe fonde,
Faire la conquête du monde
Eſt moins que d'eſſuyer les pleurs d'un malheureux ».

» C'EST elle qui leur dit qu'ils portent des entraves,
Que, maîtres des ſujets, ils en ſont les Eſclaves,
Que les maux de l'Etat ſur eux viennent tomber,
Que la couronne n'eſt qu'une lourde parure,
Une brillante armure
Dont le poids embellit le corps qu'il fait courber ».

» POUR trouver les Vertus, il faut ſouvent deſcendre.
Les a-t-il ce guerrier qui, ſur des murs en cendre,
L'œil furieux, les bras ſanglans,

Des Mortels éplorés exige encor l'encens?
Des Lions écumans adore-t-on la rage?
Le Laboureur plaintif offre-t-il son hommage
Aux fléaux destructeurs qui ravagent les champs »?

» PEUPLES, versez des pleurs; ils sont morts les modéles
De l'austère sincérité;
Le Monarque est trompé par ceux qu'il croit fidéles;
L'intrigue à ses regards cache la Vérité;
Sur un zéle apparent que jamais il ne compte,
L'homme est souvent loué de ce qui fait sa honte,
Et les brigands entre eux observent l'équité ».

PRINCE, entens ces leçons, qu'un ennemi des traitres
Grava pour le bonheur de l'un de tes Ancêtres;
De ton auguste père elles furent l'appui.
Quel Prince!..... les Vertus formoient son apanage;
Contemple son image,
Et, pour nous rendre heureux, fixe les yeux sur lui.

Qui n'admire ton régne & sa splendeur
brillante ?
Jadis lorsque mon cœur d'une ivresse bouil-
lante
Eprouvoit les transports (1),
J'ai prédit le bonheur qu'il procure à la
France
Et le Ciel, dont il fait adorer la puissance,
Consacra mes accords.

Entouré de l'éclat du plus beau diadê-
me,
Tu sais que rien n'est grand devant l'Être
suprême ;
Qu'à ses yeux le Berger vaut le fier Poten-
tat ;
Que l'utile n'est pas où se trouve le Vice ;
Et que, s'il blesse la justice,
Le plus brillant succès n'est qu'un noir at-
tentat.

Loin de toi les Auteurs de cet affreux
systême
Qui veut élever l'homme en détrônant Dieu
même,

(1) L'Auteur eut l'honneur, en 1766, de présenter au Roi, alors Dauphin, une Ode intitulé : *Le Bonheur des Peuples.*

Et des plus ſaints devoirs rejette le fardeau.
Impoſteurs dont la barbarie,
En m'arrachant les yeux, croit m'ôter un bandeau !
Que leur rage expire flétrie,
Et qu'ils diſent à la Patrie
Qu'un impie Ecrivain eſt ſon plus grand fléau.

Quand, par eux, des Vertus les reſſorts s'affoibliſſent,
Quand des nœuds les plus chers ils dégagent nos cœurs,
Ton aſpect interdit ces orgueilleux Auteurs,
Que leurs lumières aviliſſent,
Et ton exemple prouve, aux vices qui rougiſſent,
Qu'un Prince, appui du Culte, eſt le ſoutien des Mœurs.

De la Religion ſuis toujours les maximes,
Vois fumer ces volcans, & s'ouvrir les abîmes,
Près de ces temples délaiſſés;
Vois ces Etats puiſſants qui chancellent, s'abbaiſſent,
Et ces Villes qui diſparoiſſent,
Dont le temps aſſaillit les débris diſperſés;
Elles bravent le Ciel; &, ſouflant la ruine,
Le Dieu qui les domine
Menace leurs remparts, à ſa voix renverſés.

Mais la Religion, qui près de toi s'arrête ;
Foule le Fanatiſme, en écraſe la tête,
Inſtruit en rejettant & le fer & le feu.
Le Soleil brille-t-il quand mugit la tempête?
Dompter ſes ennemis pour elle n'eſt qu'un jeu ;
Mais ſa douceur ſemble nous dire
Que le Citoyen ſage & ſoumis à l'Empire,
De ſes opinions ne doit compte qu'à Dieu.

Par M. Sabatier de Cavaillon, Ancien Profeſſeur d'Eloquence.

INSCRIPTION PROPOSÉE POUR L'ÉLECTION DE PARIS.

Hìc vectigales tractat quæ Curia cauſas,
Jus Regale tuens, Juris procul arcet abuſus.

Par M. Audet de la Mésenquère, Maître-ès-Arts & de Penſion à Picpus, ancien Profeſſeur, & Membre de l'Académie de Châlons-ſur-Marne.

LIVRES NOUVEAUX.

DÉTAILS authentiques, relatifs à la tenue des Etats-Généraux, en 1614, au commencement de la majorité de Louis XIII, tirée du Mercure françois & de l'Intrigue du Cabinet. Les Etats-Généraux de 1614 sont les derniers qui ayent été tenus en France. Ils paroissent devoir, dans les circonstances actuelles, fixer plus particulièrement que les autres Assemblées de ce genre, l'attention & la curiosité des citoyens de chaque ordre. On verra, sans doute, avec quelqu'intérêt, les noms & qualités de tous les Députés dont ils furent composés; le cérémonial qu'on observa à leur ouverture; les objets qui y furent discutés, & le résultat des opérations qu'ils occasionnèrent. C'est-là le tableau qu'on s'est proposé de mettre sous les yeux des Lecteurs. Vol. in-8°. A Londres, & se trouve, à Paris, chez Knapen & Fils, rue S.-André, en face du Pont S. Michel; Veuve

Delaguette & Fils, rue la Vieille-Draperie.

PROCÈS-VERBAL de l'Assemblée générale des Trois-Ordres de la Province de Dauphiné, tenue à Romans, par permission du Roi. Vol. *in*-8°, 1 liv. 16 sols broch. A Grenoble, & se trouve, à Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & Hôtel Serpente.

TRAITÉ du Droit de Pratonage, par M***, Chanoine de l'Eglise d'Orléans. Vol. *in* 12. Prix 3 livres relié. A Paris, chez Nyon l'aîné, & Fils, Libraires, rue du Jardinet.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Les Commentaires de César, Traduction nouvelle, suivie d'un Examen de l'Analyse critique que M. Davon *a faite de ses Guerres: Par M.* de Vaudrecourt, *Major du Régiment d'Infanterie de Rouergue. A Paris, rue Dauphine, près du Pont-Neuf, chez* Didot *fils aîné &* Jombert *jeune, n°* 116. 1788.

PARMI les hommes qu'une naissance privilégiée destinoit à être distingués

du vulgaire, il y en a peu qui ayent réuni le talent des armes & celui de l'Eloquence; peu ont ſçu appliquer à des études plus douces & plus paiſibles, un génie exercé aux occupations & aux travaux Militaires; &, ſoit que les guerriers ayent, preſque toujours, dédaigné les fonctions tranquilles du Littérateur, ſoit plutôt que l'Homme-de-Lettres inſtruit par ſes réflexions profondes, ait excluſivement préféré l'art heureux d'éclairer les hommes, à l'art terrible de les détruire; il y a eu de tout temps, entre ces deux profeſſions, une ligne de démarcation, & des limites qu'on a eſſayé rarement de renverſer ou de confondre. L'Humanité n'en doit que de plus reconnoiſſance à ceux qui, dévoués, par la néceſſité ou par des circonſtances preſque auſſi impérieuſes qu'elle, à ces fonctions ſanguinaires, ont cherché à expier, par un emploi plus ſage de leurs talents, l'emploi redoutable qu'ils avoient été obligés d'en faire, & à racheter par quelques Ouvrages utiles, des actions éclatantes & funeſtes. Tels

furent Xénophon & Thucydide chez les Grecs, Scipion & César chez les Romains; tels ont été chez nous Catinat & Maurice, & chez un Peuple voisin, ce Roi célébre que la mort a enlevé il y a quelques années à l'Europe, & qui se consoloit de ses talens guerriers dans la culture des Lettres & des Beaux-Arts.

Si cependant les *Commentaires de César* n'étoient que le Journal de ses victoires; si on n'y trouvoit qu'un détail sec & aride de ses campemens, de ses batailles, de ses siéges; s'ils ne renfermoient que la nomenclature des pays qu'il a parcourus & des Nations qu'il a domptées, cet Ouvrage si célébre & si vanté, ne donneroit pas à son Auteur, le droit d'être compté au rang des Littérateurs & des Philosophes; il pourroit être utile aux gens de l'Art; mais il seroit inconnu aux gens de goût; il auroit plus d'estime que de réputation, & moins de Lecteurs que de Panégyristes; mais il a été lu, il a été admiré dans tous les siécles; il a forcé les hommages de l'envie

même ; ses ennemis ont mis le sceau à sa renommée, & Cicéron, tout Pompeien qu'il étoit, avouoit qu'il n'y avoit qu'un petit esprit qui pût écrire après César ; & qu'il avoit fait tomber la plume des mains de tous les hommes raisonnables qui eussent été tentés de suivre la même carrière (1). Le mérite des Commentaires est d'être écrits avec pureté & avec une clarté élégante, qui, dans les Descriptions les plus techniques, fait toucher au doigt, & place, pour ainsi dire sous les yeux, les objets que l'Auteur veut faire voir. Raconte-t-il une bataille, une marche ? on le suit au travers de la mêlée ; on voit ses mouvemens ; on partage l'ardeur qu'il y communiquoit à ses Soldats. Rapporte-t-il une harangue, fait-il un portrait ? il est Orateur ; il est Peintre ; ce n'est plus un Historien qui narre ; c'est un Général qui anime tout, jusqu'à son Discours,

---

(1) Stultis scribendi materiam præbuit ; sanos verò homines à scribendo deterruit.

du feu dont il est lui-même embrâsé; ainsi il donne à chaque partie de ses Mémoires, la couleur & le ton qui lui est naturel, & il y ajoute surtout, cette vraisemblance précieuse qui manque aux plus beaux Discours de Tite-Live, qui se met toujours à la place de ses Héros, & chez lequel l'Eloquence étudiée de l'Historien remplace trop souvent l'Eloquence naïve & plus intéressante de ses personnages.

L'Ouvrage de César renferme la guerre des Gaules & la guerre civile; on y joint ordinairement, & M. de Vaudrecourt a réuni aussi, dans sa Traduction, la guerre d'Alexandrie, d'Espagne & d'Afrique, qu'on attribue à Hirtius, un des Lieutenans de César.

Ce fut dans la guerre des Gaules que César jetta les fondemens de sa grandeur & de sa puissance. Jusqu'alors, il avoit couvert ses desseins des voiles de la dissimulation; &, quoique déjà honoré d'un triomphe & de toutes les charges de la République, il n'avoit encore rien fait

qui confirmât les présages de Sylla & de Caton ; il étoit bien un Citoyen puissant, mais au moins il étoit encore Citoyen, & si la République avoit droit de le craindre, il ne lui avoit pas encore donné celui de le condamner & de le punir ; son premier acte d'indépendance fut de se faire proroger pour cinq ans son Gouvernement des Gaules ; ce fut pendant ces cinq années qu'il acheva de les conquérir, ou plutôt de conquérir les Légions qui croyoient d'abord faire la guerre pour Rome, & qui la faisoient pour César; son affabilité, son humanité, son courage achevèrent de lui gagner entièrement les troupes, & accoutumées à lui obéir pendant dix ans, dans des contrées éloignées où elles ne voyoient plus d'autre autorité que la sienne, & où elles entendoient à peine prononcer le nom du Sénat, enrichies du pillage de huit-cents Villes qu'elles avoient forcées : fières d'avoir à leur tête un Général qui ne les avoit jamais menées qu'à la victoire; elles se trouvèrent disposées à être les

instrumens de sa tyrannie, & tel étoit l'empire que César avoit sur ses Soldats, qu'il feignit un jour, pour punir des murmures, de condamner sa dixiéme Légion à ne plus combattre sous lui, & qu'il vit soudain tous ces Soldats éplorés lui demander à grands cris & à genoux la grâce de se faire égorger pour lui, & d'assûrer, au prix de leur sang, une puissance, que, dans tout autre Général, ils eussent voulu abattre au même prix.

Le plus léger prétexte lui suffit donc pour passer dans les Gaules; il voyoit qu'il avoit besoin de nouvelles victoires ; pour contrebalancer celles de Pompée qui jouissoit alors du plus brillant crédit dans Rome; il sçavoit qu'il falloit éblouir par des conquêtes les regards soupçonneux de ses concitoyens, faire respecter la main qui alloit les écraser, & couvrir de lauriers les chaînes qu'il leur préparoit; Rome étoit alors maîtresse d'une partie de la Gaule Transalpine, & les Helvétiens, qui habitoient le pays qu'habitent aujourd'hui les Suisses, dans une émigration, avoient

traversé la Province Romaine ; ce passage parut une insulte aux Sénateurs prévenus par César : les allarmes de quelques Alliés les déterminèrent à faire la guerre, & César en fut chargé. Il part & arrive chez les Helvétiens ; en moins de deux mois il leur tue deux cent mille hommes, force les autres à demander la paix, s'assûre de leurs Places, & les repousse dans l'enceinte de leurs hautes montagnes.

Une réflexion qui revient à chaque pas qu'on fait dans la lecture de ces Mémoires intéressans, c'est l'étonnante supériorité du courage discipliné des Romains, sur la férocité aveugle & impétueuse de ces barbares ; par-tout on voit cette bravoure brute & inordonnée céder à la discipline & à la science militaires ; les Gaulois sont cent fois plus nombreux que les Romains ; ils combattent pour leur pays dans leur pays même ; leurs femmes, leurs enfans, leurs Dieux, que de motifs de valeur, que d'encouragemens à la Victoire ! Les Romains, au contraire, peu nom-

breux dans des pays inconnus & sauvages, faisant la guerre sans aucun intérêt particulier, quel contraste! mais ils ont la gloire de Rome à soutenir; mais ils ont César; voilà les gages de leurs victoires & de leurs triomphes.

A peine les Helvétiens sont-ils repoussés, que César fait la guerre à Arioviste, Général fier, dur & hautain, qui traitoit, avec la plus grande barbarie, quelques peuples des Gaules qu'il avoit vaincus; César use d'abord de prudence & de modération; il lui demande compte des mauvais traitemens qu'il fait essuyer à des Alliés du peuple Romain; le Germain insolent ose citer le droit de la guerre & de la victoire. César voit qu'il n'y a d'autre parti à prendre qu'à mettre le même droit de son côté; il le combat, taille ses troupes en pièces, &, plus humain que lui, lui permet de repasser le Rhin.

Cependant César s'achemine à de nouvelles conquêtes; le pays des Belges lui paroît un théâtre digne de sa bravoure & de son ambition

Pendant que Labiénus & quelques-uns de ses Lieutenans s'emparent de la Bretagne, qui s'appelloit autrefois l'*Armorique*, César se rend maître de tous le pays du Rhin; ce fut alors qu'il jetta en dix jours un Pont de bois sur ce large fleuve, entreprise exécutée à la face d'une armée ennemie qui défendoit les bords, & bien plus étonnante que le passage du même fleuve dans un endroit guéable, par l'armée de Louis XIV. C'est dans les détails de cette guerre des Belges que les François doivent revoir, avec le plus de plaisir, les titres originels de la valeur de leurs ancêtres; plusieurs Villes, célèbres dans notre Histoire, annonçoient déjà, par la résistance qu'elles faisoient éprouver à César, la gloire dont elles se couvriroient par la suite, & il doit être curieux & agréable, pour les habitans de nos Provinces, de retrouver, dans les Ouvrages d'un Historien illustre, des Monumens authentiques de l'intrépidité courageuse de leurs pères. Amiens, Soissons, Arras, Bayonne, Bordeaux,

Autun, Compiégne, une foule d'autres Villes qu'il nous seroit trop long de nommer ici, sont déjà célébres dans ces temps réculés, & Beauvais où les femmes même se sont quelquefois montrées des Héros, doit être fier encore aujourd'hui de voir César reconnoître déjà ses Citoyens comme les plus braves & les plus puissants de tous les peuples de la Gaule.

Ses expéditions & ses succès dans ce pays furent interrompus par une descente, assez heureuse, qu'il fit dans la Grande Bretagne; il n'eut pas cependant l'honneur de conquérir entièrement cette Isle à Rome; mais ce fut lui, du moins, qui en ouvrit le premier les chemins, & qui fraya la route à cet Agricola, dont Tacite nous a si bien retracé le courage & les Vertus.

César retourne dans les Gaules, y appaise une révolte générale que son absence y avoit excitée, attaque Vercingentorix, &, par sa défaite, met le comble à ses triomphes & en assûre la durée.

Telle est l'analyse rapide de la guerre des Gaules; il faut voir dans

le livre lui-même, l'art avec lequel tous les faits sont racontés, l'adresse avec laquelle César se ménage ses Alliés, les stratagêmes qu'il emploie contre ses ennemis, l'émulation d'honneur & de courage qu'il inspire à ses Soldats quelquefois découragés; sa patience, sa douceur, sa prudence. Quoique ce soit l'Auteur qui parle, & qui parle de lui, rien ne paroît suspect dans sa bouche, pas même son propre Eloge. On passe aux grands hommes cette noble franchise avec laquelle ils se rendent quelquefois justice, & tout le monde n'a pas blâmé Montesquieu d'avoir dit: *& moi aussi je suis Peintre.*

Après la guerre des Gaules, le Lecteur est mené, par la suite même des faits, à l'*Histoire de la guerre Civile;* tout le monde sait que ce fut à son retour de son Gouvernement, qu'il franchit, à la tête de son armée, le ruisseau du Rubicon, au-dela duquel un décret solemnel, défendoit de conduire des Troupes. Il fut, un instant incertain; l'amour de la Patrie combattit quelques momens l'am-

bition; mais enfin celle ci l'emporta & le Rubicon fut paſſé.

De ſçavoir ſi Céſar fut coupable, c'eſt ce qui ne peut point être mis en queſtion; il violoit les Loix de la Patrie; il marchoit pour l'aſſervir, la Poſtérité l'a jugé: une queſtion plus difficile, & ſouvent réſolue dans des ſens contraires, eſt de ſçavoir ſi Pompée le fut, & ſi ſes deſſeins étoient tyranniques comme ceux de Céſar; Pompée avoit pour lui l'apparence des Loix, le Sénat & Caton; Céſar avoit le peuple, ſon armée & les Dieux. *Magno ſe judice quiſque tuetur.*

Quoi qu'il en ſoit, ſi Céſar & Pompée n'euſſent point uſurpé l'autorité ſuprême, Rome en étoit venue à un dégré de grandeur & d'affoibliſſement où cette uſurpation devenoit néceſſaire. Sylla avoit appris à Rome qu'elle pouvoit ſouffrir un maître, & réduit à l'alternative également illégale de commander ou de dépendre, on doit pardonner à un homme tel que Céſar d'avoir préféré le premier crime.

Il commence par repousser, dans le fonds de l'Italie, son Rival sans troupes, & sans autre ressource que son grand-nom & quelques décrets; il part pour l'Espagne, forme en passant le siége de Marseille, & va combattre Petreius, Varron & Afranius, Lieutenans de Pompée : il revient à Rome, y prend le titre de *Dictateur*, enchaîne, par ses bienfaits & par la crainte, l'éloquence sensible mais timide de Cicéron, delà passe en Macédoine, pour y trouver Pompée qui s'y étoit réfugié, & se prépare à lui livrer enfin cette bataille qui va décider du déstin de l'Univers.

Quelques avantages, que Pompée avoit remportés les jours précédens, ou que peut-être César lui avoit laissé prendre à dessein, inspirèrent à ses troupes une confiance qui les perdit; les jeunes Sénateurs qui remplissoient son camp, lui reprochèrent de ne pas oser combattre; Pompée qui sentoit la supériorité de l'armée de César toute composée de ces vieilles Légions qu'il avoit formees lui-même à la guerre, céda aux sollicitations

imprudentes de quelques jeunes-gens inexpérimentés, qui n'avoient à opposer à César qu'un excès de courage, dénués d'ailleurs de talens & de force; aussi l'habile Général, qui connoissoit cette jeunesse efféminée, ordonna à ses Soldats de porter leurs javelots au visage; *miles faciem feri*. Ce mot seul, suivant Pline, décida de la victoire, & Pompée, forcé de prendre la fuite, alla chercher, dans l'Egypte, une mort cruelle, & moins honorable que celle qu'il auroit trouvée sur le champ de bataille.

César l'y suit, apprend sa mort & veut se réserver, aux yeux de l'univers, l'honneur de venger un rival puissant qu'une perfidie atroce enlevoit à sa clémence ou à son orgueil, & c'est ici que commence la guerre d'Alexandrie: vaincu par les charmes de cette célèbre Cléopatre qui devoit, ce semble, essayer leur pouvoir sur tous les tyrans de Rome, il déclara la guerre à Ptolomée son frère, qui finit ses jours en se noyant dans le Nil; il fait reconnoître Cléopatre pour Reine dans l'Egypte, & s'avan-

ce ensuite dans l'Afrique pour y défaire les restes du parti Républicain qui avoit ranimé toutes ses forces sous le commandement de Scipion & de Caton.

On a toujours reproché, justement, à César, cette guerre d'Alexandrie à laquelle l'amour seul de Cléopatre l'avoit déterminé ; il est sûr que, pendant cet intervalle, il laissa respirer des ennemis que la défaite de Pharsale avoient étonnés, & qu'il se vit obligé, comme le dit Montesquieu, de remettre en question ce que la Thessalie avoit décidé ; aussi, pendant l'année même de cette guerre, Cicéron écrivoit à Cassius : « César a perdu » du temps, & rien n'est plus pré- » cieux dans les guerres, & sur-tout » dans les guerres civiles; une année » de repos a fourni aux uns les » moyens d'espérer la victoire, & a » inspiré aux autres le courage qui » fait mépriser d'avance sa défaite; » qui auroit jamais cru que César se » fut arrêté à Alexandrie » ? Au reste cette faute, si c'en fut réellement une, ne fut pour le vainqueur qu'une

occasion de se procurer encore de la gloire; Scipion fut défait; Caton, qui de tous ceux qui avoient suivi Pompée, étoit peut-être le seul qui fut vraiment attaché à la chose publique, se tua à Utique, assiégée par César; ses derniers soupirs furent ceux de la liberté Romaine; avec lui tomba la République, & sur ses ruines s'éleva la Monarchie & l'Empire.

On doit regretter que nous n'ayons pas ces dernières guerres écrites de la main même de César. Hirtius est obscur & froid; on y trouve cependant les faits, & ils ont au moins le mérite d'avoir été écrits par un témoin occulaire, & qui en a partagé les dangers & la gloire.

Si quelqu'un devoit traduire ces Ouvrages, il semble que ce travail étoit réservé à un Militaire; César est le Livre des Guerriers. « Les campemens de César firent son étude, » dit Bossuet, dans l'*Oraison Funébre du Grand Condé*; je me souviens » qu'il nous ravissoit en nous racon- » tant, comme dans un Catalogue,

» les lieux où ce fameux Capitaine, » par l'avantage des postes, con- » traignit cinq Légions Romaines » & deux Chefs expérimentés, à poser » les armes sans combat : lui-même » avoit été reconnoître les rivières & » les montagnes qui servirent à ce » grand dessein, & jamais un si di- » gne maître n'avoit expliqué, par » de si doctes leçons, les *Commen-* » *taires de César* ». Ainsi, à l'exemple de Condé, un homme de guerre ne peut consacrer plus noblement ses loisirs qu'à l'étude & à la méditation de cet Ouvrage, & c'est se rendre réellement utile à la Patrie, que de mettre, par une bonne Traduction, les jeunes Officiers à portée d'étudier un Auteur dont la connoissance & dont l'étude trouveroit des obstacles dans la langue même où il a écrit, & dans les difficultés inséparables du sujet, que le génie même de César n'a pas toujours pu faire disparoître.

Il seroit à craindre, d'ailleurs, que toute autre personne qui traduiroit les Commentaires, ne fût

point assez versée dans les connoissances militaires ; son ignorance l'exposeroit à une foule d'erreurs sur l'Art de la Guerre ; il faut, pour bien faire passer cet Ouvrage dans notre langue, avoir autant de science que de goût, & être en même temps un homme de guerre & un homme de Lettres. C'est à ce double titre que M. de Vaudrecourt a pu entreprendre cette Traduction, & qu'on doit lui sçavoir gré d'avoir exécuté son entreprise. Sa Traduction nous a paru très-supérieure à celle de d'Ablancourt qui n'est pas cependant sans mérite. On retrouve dans le morceau suivant, non-seulement les idées principales, mais même toutes les expressions énergiques de l'Original, c'est la réponse d'Arioviste aux plaintes de César ; nous en avons déjà parlé plus haut.

« Arioviste lui répond que le droit » de la guerre étoit que les vainqueurs traitassent les vaincus comme ils le vouloient ; que le peuple » Romain n'étoit pas accoutumé à » dicter des loix aux vaincus, selon

» les décisions étrangères, mais se-
» lon sa volonté propre. Si lui, Ario-
» viste, ne prescrivoit point aux Ro-
» mains la manière dont ils devoient
» jouir de leurs droits; il ne devoit
» pas lui-même être gêné par eux
» dans la jouissance des siens; il
» avoit imposé un tribut aux Œduens,
» après que ces peuples, ayant com-
» battu & tenté la fortune, avoient
» perdu la bataille; que César lui
» faisoit la plus grande insulte de
» diminuer ses revenus à son arrivée;
» qu'il ne rendroit pas les otages
» aux Œduens; il ne leur feroit point
» la guerre ni à leurs Alliés, s'ils
» demeuroient avec lui dans les ter-
» mes de leur Traité, & s'ils payoient
» leur tribut tous les ans; que si
» cependant ils n'en faisoient rien,
» le titre de frère du peuple Romain
» ne leur seroit d'aucune utilité;
» quant à ce que César lui avoit
» déclaré qu'il prendroit en main la
» défense des Œduens, qu'il sçut que
» personne jamais ne s'étoit mesuré
» avec lui sans s'exposer à une perte
» entière; qu'il vint donc, quand il

» voudroit ; qu'il apprendroit ce que
» pouvoit la puissance des Germains,
» jusqu'alors invincibles, très-exercés
» aux armes, & qui, depuis qua-
» torze ans, n'avoient pas couché
» sous un toît ».

On pouroit, peut-être, reprendre dans ce morceau quelques légères incorrections ; par exemple dans cette phase incidente : *il ne leur feroit point la guerre, ni à leurs Alliés*, le Traducteur oublie qu'il a mis, dans tous les membres précédens, & qu'il met encore après, la conjonction *que* ; il ne devroit donc point en excepter cette partie seule de sa phrase ; il falloit écrire : *qu'il ne leur feroit point la guerre, ni à eux ni à leurs Alliés*. Ce ne sont là, si l'on veut, que des remarques grammaticales ; mais l'exactitude du langage qui est partout une qualité indispensable & comme la marque caractéristique du bon Ecrivain, le devient bien davantage encore pour un Traducteur, qui, n'ayant pas le mérite de la pensée, doit être extrêmement scrupuleux sur celui qui lui reste, sçavoir

de revêtir, d'un ſtyle pur & correct, les idées de ſon original.

Nous avons encore un reproche du même genre à faire au Traducteur de Céſar, & le reproche eſt plus grave, parce que la faute qui le lui attire eſt plus multipliée & plus répandue dans ſon Ouvrage; il paroît ignorer entièrement les régles de l'accord des participes avec leur régime : on trouve preſque à chaque page des expreſſions comme celles-ci : *Les Anciens ont établis; la victoire qu'on avoit remporté; trente vaiſſeaux qu'Antoine avoit laiſſé; ſuivi de pluſieurs Sénateurs qu'il avoit appellé.* Ce n'eſt point ici le lieu de rappeller ces régles qu'il trouvera dans tous les Livres Elémentaires; mais nous avons cru devoir le prévenir d'une choſe qu'on peut ignorer avec beaucoup de mérite, mais qu'on ne doit pas ignorer, lorſqu'on veut écrire.

Malgré la vérité de ces obſervations & de quelques autres ſemblables qu'on pourroit faire, la Traduction de M. de Vaudrecourt ſe lit avec le plus vif intérêt; ce qui, au

fond, n'eſt qu'une nouvelle raiſon de faire diſparoître les taches qui la défigurent. Pour mettre nos Lecteurs plus à portée de juger eux-mêmes de ſon mérite, nous terminerons cet Extrait par un morceau fidélement traduit, dans lequel Céſar a peint admirablement la préſomption inſolente de ſes ennemis, qui, avant la bataille de Pharſale, partageoient d'avance ſes dépouilles.

« Quelques jours après, Pompée
» arriva en Theſſalie, harangua ſon
» armée, remercia ſes Troupes, ex-
» horta celles de Scipion, & leur dit
» qu'il vouloit qu'elles partageaſſent
» le butin & les récompenſes de la
» victoire qu'on avoit remportée; il
» les reçoit enſuite dans ſon camp,
» & partage, avec Scipion, les hon-
» neurs du Commandement; il fait
» ſonner la trompette près de lui,
» & lui fait élever un ſecond Pré-
» toire. Les Troupes de Pompée ainſi
» augmentées après la jonction de
» deux grandes armées, les ennemis
» ſont confirmés dans leur première
» opinion; l'eſpoir de la victoire

» s'augmente à tel point que le
» temps qui se passe leur paroît un
» retard pour leur retour en Italie.
» Si Pompée faisoit quelque chose
» avec trop de lenteur & de cir-
» conspection, ils disoient que c'é-
» toit l'affaire d'un jour de finir la
» guerre; mais qu'il aimoit à com-
» mander & à avoir à sa suite des
» Consulaires & des Prétoriens. Déjà
» ils disputoient entr'eux, publique-
» ment, des récompenses & des Sa-
» cerdoces : ils désignoient les Con-
» suls de chaque année : quelques-
» uns demandoient les maisons & les
» biens de ceux qui étoient dans le
» camp de César; il s'éleva, dans
» le Conseil, une grande contesta-
» tion pour sçavoir si, dans les pro-
» chains Comices pour l'élection des
» Préteurs, on auroit égard à l'Hirus
» que Pompée avoit envoyé chez les
» Parthes. Ses amis sollicitoient Pom-
» pée de lui tenir la parole qu'il lui
» avoit donnée à son départ, afin
» qu'il ne parût pas s'être reposé
» envain sur son autorité; mais les
» autres disant qu'ils étoient exposés
» aux

» aux mêmes travaux & encouroient
» les mêmes dangers, s'oppoſoient
» à ce qu'un ſeul eût la préférence
» ſur tous ».

» Déjà Domitius, Scipion &
» Lentulus Spinther avoient, tous les
» jours, les plus vives conteſtations ſur
» le Sacerdoce de Céſar; ils en vin-
» rent même aux injures, & ſe tin-
» rent publiquement les propos les
» plus mépriſans. Lentulus faiſoit
» valoir ſon âge, Domitius ſa dignité
» & la faveur dont il jouiſſoit dans
» Rome; Scipion ſe repoſoit ſur
» l'alliance de Pompée. Atticus Ru-
» fus accuſa Afranius devant Pompée
» d'avoit trahi l'armée, à cauſe de
» ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne; &
» Domitius dit, dans le Conſeil,
» qu'il étoit d'avis qu'après la guerre,
» on *accorda* (1) trois ſuffrages à
» ceux qui étoient de l'ordre des
» Sénateurs, & qui s'étoient trouvés
» dans la même guerre avec eux, pour
» juger ceux qui étoient reſtés, ou

(1) Il faudroit : *on accordât.*

» dans Rome, ou dans les Villes
» qui reconnoissoient Pompée; qui,
» enfin, n'avoient rendu aucun ser-
» vice dans cette guerre; qu'une de
» ces tablettes seroit pour absoudre,
» la deuxiéme pour condamner à
» mort, & la troisiéme à l'amende;
» enfin tous s'occupoient des moyens
» de se venger de leurs ennemis, &
» des récompenses en argent, qui
» leur seroient dues; ils ne s'occu-
» poient pas des moyens de vain-
» cre, mais de la manière dont ils
» useroient de la victoire. »

M. de Vaudrecourt ne s'est pas borné à traduire César; il l'a vengé, dans des Notes très-savantes, des attaques que lui avoit livrées M. Davon. M. Davon reproche à César de l'ignorance, des fautes, des bévues; il ne lui trouve aucun talent militaire, & il s'efforce de prouver qu'il n'a dû son succès qu'à son bonheur, & jamais à son expérience & à son génie; du temps de la guerre civile, M. Davon auroit été probablement du parti de Pompée; mais, toutes-les-fois qu'il ne s'agit que du talent,

la Postérité s'est rangée du côté de César; &, lorsqu'on se rappelle que c'est dans son Ouvrage que Condé & le Maréchal de Saxe ont appris l'art de la Guerre, on est fort étonné de trouver M. Davon opposé seul à ces deux grands-hommes, & à tous les Guerriers de tous les siécles.

Je suis, &c.



LETTRE IX.

Nouvelle Institution Nationale, par l'Auteur des Vues d'un Solitaire Patriote. A la Haye, & se trouve, à Paris, chez Clousier, *Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne* 1788.

Des sentimens plus modérés, plus raisonnables & sur-tout plus justes, semblent avoir succédé aux déclamations haineuses que de prétendus Sages avoient mises comme à la mode contre une classe d'hommes (les Religieux) qui furent d'abord utiles à leurs semblables par le travail de leurs mains & l'exemple de leurs Vertus, qui l'ont ensuite été par leurs recherches Littéraires & qui pourroient l'être encore par leur zéle & leurs talens. Du sein des préjugés & des abus les plus destructeurs de tous les liens moraux; du sein du luxe, père des misères publiques,

de l'égoïſme & de la dureté, s'élevoient des voix hypocrites, qui, au nom de l'Humanité, faiſoient retentir contr'eux le cri de la proſcription. Leur *inutilité* dans le monde leur a été reprochée, comme un crime irrémiſſible, par des hommes qui pourroient trouver grâce aux yeux de la Société, s'ils n'y étoient eux-mêmes qu'inutiles. Ces Clameurs, nous l'avouons, ſont aujourd'hui moins entendues. Les liens de la fraternité ſemblent rapprocher davantage les différentes claſſes de Citoyens. Sans doute que les infortunes publiques ſont pour les Nations ce que, pour les individus, ſont les malheurs privés, qui réveillent en eux le ſentiment d'une bienveillance générale; lui donnent plus de profondeur & de vérité, & laiſſant moins appercevoir dans les hommes les diſtinctions civiles ou Religieuſes, y laiſſent plus voir des frères & des concitoyens.

Nous ſommes loin de prétendre qu'il n'y ait des abus dans le régime des ordres Monaſtiques. L'Ouvrage que nous annonçons & dont l'Au-

teur paroît être Membre d'un corps Régulier, cet Ouvrage même en est une preuve, puisqu'il tend à réformer les Monastères sur un plan qui les rende vraiment utiles à l'Etat, en les consacrant à l'éducation publique, en faisant servir à ce but & les loisirs de leur solitude, & le superflu de leurs richesses.

« L'engourdissement & la mollesse » ne sont, dans les corps Reli- » gieux, que des vices & des abus » passagers : toujours plus attachés » à l'honneur & à la Vertu qu'aux » mœurs actuelles qui les entraînent, » il ne leur faut, pour se ranimer » & se rappeller à la vie active, que » le souffle de la confiance & de » l'estime publique. Déjà la Congré- » gation de S.-Maur, si recomman- » dable par ses anciens services Lit- » téraires, s'est empressée d'entrer » dans les vues du Monarque pour » l'Institution de la Jeunesse; & les » Ordres de Prémontré & de Cî- » teaux, animés du même patriotisme, » offrent de coopérer gratuitement » à l'institution publique ».

Pour concilier dans les Monastères les devoirs sacrés de la Religion avec les exercices des Colléges, l'Auteur voudroit qu'on formât, dans chaque Ordre, trois espéces de Monasteres qu'on appelleroit des *Monastères de Régularité*, des *Monastères d'Institution publique*, & des *Monasteres de Repos*.

« Chacun des Religieux sera placé » suivant ses dispositions particulières. Ils passeront l'âge de l'inexpérience dans des Maisons de Régularité; l'âge viril, dans les Maisons d'institution publique; & la » vieillesse, qui est le temps du repos, dans les petits Monastères, » ou Monastères de Repos ».

» Ces hommes plus occupés, plus » sains & régénérés d'ailleurs par un » nouveau régime, s'ils ne trouvent » chez eux assez d'Instituteurs éclairés, s'en procureront par le concours, s'instruiront, se perfectionneront eux-mêmes & formeront » un corps vraiment utile à la Nation, sans cependant jamais pouvoir lui porter ombrage; ce corps

» d'Inſtituteurs étant composé de
» membres iſolés, de différens ordres
» & dirigé dans ſa marche unifor-
» me par l'Univerſité. Les jeunes
» Citoyens, élevés loin des grandes
» Villes, dans le premier âge, re-
» cevront, dans ces Maiſons Reli-
» gieuſes, une Education plus ſaine
» au phyſique & au moral ».

« Chaque Maiſon d'Inſtitution
» n'aura qu'une ſeule claſſe : ainſi
» il faudra cinq Monaſtères pour
» compoſer les cinq claſſes du Cours
» d'Humanités. Par-là les enfans de
» différens âges ſe trouveront ſépa-
» rés. Par-là les plus jeunes ſeront
» à l'abri de la corruption précoce
» des plus grands ».

» Les Maiſons d'Inſtitution étant
» diſperſées dans toutes les Provin-
» ces du Royaume, la lumière ſe
» diſtribuera plus également aux dif-
» férentes parties de l'Etat ».

» L'excédent de revenus que pro-
» curera aux Religieux un nouveau
» régime, employé à payer d'habi-
» les maîtres, à rendre l'Inſtruction
» gratuite, à créer des bourſes, à

» pensionner le mérite, sera une ressource pour les familles honnêtes, » les Pauvres Gentilshommes & les » Auteurs peu favorisés de la Fortune ».

» Enfin les petits Monastères, résidens dans les Campagnes, y perfectionneront l'industrie par l'établissement des Ecoles rurales. Ils » surveilleront les Instituteurs agricoles; & les vieillards, dans ces » Maisons de retraite, ne pouvant » plus agir, pourront au moins conseiller ».

Tel est l'apperçu des différens avantages qui, suivant l'Auteur, résulteroient de l'établissement de la nouvelle Institution; & rien, selon lui, de plus facile que l'exécution de ce plan. « Les Monastères répandus en grand nombre çà & là » sur la surface du Royaume, offrent » de proche en proche des Maisons » déjà toutes préparées & dont chacune semble attendre sa nouvelle » destination ».

» Ces Maisons, ou Pensionnats, où » l'instruction seroit uniforme & di-

» rigée par le Gouvernement, entre
» lesquels régneroit la plus grande
» émulation malgré la différence des
» Ordres & la distance des lieux,
» formeroient une pépinière pour
» peupler les hautes classes des Col-
» léges qui seront dans les Villes &
» sous le régime exclusif des Uni-
» versités ».

L'Auteur, dans ce plan d'une nouvelle Institution, appuie sur-tout sur l'avantage inappréciable qu'il offriroit d'élever la jeunesse loin de la corruption des Villes.

Il agite ensuite plusieurs questions importantes relatives au choix des Professeurs. Faut-il pour cet emploi préférer le Célibataire à l'homme marié? Les Ecclésiastiques aux Laïques? Les Religieux aux Prêtres Séculiers? Les Religieux instituteurs de profession aux autres Religieux? Il décide la première question en faveur du Célibataire. L'Etat de Professeur, dit-il, exige la plus grande liberté d'esprit, avec une application entière aux devoirs qu'il impose. Le Professeur marié sera nécessairement distrait par le soin de sa famille,

par l'éducation de ses enfans, par la crainte & les alarmes inséparables d'un état dont les émolumens toujours modiques ne seroient pas au niveau de ses besoins.

Il donne également l'exclusion au Célibataire Laïque qui souvent, dit-il, ne voit dans son état actuel qu'un moyen de le quitter; qui, plus ou moins agité sur le sort qui l'attend ne peut jouir de cette liberté d'esprit sans laquelle un maître ne fait qu'effleurer les leçons qu'il donne à ses disciples. L'Ecclésiastique est donc préférable pour l'emploi de Professeur au Célibataire Laïque; mais le Religieux doit, selon l'Auteur, être préféré à l'Ecclésiastique.

« Quand celui-ci a donné sa leçon, il » dispose librement du temps qui lui » reste; & personne, dans ses foyers, » ne vient l'inquiéter de ses regards » indiscrets. Si la vie Domestique & » Solitaire l'ennuye, il se répand dans » les cercles qui sont à son goût ou » à sa portée, & remplit ainsi le vuide » que lui laissent ses occupations. Il » peut, dans une vie libre & dissipée,

» trouver l'occasion de changer son » emploi pour un autre plus doux » ou plus lucratif. Avec l'occasion » naît le désir. Il médite sur les » moyens d'y parvenir & néglige » des devoirs qu'il ne croit pas assez » compensés par les avantages qu'il » en retire ».

» Il n'en est pas de même du Re- » ligieux Professeur. Il est surveillé » sans cesse & porte par-tout sa chaîne » avec lui. Il ne peut, de son chef, » renoncer à l'emploi dont on l'a char- » gé, sans renoncer en même temps » aux faveurs que ses talens lui font » espérer de sa Maison ou de son » Ordre ».

Mais, si le Religieux doit être préféré à l'Ecclésiastique, on doit lui préférer à lui-même le Religieux instituteur de profession. Nous-nous dispenserons de suivre l'Auteur dans le détail des preuves qu'il en donne. Nous-nous hâtons de crayonner l'esquisse de son projet d'Edit concernant la police & le régime des Monastères.

Il ordonne d'abord que les Prieurs

ſoient inamovibles ſous la réſerve des cas de deſtitution ; qu'il ne ſe fera déſormais dans les Monaſteres aucun acte d'adminiſtration du temporel, qu'en préſence du Juge Royal le plus prochain des lieux ; que les biens ſeront affermés publiquement par le Juge Royal ; qu'il y aura une Commiſſion nommée pour prononcer définitivement ſur les difficultés qui pourroient s'élever touchant la diſcipline intérieure ou l'inſtitution publique ; que les Monaſteres de Régularité ſeront compoſés de vingt Religieux, gouvernés par un Abbé Régulier ; que leur entretien alimentaire ſera fixé & qu'ils ne pourront recevoir de Novices ; que les Monaſteres d'Inſtitution ſeuls pourront en recevoir ; qu'à chaque Religieux de ces Monaſteres il ſera accordé 1200 livres d'entretien ; que leur nourriture journaliere ſera réglée & que le nombre des Bourſiers n'excédera pas celui de dix, le nombre de Penſionnaires celui de vingt ; qu'il n'y aura dans chaque claſſe qu'un Profeſſeur ; que, pendant vingt années,

les Chaires de Professeurs seront données au concours ; que les Religieux des divers ordres, les Ecclésiastiques Séculiers & même les Laiques pourront y concourir ; que chaque Professeur formera un Cénobite pour l'enseignement ; qu'il sera accordé, dans chaque Monastère d'Institution, une Pension alimentaire & le logement à un Homme-de-Lettres qui voudra s'y retirer pour la composition de quelqu'Ouvrage dont il aura indiqué l'objet au Directeur-Général de la Librairie ; qu'il y aura dans chaque petit Monastère une Ecole Rurale gratuite pour les Paysans ; qu'il sera composé à l'usage de leurs enfans un *Manuel en forme de Catéchisme* qu'on leur fera apprendre par cœur & qui contiendra onze Chapitres ; le premier concernera la culture des terres ; le deuxiéme la culture des Jardins fruitiers & potagers ; le troisiéme la conservation des fruits & des grains ; le quatriéme la taille des arbres ; le cinquiéme la pépinière & le semis ; le sixiéme la plantation des bois ; le septiéme les prairies

artificielles; le huitiéme la connoiſſance des plantes uſuelles; le neuviéme le ſoin du bétail; le dixiéme le panſement des chevaux; le onziéme l'éducation des abeilles; & à la fin de chaque Chapitre ſera une indication des meilleurs Auteurs qui auront traité, à fond, la même matière; &, dans toutes les leçons, on joindra la pratique à la théorie, le plus qu'il ſera poſſible.

Telles ſont les principales diſpoſitions de l'Edit que l'Auteur a imaginé pour l'exécution de ſon plan. Il faut lire, dans l'Ouvrage même, la diſcuſſion de tous les moyens qu'il propoſe, ſes réponſes à toutes les objections qu'on pourroit lui faire, réponſes qui, en général, nous ont paru ſolides. Peut-être s'eſt-il peint un peu trop en beau, les effets qu'il eſpère de ſa nouvelle Inſtitution. Il eſt difficile, ſans doute, de ne pas, dans la formation d'un projet, ſe livrer à un peu d'enthouſiaſme. Quant à ſon ſtyle, il eſt preſque toujours celui de la choſe. Cependant il nous a paru quelquefois diffus, même in-

correct & manquant le mot propre, ſur-tout lorſque l'Auteur s'égare dans les digreſſions morales, hiſtoriques & politiques, ou lorſqu'il ſe laiſſe emporter aux grands mouvemens oratoires. Au reſte nous devons des Eloges à l'intention qui a dirigé ſa plume, à la franchiſe qui régne dans ſon Ouvrage, aux vues ſaines dont il eſt rempli, & nous finirons en diſant comme lui : « Avec une telle » Inſtitution, qui oſeroit déſormais inſulter ces bons Solitaires & leur dire : *Sortez de vos retraites ? Arrêtez*, » répliqueroit le Citoyen vertueux, » *Laiſſez-les dans leurs ſolitudes; ils* » *ſont amis de l'Humanité* ».

Je ſuis, &c.



VARIÉTÉS.

BADAUD. Sobriquet qu'on donne aux Parisiens. « Est-ce pour avoir » *battu* le *dos* des Normands? Est ce » à raison de l'ancienne Porte *Bau-* » *daye* ou *Badaye*, ou du caractère » du Parisien qui s'amuse de tout? » Quelque soit l'étymologie, on » veut dire que le Parisien, qui ne » quitte pas ses foyers, n'a vu le » monde que par un trou ». *Tableau de Paris*.

Selon Fréron, les Parisiens faisoient autrefois un grand Commerce par eau. De-là ils furent nommés, en Celtique, *Badaw*, c'est-à-dire, hommes de Bateaux. La ressemblance de ce mot avec celui de *Badaud*, autre terme de la même langue, qui signifie *sot*, l'a fait confondre avec le dernier : d'où est venu le sobriquet par lequel on désigne les Habitans de Paris.

Le Dictionnaire de Trévoux tire

Badaud du Latin barbare *Badaldus* fait de *Badare*, qui signifie *Béer*. On disoit autrefois en France, *Bader*, pour dire tenir la bouche béante..... Voltaire croit aussi que *Badaud* vient de l'Italien *Badare*, qui signifie regarder, s'arrêter, perdre son temps. Mais, en bon Parisien, il ne veut pas qu'il signifie sot, niais, ignorant. « Si on a donné ce nom au peuple » de Paris, plus volontiers qu'à un » autre, c'est uniquement, dit-il, » parce qu'il y a plus de monde à » Paris qu'ailleurs, & par conséquent » plus de gens inutiles qui s'attrou- » pent pour voir le premier objet » auquel ils ne sont pas accoutu- » més, pour contempler un Char- » latan ou un Charretier dont la » Charrette sera renversée & qu'ils » ne releveront pas. Il y a des *Ba-* » *dauds* par-tout; mais on a donné » la préférence à ceux de Paris ». De *Badaud* sont dérivés *Badauder*, *Badauderie*. Lorsque Ménage fit imprimer ses *Origines de la Langue Françoise*, Journel, son Imprimeur, refusa de mettre sous la presse ce

qui regardoit la *Badauderie* de Paris. A Dieu ne plaise, disoit-il, que j'imprime rien contre ma patrie. Cette naïveté inspira ces quatre vers à Ménage :

De peur d'offenser sa Patrie,
Journel, mon Imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la *Badauderie* ;
Journel est bien de son Pays.

Parmi les vieilles façons de parler, qui sont devenues proverbiales, il y en a qui, comme la précédente, se rapportent à des peuples dont elles nous font connoître le caractère, ou les défauts qu'on leur attribuoit autrefois. Dans les Poëtes qui ont écrit avant le XIIIe siécle, on trouve les sobriquets suivant : *Li buveor d'Aucerre*, *li musart de Verdun*, *li usuriers de Més*, *li mangeor de Poietiers* ; c'est-à-dire les buveurs d'Auxerre, les fainéants de Verdun, les usuriers de Metz, les gourmands de Poitiers...... D'autres vieux Proverbes nous apprennent les talens particu-

liers des peuples de quelques Provinces, comme *li meillor Archer en Anjou, Chevalier de Champagne, Escuyer de Borgoigne, Sergent* (Fantassin) *de Hennault*.... Quelques-uns nous font connoître que tel ou tel pays étoit renommé pour certaines productions de la terre, comme : *Oignons de Corbueil, les Eschaloignes d'Estampes;* d'autres pour certains animaux, comme : *le Harant de Fercant, les Lamproyes de Nantes, les Escrevices de Bar, les Boucins de Bretagnes, les Chiens de Flandre;* d'autres enfin pour quelque Commerce, Fabrique ou Manufacture, comme : l'*Equarlate de Gant, le Camelin de Cambray, le Bléon d'Abbeville, les Coteaux de Pierreyort, le Coivre de Dinant, la Toile de Borgoine, le Tapis de Rains, &c.*

A la Saint-Martin, on boit le bon vin. Cette Fête est depuis très-longtemps chez nous un jour de réjouissance, même pour le Peuple. Nos Ayeux, qui avoient beaucoup de dé-

votion à S.-Martin, en célébroient la fête à table, après l'avoir célébrée à l'Eglise. La joie bacchique qui en résultoit, a fait terminer par ce vers plaisant :

Bibère Martinus non finit esse breve,

Une Epigramme composée pour justifier un Poëte d'avoit fait *bi* long dans *bibere*..... Ces sortes de réjouissances étoient, dans la primitive Eglise, de petits festins de charité, qu'on appelloit, par cette raison, *Agapes*. Les payens, après avoir immolé des animaux à leurs idoles, mangeoient aussi en commun ce qui restoit des victimes. Pour les attirer à la vraie Religion, S. Grégoire le grand, en défendant ces sacrifices, dit qu'on pouvoit retenir le festin, & permettre au Peuple, après le Service Divin aux fêtes solemnelles, de se régaler modestement les uns les autres, dans de petites loges de verdure qu'on feroit proche des Eglises. C'est apparemment de cet usage que

ſont venues ces eſpéces de foires qui ont lieu, les jours de fêtes patronales, près des Egliſes où l'on voit des boutiques portatives, & des tentes qui ſervent de cabarets. Cette conjecture eſt appuyée par le ſentiment de Paſquier. Il prétend que les danſes, feſtins & autres divertiſſemens, uſités les jours de fêtes Paroiſſiales, nous viennent des Payens qui, aux jours des fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de leurs fauſſes Divinités, ſe livroient à toute eſpéce de débauches & d'intempérance, & cela ſous les yeux des Chrétiens, « qui
» ne ſe pouvoient bonnement garder
» de ſe trouver en tels jeux publics,
» bien que ce ne fuſt par dévotion,
» ains ſeulement pour ſe récréer......
» Cela fut cauſe, ſi je ne m'abuſe,
» que, pour empêcher le Peuple de
» ſe trouver en la ſolemnité des
» feſtes payennes, on toléra en no-
» tre Religion les danſes, banquets
» & allégreſſe, ſouffrant aucunement
» un mal pour empêcher un pire.
» Et de-là, ſi y prenez garde, il n'y a

» feste de Village, je veux dire, ou
» l'on célébre la feste du Saint Pa-
» rochial, que par mesme moyen
» on ne l'accompagne de danses &
» de banquets ».

Quelqu'un a prétendu que les réjouissances de la S.-Martin ont succédé à une fête payenne, nommé *Pithoégies*, d'un mot grec qui signifie *tonneau à mettre le vin*. Les Athéniens la célébroient en l'honneur de Bacchus, au mois *Anthesterion* qui répond à notre mois de Novembre. C'étoit la saison ou l'on ouvroit les tonneaux pour goûter le vin; &, tant que duroient les Pithoégies, on donnoit à boire à qui en vouloit. Ces fêtes ont, à la vérité, beaucoup de ressemblance avec la nôtre : mais celle-ci leur doit-elle son établissement? Je crois plutôt que la même cause a opéré chez nous le même effet. La S.-Martin est le temps où l'on goûte les vins. La concurrence de cette opération avec la fête du Saint étoit un double motif de réjouissance. Aussi disoit-on *Martiner*, pour

dire boire plus que de raiſon, & l'ivreſſe où l'on tomboit dans ce temps s'appelloit le *Mal S.-Martin.*

Extraits d'un Ouvrage ſur l'*Origine des Proverbes François*, vol. *in*-8° de 600 pages, qui paroîtra les premiers jours de Janvier 1789. Chez Née, de la Rochelle, Rue du Hurepoix.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Histoire de la Maison de Bourbon, *par M.* Déformeaux, *de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Bibliothécaire de S. A. S. Monseigneur le Prince de* Condé, *&c. Tome V. A Paris, de l'Imprimerie Royale.*

Ce Volume contient le régne de Henri III; le plus déplorable & le plus désastreux de toute notre Histoire, mais aussi un des plus curieux & des plus intéressants. Le Prince

étoit foible, efféminé; & alors les mœurs de la Nation étoient fortes & même féroces; il tomba dans le mépris de ses Sujets, ce qui est, pour un Roi de France, le dernier dégré du malheur, parce que sa gloire & sa plus grande puissance résident dans l'amour & le respect de son peuple: l'exemple de Henri de Valois & de ses Favoris doit apprendre à tous les Souverains & à tous les Ministres que ce sont les mœurs qui gouvernent les hommes beaucoup plus que les Loix; que l'Opinion publique est au-dessus même du Monarque & qu'on ne la choque jamais impunément.

Une haine aveugle contre les Huguenots, la superstition & le fanatisme composoient alors ce qu'on appelle l'*esprit national*. Henri offrit aux Huguenots des conditions avantageuses; il étala, aux yeux du Public, des désordres scandaleux & un luxe révoltant; il excita l'indignation des plus grands Seigneurs de sa Cour, par les faveurs exclusives dont il combla de jeunes voluptueux qui régnoient

ſous ſon nom ; &, par cette conduite imprudente, il fournit des prétextes à l'ambition des Guiſes ; il fit éclore cette Ligue fatale qui empoiſonna ſa vie, & dont il fut enfin la victime. En vain, pour regagner l'eſtime & la confiance de ſon peuple, il afficha ſouvent la dévotion la plus outrée & la plus ridicule ; le ſeul fruit de ſes momeries fut de paſſer pour hypocrite & de ſe rendre encore plus odieux : ce mêlange extravagant de dévotion & de débauche eſt ce qui caractériſe ſur-tout Henri III ; & il eſt bien ſingulier que, dans un ſiécle fanatique où l'on connoiſſoit auſſi peu l'eſprit de la véritable piété, on ait pu ſuſpecter la religion d'un Prince qui mêloit, preſque toujours, la ſuperſtition à ſes plaiſirs, qui pratiquoit, en public, les exercices de la plus auſtère pénitence & oublioit ſouvent qu'il étoit Souverain, pour jouer le rôle d'un Moine.

Elu Roi de Pologne, ſur la réputation que lui avoient acquiſe, dans ſa jeuneſſe, les victoires remportées ſur les Huguenots, il ne quitta la

France qu'avec le plus vif regret. Il se tint à Varsovie presque toujours enfermé dans son Palais, feignant d'être malade, pour être dispensé de recevoir les Grands du Pays qu'il regardoit comme des barbares, parce qu'ils n'avoient pas les vices polis des Seigneurs François. Son unique occupation, dans la solitude du Cabinet, étoit de rêver à la Princesse de Condé, dont il étoit éperdument amoureux; il lui écrivoit des Lettres tracées en entier de son sang. Pour cela il se piquoit le doigt & le donnoit à tenir au Seigneur de Souvré, qui, toutes les fois qu'il falloit remplir la plume, en ouvroit & refermoit la piquure. Dès qu'il eut appris la mort de Charles IX, impatient de montrer à la Princesse un amant décoré du titre de Roi de France, il s'enfuit la nuit de sa Capitale presque seul & comme un captif qui brise ses fers. Mais une mort imprévue lui ravit bientôt l'objet de son amour; le chagrin qu'il en conçut fut si violent, que pendant plus de huit jours il ne fit que soupirer & se plaindre.

Il ne paroiſſoit jamais en Public ſans porter, à ſes aiguillettes & aux rubans de ſes ſouliers, de petite têtes de mort. Il fit même acheter pour ſix mille écus de ces funébres ornemens. Il gardoit, avec ſoin, une croix & des pendans d'oreille de la Princeſſe. Mais Catherine de Médicis, allarmée d'une douleur ſi opiniâtre, lui déroba ces gages trop précieux qui la nourriſſoient; &, dès qu'il ne les vit plus, il commença à ſe conſoler. L'Etoile rapporte que le Cardinal de Bourbon, qui devoit donner à dîner au Roi dans l'Abbaye de S.-Germain, fit enlever de l'Egliſe le corps de la Princeſſe, parce que Henri diſoit qu'il lui ſeroit impoſſible d'y entrer tant que ce corps y reſteroit.

Il fut fort touché, à Avignon, du ſpectacle des Pénitens bleus, blancs & noirs, qui, un ſac ſur le corps, un capuchon en tête, & un fouet à la main, ſe flagelloient en chantant des Cantiques d'un ton lamentable. Il s'empreſſa de s'enrôler dans une de ces pieuſes confrairies. Son exem-

ple entraîna le troupeau servile des Courtisans; Catherine de Médicis voulant elle-même imiter son fils, il n'y eut pas jusqu'au Roi de Navarre, connu depuis sous le nom de *Henri IV*, qui ne se crût obligé de faire comme les autres. En voyant ce Prince le sac sur le dos & la discipline en main, Henri III disoit, en riant, qu'*il n'étoit gueres propre à ce rôle*.

Sept ou huit ans après il établit, à Paris, une semblable confrairie dans l'Eglise des Augustins, sous le titre de l'*Annonciation de Notre-Dame*. Il se rendoit aux Processions sans Gardes & sans aucune marque qui le distinguât des autres, vêtu d'un long habit blanc de toile de Hollande en forme de sac, qui lui descendoit jusqu'aux pieds, avec deux longues manches & un capuchon fort pointu, ayant deux grands trous à l'endroit des yeux. Sa ceinture étoit tissue d'un fil délicat de fin lin avec de petits nœuds allans jusqu'au dessous du genou. Il portoit, attachée à cette ceinture, une jolie petite discipline

du même fil, qui n'étoit gueres propre à faire bien du mal au Pénitent, & sur l'épaule gauche une croix de satin blanc sur un fond de velours tanné.

En 1586 Henri III peu content des Processions ordinaires qu'il faisoit en habit de Pénitent par les rues de Paris, en fit une extraordinaire, & se rendit, à pied, avec le même habit, & accompagné des plus fervens Confrères, depuis les Chartreux jusqu'a Notre-Dame de Chartres; mais toutes ces Processions étoient regardées, par les Ligueurs, comme de ridicules mascarades que ce Prince inventoit pour se moquer de Dieu & pour tromper les hommes. Les Laquais des Courtisans qui, pour plaire au Roi, s'étoient enrôlés dans cette confrairie de Pénitens, eurent l'insolence de la contrefaire en dérision de leurs maîtres, & vinrent jusques dans la cour du Louvre armés de disciplines dont ils faisoient semblant de se frapper bien fort; mais le Roi irrité de leur audace en fit prendre environ quatre-vingt qu'on

entraîna dans la cour des Cuisines, où ils furent si bien fouettés qu'ils représentèrent plus naturellement, qu'ils ne l'auroient voulu, l'état où les anciens Flagellans se mettoient par leur sanglante pénitence. Cet incident ne contribua pas peu à jetter du ridicule sur les Processions.

Dans Paris, on eut la témérité d'exposer publiquement une Peinture où l'on voyoit le Roi vêtu de son habit de Pénitent qui tiroit le miel & la cire d'une ruche, avec cette inscription latine, placée au haut du tableau : *Sic eorum aculeos evito*. Ce qui signifie : *C'est ainsi que je me garantis de leurs piquures*; comme si l'on eût voulu faire entendre que le Roi se couvroit de son sac de Pénitent, pour piller impunément la France, comme celui qui veut dépouiller une ruche, se couvre le visage & les mains afin d'éviter les aiguillons des Abeilles. Une foule de Prédicateurs séditieux, profanant le sacré Ministère qui leur étoit confié, débitoient mille impostures dans dans la Chaire de Vérité, & décla-

moient ſcandaleuſement contre l'oint du Seigneur. Le Docteur Poncet, Curé de S.-Pierre-des-Arcis, ſe diſtinguoit parmi ces inſolens harangueurs; le Duc de Joyeuſe, Favori du Roi, lui ayant dit, en le raillant, qu'il étoit bien aiſe de connoître un homme qui avoit un ſi beau talent pour divertir & faire rire le peuple dans ſes Sermons, Poncet lui répondit froidement : *Il eſt bien juſte que je le faſſe rire, puiſque vous le faites tant pleurer à cauſe des ſubſides extraordinaires dont on l'a chargé pour avoir dequoi fournir aux exceſſives dépenſes de vos noces.* Car le bruit couroit que le Roi avoit dépenſé, pour le mariage du Duc de Joyeuſe, plus de douze-cents mille écus. Ce Prédicateur pouſſa ſi loin l'inſolence, qu'enfin le Roi le fit mettre en priſon où il reſta quelques jours; lorſqu'il en fut ſorti, ayant appris qu'on diſoit dans le Public que cette correction le rendroit plus ſage & lui apprendroit à parler, il eut l'effronterie de dire en Chaire qu'il n'étoit pas un perroquet à qui l'on apprit à parler, & il re-

commença à déclamer contre le Roi avec encore plus de fureur & d'indécence. Qui croiroit, que cet homme si brave en paroles & si intrépide en apparence, mourut en effet de peur. Un Avocat de Poitiers, nommé le Buton, ayant été pendu devant les dégrés du Palais pour avoir publié un Libelle atroce contre le Roi & contre le Parlement, le brave Poncet ne fut pas plus tôt informé de cette exécution, que son sang se glaca dans ses veines; il se mit au lit & mourut peu de jours après de la peur qu'il eut qu'on ne lui fit subir le même sort qu'à l'Avocat.

Un des événemens les plus mémorables de ce malheureux régne, est la journée des barricades, où l'on vit la Puissance Royale foulée aux pieds au milieu même de la Capitale; & le Monarque réduit à fuir honteusement devant ses *Sujets*. Outré de l'audace des Ligueurs, Henri avoit enfin résolu d'employer la force pour réduire ces mutins. Le Jeudi, 12 Mai de l'an 1588, les Gardes-Françoises,

les Suisses & quelques autres Régimens, formant en tout environ six mille hommes, entrerent, dans Paris, dès la pointe du jour, par la Porte S.-Honoré : le Roi alla lui-même, à cheval, les recevoir; &, après avoir donné ses ordres aux Commandans, il se retira au Louvre. Les Maréchaux d'Aumont & de Biron postèrent les troupes au Cimetière des Innocens & aux environs, sur les Ponts Notre-Dame & S.-Michel, sur le Pont-au-Change, à l'Hôtel-de-Ville, à la Gréve, & aux avenues de la Place Maubert. Ces préparatifs furent le signal d'une révolte générale; l'allarme se répand dans tout Paris; on ferme les Boutiques, les Portes des Maisons & des Eglises, le tocsin sonne dans toutes les Paroisses; les Bourgeois sortent en armes; on tend des chaînes; on dépave les rues; on dresse des barricades avec de grosses piéces de bois & des tonneaux remplis de terre & de fumier. Les Soldats du Roi enveloppés ne peuvent ni avancer ni reculer ni faire le moindre mouvement, sans s'exposer au

danger d'être percés des mousquetades que le Bourgeois posté derrière les barricades leur tiroit à coup sûr, ou d'être assommés d'une grêle de pavés qu'on faisoit tomber sur eux de toutes les fenêtres. Le Comte de Brissac fut celui qui contribua le plus à échauffer le peuple dans cette fatale journée ; il n'avoit pas oublié que le Roi avoit dit autrefois de lui que c'étoit un homme qui ne valoit rien ni sur terre ni sur mer : aussi l'on prétend qu'il s'écria au milieu de son triomphe : *Au moins le Roi sçaura qu'aujourd'hui j'ai trouvé mon élément & que, si je ne suis bon ni sur terre ni sur mer, je vaux quelque chose sur le pavé.*

Les Rébelles étoient déja sur le point d'investir le Louvre, tandis que le Duc de Guise, l'âme de tous ces troubles, se promenoit presque seul dans son Hôtel, répondant froidement à la Reine, & à ceux qui venoient le prier, de la part du Roi, d'appaiser ce tumulte, qu'il n'étoit pas maître de ces bêtes féroces & qu'on avoit eu tort de les irriter.

Il alla cependant enfin, une simple baguette à la main, de barricade en barricade, & il arrêta la fureur du peuple; puis il fit reconduire, au Louvre, les Soldats du Roi, les armes baissées & tête nue en posture de vaincus. Le lendemain, Henri feignant d'aller se promener aux Tuilleries, monta à cheval, accompagné de quinze ou seize Gentilshommes & de dix ou douze Valets de pied. Il galoppa jusqu'au dessus de Chaillot, & là, se retournant vers Paris, il jura de ne jamais rentrer dans cette Ville ingrate que par la bréche.

Tous les bons François ne peuvent se rappeller, sans le plus vif sentiment d'horreur & d'indignation, ces temps affreux de désordre & d'anarchie où toutes les Loix étoient confondues & les plus saintes Loix indignement violées; où la Nation la plus soumise & la plus attachée à ses Rois, victime des intrigues de quelques ambitieux, & séduite par leurs impostures, s'aveugloit sur ses devoirs les plus sacrés, & se préci-

pitoit dans les plus grands crimes, en croyant défendre la cause de la Religion.

La plupart des Anecdotes que je viens de rapporter ne m'ont point été fournies par M. Désormeaux, je les ai tirées du Journal de Henri III, par l'Etoile, des Lettres de Busbecq, Ambassadeur de l'Empereur Rodolphe, de la Chronologie de Cayet, de d'Aubigné, de Brantôme, &c. L'Historien de la Maison de Bourbon ne se proposoit pas d'écrire le régne de Henri de Valois; il a dû négliger plusieurs détails intéressans, quand ils n'avoient pas une liaison nécessaire avec l'Histoire du Roi de Navarre, qui étoit son principal objet : il s'est étendu spécialement sur les actions de ce Prince si cher aux François, qui prouvoit dès lors, par les plus éclatantes vertus, combien il étoit digne du trône auquel l'appelloit sa naissance, & qui faisoit un apprentissage glorieux & pénible de la Royauté: sa situation étoit infiniment critique, & son rôle très-difficile à jouer. Légitime héritier de la Couronne, de-

puis la mort du Duc d'Alençon, frère de Henri III; il se voyoit rejetté, pour cause d'hérésie, par la plus grande partie de la Nation; on lui opposoit le Cardinal de Bourbon son Oncle, que la Ligue avoit adopté, & qui, dans sa vieillesse, écoutoit plutôt l'ambition que la justice. Henri III qui connoissoit la Constitution & les Loix de la Monarchie se moquoit ouvertement des prétentions du vieux Cardinal. L'Etoile rapporte qu'ayant rencontré ce Prélat au sortir de la Messe, il lui dit : *Mon Oncle, je vous prie de me parler vrai; songeriez-vous à me succéder si je venois à mourir?* — *Ah! Sire*, lui répondit le vieillard, « *je crois bien que les dents » ne me feront plus de mal, lorsque cela » arrivera.* — *Mais*, repartit le Roi, » *les Loix de la Nature sont souvent » interverties, & vous voyez qu'on meurt » à tout âge; dites moi donc ce que » vous feriez, si je décédois avant vous...* ». Le Cardinal refusoit toujours de » s'expliquer: enfin, pressé par le Mo» narque, son secret lui échappa..... » *Sire*, lui dit-il, *j'espère que l'évé-*

» *nement dont vous parlez n'arrivera* » *pas, & je le souhaite avec ardeur;* » *mais si Dieu en ordonne autrement;* » *je ne cederai jamais mon droit à* » *mon neveu. — Mon bon-homme* lui » répondit Henri III, en le frappant » de la main sur l'épaule, *le Châte-* » *let vous le donneroit; mais la Cour* » *vous l'ôteroit*, & il lui tourna le » dos en éclatant de rire ».

Repoussé du trône comme Huguenot, le Roi de Navarre ne trouvoit, que dans les armes des Huguenots, les moyens de faire valoir ses droits; mais il eut à éprouver, même dans son parti, plusieurs désagrémens. Les principaux Seigneurs Protestans, gens graves & austères, veilloient de près sur la conduite de leur Chef, qui vivoit, en quelque sorte, sous leur tutelle. Ils lui reprochoient ses intrigues galantes, son peu de dévotion, les boutades de son humeur joviale; mais quelle que fut leur mauvaise humeur, ils ne pouvoient s'empêcher d'admirer les qualités, vraiment royales, qui brilloient dans sa personne, son courage, son acti-

vité, son habileté dans l'Art de la Guerre, sa bonté, sa franchise, sa grandeur d'âme. Environné d'ennemis & de traîtres qui en vouloient à sa vie, il ne prenoit aucune précaution pour sa sûreté. Il avoit cette noble confiance & cette sécurité des belles âmes qui croyent à la Vertu, & soupçonnent difficilement dans les autres une lâcheté dont elles sont si éloignées. Il échappoit quelquefois à la vigilance de ses fidéles serviteurs, pour se livrer au plaisir de la chasse. Un jour, les Seigneurs de sa suite, le trouvèrent dans une cabane, à table avec des Paysans; ils lui représentèrent les périls qu'il couroit en se livrant à la discrétion de gens qui lui étoient inconnus; mais il leur répondit : «Je ne me souviens pas d'avoir entendu dire que jamais Roi ait été assassiné ou empoisonné dans une chaumière».

Avant que la mort du Duc d'Alençon l'eût rendu héritier du trône, Henri III étant tombé malade & se croyant empoisonné par son frère, il manda le Roi de Navarre, & le chargea du soin de le venger, lui

faiſant entendre qu'en ôtant la vie au Duc d'Alençon, il détruiſoit le ſeul obſtacle qui l'éloignoit de la Couronne; mais le Roi de Navarre toujours noble & généreux, lui fit cette belle réponſe : « Je ne voudrois » pas même acheter par un crime » l'Empire de l'Univers ».

Quelque temps avant la fameuſe bataille de Coutras, le Roi de Navarre au milieu de tant d'agitations, de fatigues & de périls, toujours entraîné par ſon goût dominant pour les femmes, avoit noué une intrigue galante avec la fille d'un Magiſtrat de la Rochelle; un fils qui fut le fruit de ſes amours, rendit le ſcandale public : les auſtères Huguenots gémiſſoient ſur la vie licencieuſe de leur Chef. Les Miniſtres ne lui épargnoient pas les Remontrances; ils l'exhortoient ſur-tout vivement à une réparation publique de ſa faute devant tous ſes frères; Bourbon ne pouvoit s'y réſoudre : enfin le vertueux Mornay ſe joignit aux Miniſtres; &, tirant le Roi de Navarre en particulier, il lui repréſen-

ra que la veille de combattre le Duc de Joyeuſe, il ne pouvoit ſe diſpenſer de s'humilier devant le Dieu des armées; quels reproches n'auroit-il pas à ſe faire, ſi, par ſon impénitence, il attiroit la colère du Ciel ſur ſon parti, & s'il faiſait périr tant d'honnêtes-gens victimes de ſes déſordres: cette idée toucha Bourbon; il conſentit à faire l'humble aveu de ſa faute en préſence des Chefs de ſon armée, dans le temple de Pons; & le Miniſtre Chandieu, après l'avoir bien prêché, lui fit promettre de renouveller ſa pénitence publique à la Rochelle, où il avoit donné le ſcandale: il ſe ſoumit à tout; mais les jeunes Seigneurs qui l'environnoient étoient indignés de la dureté des Miniſtres, & lui reprochoient de ſe laiſſer traiter comme un Chrétien de la populace. *Vous avez tort*, leur répondit le Roi de Navarre, *on ne ſauroit trop s'humilier devant Dieu, & trop braver les hommes.*

Avant que de donner le ſignal du combat, le Roi de Navarre, traverſant les rangs de ſon armée, diſoit

gaîment à ses Soldats : Enfants, voici une toute autre curée que les butins passés ; c'est un nouveau marié qui a encore l'argent de son mariage dans ses poches. Camarades la troupe dorée de la Cour est avec lui. En effet le spectacle des deux armées offroit un contraste frappant. Du côté du Duc de Joyeuse, on voyoit des armes dorées & superbement damasquinées, reluire au Soleil, des lances peintes & toutes couvertes de rubans avec des banderoles qui voltigeoient au gré du vent, chaque Compagnie étoit revêtu de riches casaques de velours, ornées de grands passemens & galons d'or & d'argent ; & chaque Capitaine avoit sa couleur. De brillantes aigrettes flottoient sur les casques ; tous les jeunes Officiers, ceints de magnifiques écharpes en broderies avec de longues franges d'or, portoient les chiffres & les couleurs de leurs maîtresses ; on eût dit qu'ils alloient à un carousel & non à une bataille. Mais, du côté du Roi de Navarre, on ne voyoit que de vieux Soldats endurcis au travail avec une

mine fière & menaçante, mal peignés, mal vêtus, avec leurs grands buffles tout crasseux sur leurs habits de bure presque tout usés ; n'ayant pour toute parure que le fer & de bonnes armes, montés sur des chevaux faits à la fatigue, sans housse, sans caparaçon, & sans aucun autre ornement que leur Cavalier.

Avant que de marcher à l'ennemi, le Roi de Navarre ordonna aux Ministres Chandieu & d'Amours d'entonner ce verset du Pseaume 118 traduit par Clément Marot : *La voici l'heureuse journée que Dieu a faite à plein desir*, &c. Et il se mit lui même à chanter, pour implorer le secours de l'arbitre souverain des victoires. A la vue de cette acte de piété, négligé & peut-être méprisé par les Catholiques, le Duc de Joyeuse s'écria : Par la mort D.... ils tremblent les poltrons ; ils se confessent. — Monsieur, lui répondit Lavardin qui avoit servi sous le Roi de Navarre, ne vous y trompez pas. ils ne prient jamais Dieu qu'ils ne soient résolus à vaincre ou à mourir.

Celui qui, dans cette mémorable journée, se distingua le plus, après le Roi de Navarre, fut le fameux Prince de Condé, un des héros du parti Protestant. Deux ans auparavant, il avoit rendu aux Huguenots un service signalé, en arrêtant les succès du Duc de Mercœur. Ce Général royaliste s'étoit jetté dans un fauxbourg de Fontenay, appellé *les Loges*, pour éviter le Prince de Condé; mais, craignant d'être forcé dans son poste, il décampa la nuit, & marcha jusqu'aux fauxbourgs de Nanty, abandonnant ses bagages & une partie de son Infanterie qui, n'ayant pu le suivre, tomba au pouvoir des Huguenot. « Au nombre des Prisonniers se trouvoit un gentilhomme » du Duc de Mercœur, malade de » la fiévre quarte : Condé le traita » avec toute la générosité qui le caractérisoit; mais naturellement vif » & enjoué, il imagina un tour assez » plaisant pour s'égayer aux dépens » du Duc de Mercœur dont on prononçoit le nom comme celui de » *Mercure*. Il persuada au pauvre

» Prisonnier qu'il avoit un spécifique » admirable contre les fiévres quartes, & qu'il le guériroit, s'il vouloit seulement porter pendant neuf » jours une boîte qui contenoit le » remède qui avoit tant de vertu. » Le Gentilhomme y consentit ; » Condé la lui attacha lui-même au » cou, & le renvoya libre à son » maître. Le Duc de Mercœur, curieux de voir ce qu'il y avoit dans » la boîte, l'ouvrit & n'y trouva que » ces vers écrits de la main de » Condé » :

Fiévre chaude, je te conjure
Par la retraite de *Mercure*,
Que de corps cy tu déloges
Comme *Mercure* a fait des *Loges*
Dont il a fait prompte retraite
Ayant la barbe à demi faite.

Henri III réduit aux dernières extrémités & sur le point d'être accablé par la Ligue, consentit enfin à la convocation des Etats Généraux que les Chef des factieux demandoient depuis long-temps ; il espéroit encore

que la Nation assemblée ouvriroit les yeux sur ses vrais intérêts, le rétabliroit dans tous ses droits, & lui aideroit à guérir les plaies de la France. Mais, dit M. Désormeaux, « pour opérer de si grands biens, il » auroit fallu que les Classes infé-» rieures de la Société sur qui tombe » la plus grande charge des Im-» pôts eussent eu assez d'influence » dans l'assemblée, pour balancer le » crédit des Privilégiés & obtenir » la suppression de tant d'exemptions » injustes, qui n'affranchissent la plus » opulente partie des contribuables » que pour aggraver la misère des » autres : il auroit fallu que les utiles » & nombreux habitans des campa-» gnes, formant un quatriéme ordre » dans l'Etat, eussent eu aussi leurs » Représentans, qui auroient pré-» senté à la Nation le spectacle dé-» chirant des calamités publiques. » Les Députés représentent également » les Villes & Campagnes ; mais où » choisit-on la plupart de ces Dépu-» tés, si ce n'est dans les grandes » Villes ? *Et que sont les grosses Cités,*

» dit

» dit le Seigneur de la Noue, *ſinon*
» *tirer tous les profits quelles peuvent*,
» *faire bruire leurs priviléges*, & *re-*
» *jetter ſur le Pauvre peuple cham-*
» *pêtre toutes les charges & les miſéres;*
» *lequel étant encore pincé par la ſub-*
» *tile main des Financiers*, *c'eſt mer-*
» *veille de quoi il ſubſiſte* ».

Cette Aſſemblée que Henri regardoit comme ſa dernière reſſource, fut pour lui le comble du malheur. Ayant ouvert la ſéance par un Diſcours pathétique où il déſignoit les véritables auteurs des maux de l'Etat, le Duc de Guiſe & le Cardinal de Bourbon ſe rendirent chez l'Imprimeur chargé de rendre la Harangue publique; ils enlevèrent les exemplaires ſortis de la preſſe, & ne permirent au Roi de la publier qu'après avoir retranché toutes les expreſſions qui leur avoient déplu. Les Députés déclarèrent le Roi de Navarre déchu de tous ſes droits au trône; & voulurent forcer Henri de ratifier cet arrêté. Pendant la tenue des Etats, une guerre étrangère ſe joignit à la guere domeſtique que le Roi avoit à ſou-

tenir contre ses sujets ; dans cette situation critique où ils se voyoit accablé d'un double fardeau, les Etats Généraux ne rougirent point de lui arracher une remise de six millons sur la taille & les autres impositions. Son revenu réduit aux deux tiers, ne suffisoit pas pour acquitter les charges ordinaires de l'Etat, & les rentes de l'Hôtel-de-Ville; son crédit en souffrit tellement, que les traitans refusèrent de lui avancer de l'argent. « Sa table alloit manquer, lorsque » le Tiers-Etat, par un reste de » pitié, lui accorda la somme de » cent mille écus pour l'aider à vivre». On n'entendoit de toutes parts que des déclamations fanatiques & séditieuse : « N'est-ce pas de la Nation, » disoient les plus emportés, que les » Rois tiennent originairement le » pouvoir dont ils jouissent ? Ils en » sont donc comptables à la Nation » qui, lorsqu'elle est assemblée, rentre dans ses droits primitifs. En » conséquence ils exigeoient que les » Arrêtés des Etats eussent force de » Loi, & fussent publiés & exécutés,

» ſans le concours du Prince & de
» ſon Conſeil, & que le Roi ne
» put déclarer la guerre & lever des
» Impôts ſans le conſentement de
» la Nation; ils parloient d'établir,
» dans chaque Cour Souveraine, une
» Chambre compoſée de Magiſtrats
» choiſis par les Etats, pour prendre
» connoiſſance des doléances du peu-
» ple & prononcer en dernier reſſort
» ſur les contraventions aux Ordon-
» nances; ils vouloient que les Dons
» du Roi, ſes Octrois, les pouvoirs
» qu'il confioit à ſes Mandataires,
» neuſſent de valeur qu'autant qu'ils
» ſeroient autoriſés par les Etats,
» & qu'il réſidât à la ſuite de la
» Cour un Syndic général de chaque
» Ordre qui préſenteroit directement
» au Roi les Mémoires & les In-
» ſtructions qu'il recevroit de ſes
» Commettans; enfin ils aſſûroient
» qu'il y alloit du ſalut public qu'on
» établit de nouvelles Loix dont le
» frein ſalutaire contint le Chef de
» la Nation comme le dernier de
» ſes Membres ».

Ainſi la Ligue dans ſa frénéſie dé-

truisoit des droits respectés pendant tant de siécles; bouleversoit les Loix fondamentales de la Monarchie Françoise & prétendoit y substituer *une orgueilleuse Aristocratie dont le despotisme seroit mille fois plus funeste & plus irréparable que celui du plus foible ou du plus méchans des Rois.* Mais tous les hommes les plus éclairés du Royaume, tous les bons François, tous les Citoyens vertueux, dont malheureusement le nombre étoit trop petit, soutenoient « qu'en
» France la puissance legislative est
» inhérente au trône, qu'au Roi
» seul appartient le droit d'établir
» les Loix, de les interprêter, de
» les modifier & de les supprimer,
» de disposer des Finances & de les
» appliquer aux besoins publics, de
» convoquer les Etats-Généraux
» lorsqu'il les juge nécessaires, de faire
» la guerre ou la paix..... Qu'il fal-
» loit bien se donner de garde de
» confondre l'autorité paternelle des
» Rois avec le despotisme : qu'un
» Monarque en France ne peut-être
» heureux que du bonheur de son

» peuple; grand, que de la puissance de
» ses Sujets & qu'à moins qu'il ne
» soit le plus insensé des hommes, il
» doit avoir autant d'aversion pour
» la tyrannie que la Nation elle-
» même..... Que le François libre
» sous un Roi, avoit toujours été
» aussi satisfait de son sort, que fier
» de la gloire & de la puissance de
» ses Souverains, auxquelles il se
» flattoit de participer; qu'on ne de-
» voit jamais oublier qu'une des prin-
» cipales causes de la longue durée
» de la Monarchie, venoit de son
» excellente constitution & de l'Ad-
» ministration douce & modérée de
» ses Rois ».

Le Château de Blois étoit devenu une espéce d'arêne où Guise & Valois combattoient pour sçavoir à qui demeureroit l'Empire de la France: le Roi, naturellement foible, ne paroit plus que d'une main languissante les coups de son Adversaire. Déjà il commençoit à craindre que les Etats n'entreprissent de le déposer & de le renfermer dans un Cloître: Après avoir souffert long-temps avec

beaucoup de lâcheté les attentats du Duc de Guiſe, il prit enfin le parti de s'en vanger d'une manière plus lâche encore, en le faiſant aſſaſſiner ; il ne recueillit pas de ce meurtre le fruit qu'il s'en étoit promis, & cet infortuné Monarque, peut de tems après, expira luï-même ſous le couteau d'un déteſtable parricide.

Je ſupprime les détails de ces ſcènes d'horreur qui ne ſont que trop-connues & qu'on voudroit pouvoir effacer de la mémoire des hommes.

M. Déſormeaux, dans ce cinquéme Volume, ſoutient parfaitement la réputation qu'il s'eſt acquiſe d'un bon Écrivain, d'un Hiſtorien très-inſtruit & très judicieux. Sa narration eſt agréable, intéreſſante, ſemée d'anecdotes curieuſes & piquantes, toujours puiſées dans les meilleures ſources. Sa modération l'avoit fait ſoupçonner d'un peu de partialité ; elle ſeroit, ſans doute, très-excuſable dans un François qui écrit l'Hiſtoire des Bourbons ; mais on ne remarque pas qu'il déguiſe les défauts de ſes Héros ; il parle comme la po-

ſtérité qui les a déjà jugés. Quoique ſon caractère le porte plus à louer qu'à blâmer, ſon ſujet lui offre une ſi abondante matière de juſtes éloges qu'il a pu ſe livrer a ſon penchant ſans s'écarter des régles de la plus ſcrupuleuſe impartialité.

Je ſuis, &c.



LETTRE XI.

Blancay; par l'Auteur du Nouveau Voyage Sentimental, 2 vol. petit in-12 *de* 200 *pages chacun, à Paris, chez* Guillot, *Libraire de MONSIEUR, rue S.-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.* 1778.

Le vice paré des couleurs de la Vertu, voilà ce qu'offrent les meilleurs Romans, & ce qui en rend la lecture infiniment dangereuse. L'Auteur de l'Histoire romanesque de *Blancay* n'a pu mettre son Ouvrage a l'abri de ce reproche. Il a donné à deux de ses Personnages tant de Vertus qu'on seroit tenté de leur pardonner des foiblesses criminelles. En essayant de rendre aussi respectable le crime même, n'est-il pas à craindre qu'on ne persuade enfin à la jeunesse qu'elle peut se livrer, sans honte & sans

remords, à la fougue, aux écarts de ſon âge, pourvu que le ſentiment & la conſtance viennent enſuite annoblir ſes paſſions? A ce défaut près, qui tient à la nature de ce genre d'Ouvrages, il eſt peu de reproches à faire à l'Auteur. Les aventures qu'il raconte ſont préſentées avec une ſimplicité ſi naturelle qu'on n'y ſoupçonne point l'art. Admirable dans les détails, il intéreſſe juſques dans le récit des faits les plus minutieux. Il eſt tantôt enjoué, tantôt ſenſible, il prend tous les tons, ſuivant le caractère & la ſituation de ſes perſonnages, mérite d'autant plus digne d'Eloges, que la multitude des perſonnes qui paroiſſent ſur la ſcène eſt très-conſidérable, vu la briéveté de l'Ouvrage.

Le Héros de ce Roman eſt un enfant de quinze ans (Blançay) renvoyé de ſon Collége, parce que, ſon père ayant péri en revenant de l'Inde, perſonne ne ſe préſente pour payer ſa penſion. La ſenſibilité de ſes jeunes camarades forme un ſingulier contraſte avec la dureté de ſes Supé-

rieurs, & les adieux de ces enfans vous attendriront jusqu'aux larmes. Mais un d'eux, sur-tout, vous étonnera par sa modeste timidité. C'étoit le bon *Bernard*, Boursier, dénué de tout, qui glissa dans la poche de Blançay, une montre d'argent, son unique bien, qui lui avoit été donnée par un Pensionnaire qu'il avoit soigné dans une longue maladie.

Blancay sorti du Collége, ne sachant où se réfugier, entre dans une Eglise, assiste à un Sermon très éloquent sur la Bienfaisance. Il avoit vu le Prédicateur au Collége; enchanté de cette rencontre qu'il regarde comme un bonheur, il suit le Prédicateur à la Sacristie, ne doutant pas que l'apôtre de la Charité n'en fut aussi le modéle. Il expose ses malheurs. « Mais hélas le Prédica-» teur & l'Abbé étoient deux hom-» mes bien différens, l'esprit avoit » fait le Sermon; le cœur n'enten-» dit pas les plaintes du malheureux » enfant.....; un Laquais étant venu » dire à M. l'Abbé que Madame la » Duchesse ** l'attendoit, il s'élança

» de la Sacristie avec l'élégante légére-
» té d'un agréable, & sortit avec la
» Duchesse au milieu d'une foule de
» Pauvres qui tendoient la main &
» n'obtinrent pas seulement un re-
» gard ».

Ne sachant que devenir, Blancay, assis, jusqu'à la nuit, sur un banc de pierre à la porte de l'Eglise, est accueilli par une vieille qui l'entraine chez elle. La description de son réduit est d'une vérité frappante, mais celle des soins maternels de cette pauvre femme, pendant la maladie dont Blancay fut affligé en entrant chez elle, fera couler vos larmes. Tous ces détails sont minutieux en eux-mêmes; mais ils sont racontés avec tant de naturel & de sensibilité qu'ils vous causeront la plus douce émotion.

Le premier jour de sa convalescence, Blancay trouve dans sa poche la montre qu'y avoit mise le bon *Bernard*. Cette générosité excita l'enthousiasme de la mère *Simplet*, c'est le nom de la vieille; elle veut aller voir le généreux & sensible *Bernard*.

Mais les Religieux l'ont aussi congédié, sous le prétexte qu'il s'est défait de sa montre sans leur permission.

Dès que Blancay est rétabli, il veut travailler pour n'être plus à charge à sa bonne mere Simplet, qui n'avoit d'autre bien que le produit journalier de son rouet. Il s'adresse à un certain Agatographe, grand Auteur d'Ecrits sur la *Bienfaisance*; mais en qui il trouve, à-peu-près, les sentimens du Prédicateur. Cependant, grâce à quelques propos flatteurs de la mère Simplet qui sçut intéresser l'amour-propre d'*Agatographe*, Bernard en obtint quelques manuscrits à copier, mais pour le plus mince salaire. Il suffisoit néanmoins à sa subsistance. Mais la mère Simplet tombe malade, & Bernard obligé de veiller, à son tour, sa mère & sa bienfaitrice, ne pouvant plus travailler, se trouve dans la plus grande détresse; il ne peut pourvoir à sa subsistance ni à celle de sa mère & de Justine, fille intéressante & malheureuse que la mère Simplet avoit

aussi accueillie chez elle. La montre de Bernard est sa seule ressource. Mais il en coûte trop à son cœur de *se séparer de cette chère montre.* Il sort pour réfléchir & se décider. Il rencontre *Bernard*, qui, chassé du Collége, abandonné de tout le monde, s'étoit enrôlé au service, & ayant obtenu un congé de Sémestre, vient à Paris tout exprès, sans doute, pour soulager Blancay; car Bernard n'y a ni feu, ni lieu, ni parens, ni amis. Mais passons à l'Auteur cette invraisemblance qui améne des scènes délicieuses, & d'un sentiment exquis. La reconnoissance de Blancay & Bernard est touchante; mais leur ton langoureux & sentimental est égayé par la gaîté grivoise d'un camarade de Bernard, d'un certain *Sans-Regret*, dont les propos, grossiérement joyeux, sont ennoblis par les sentimens de la plus pure Vertu. Quand Blancay a raconté les soins & la tendresse de la mère Simplet. *Sans-Regret* s'écrie : « Bravo, bravo! où est-elle » cette bonne Sempiternelle? que je » l'embrasse. C'est ça une femme ré-

» ſpectable ». Mais lorſque Blancay raconte le don de la montre fait d'une manière ſi délicate par Bernard, *Sans-Regret* ſaute au cou de celui-ci, en lui diſant : « Sarpebleu! mon » ami, je ſavois bien que t'avois un » bon cœur, un cœur de Roi : mais, » v'là qui paſſe tout ce que j'en » croyois. Tiens, ſi t'avois une gran- » de-mère, je dirois que t'es le fils » de la bonne Sempiternelle. Vos » deux cœurs ont été fondus dans le » même moule, & malheureuſement » gn'y en a guères de ces moules-là. » Mais *c'eſt égal.* (C'eſt le mot favori » & comme le cri de guerre de Sans- » Regret.) Buvons à ta ſanté & à » celle de la bonne Sempiternelle ».

Le cœur du bon Bernard s'attendrit au récit des infortunes de Blancay, de ſa mère, & de Juſtine. Heureuſement Bernard a gagné beaucoup d'argent à la garniſon. Il tire ſa bourſe pour la partager avee Blancay qui veut modérer cet excès de généroſité. Mais Sans-Regret s'écrie : « Paix-là, jeune-homme, Bernard » l'a dit, n'a-t-il donc pas cette

» garnison de Champagne, qui est
» sa vache à lait? Et puis, il est
» tout seul, lui; au lieu que vous
» avez cette pauvre Justine & cette
» bonne vieille.... Tenez, je me re-
» proche que nous vous ayons retenu
» si long-tems; courez vîte les con-
» soler & revenez nous voir.... C'est
» que je ne sais pas encore où nous
» logerons. Mais c'est égal, revenez
» ici demain à pareille heure; c'est
» moi qui régale; allons, c'est dit,
» au revoir, & dites à la bonne
» Sempiternelle que Sans-Regret
» l'aime de toute son âme ».

Le lendemain Blancay fut exact au rendez-vous, ce qui m'étonne de la part d'un jeune-homme aussi bien né. Au lieu d'aller au cabaret, il pouvoit faire venir Bernard & Sans-Regret chez la bonne Sempiternelle, qui désiroit tant de les connoître. Bernard se fit attendre. Il avoit fait une rencontre bien singulière. Une vieille l'avoit reconnu pour son petit-fils, à trois lentilles qu'il avoit *sous l'oreille*. Cette vieille avoit la vue perçante. « A l'autre, dit *Sans Regret*,

» à cauſe de ce que j'ai dit hier ;
» v'là qu'il va nous en craquer une.
» Eſt-ce qu'une grand-mère ſe trouve
» comme-ça comme un accident » ?
Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que cette grand-mère, vraiment trouvée *comme un accident*, eſt la bonne mere Simplet elle-même. Les trois amis vont chez la nouvelle grand mère, ils y ſont reçus avec la cordialité qu'on doit attendre d'un cœur auſſi tendre & auſſi genéreux.

Au-deſſous de la mère Simplet ſe trouvoit logée (car ſa maiſon eſt le théâtre de tous les prodiges de ce Roman) une certaine Julie, fille douée de toutes les Vertus, excepté celle qui fait l'ornement de ſon ſexe, Richement entretenue d'abord par un vieux Commandeur de Malte, elle s'étoit enſuite réduite à ne ſubſiſter que du travail de ſes mains, par amour pour un jeune-homme nommé d'Arleville. Lisbeth digne ſuivante d'une telle maîtreſſe, eſt épriſe de Bernard. Julie lui achete ſon congé. Il faut ſçavoir que le gé-

néreux Commandeur lui continua sa riche pension, quoi qu'il n'eût pas de commerce avec elle; voilà donc Bernard époux de Lisbeth. Mais nous avons bien d'autre mariages à conclure. Hâtons nous.

Le jeune d'Arleville engage son père à prendre Bernard pour son Secrétaire. Il faut lire le portrait que l'Auteur trace de M. & Mme d'Arleville, femme dévote à l'excès, & par conséquent hypocrite. Il faut lire les détails de sa dureté envers les hommes & de sa tendre sensibilité pour son chien. C'est une vraie scène de Comédie, & une scène excellente.

M. d'Arleville avoit une fille ornée de toutes les grâces, de toutes les Vertus de son sexe. Blancay soupire en secret pour Adéle, cette fille accomplie; ses soupirs pénétrent jusqu'au cœur d'Adéle, & ne sont pas rejettés; mais un monstre, déguisé en Abbé, veut faire violence à la Vertu d'Adéle; Blancay, qui surprend le coupable, s'oppose à ses horribles projets. Bientôt une Lettre-de-Cachet

vient l'arracher de la maison de M. d'Arleville. En chemin, un Soldat qui se trouve dans une Auberge où la voiture de l'Exempt s'étoit arrêtée, reconnoit Blancay, & l'épée à la main veut arracher le prisonnier à ses conducteurs ; ce Soldat, qui se trouve là, aussi comme *un accident*, c'est Sans-Regret. Autre accident. Bernard survient aussi. Il a été averti de l'enlévement de Blancay par un petit Commissionnaire fort intelligent, qui a signalé jusqu'à la voiture de l'Exempt. La généreuse Julie à donné une grosse somme à Bernard qui est accouru en diligence, a deviné la route qu'à suivie l'Exempt & reconnoissant sa voiture, est entré dans la même Auberge. L'or de Blancay achéve de gagner tout-à-fait le cœur de l'Exempt, ébranlé déjà par l'épée de Sans-Regret. Blancay s'évade & passe en Hollande. Il y rencontre un riche Négociant qui l'accueille, & le traite comme son fils ; après plusieurs mois de séjour, le généreux Négociant découvre que Blancay est fils d'un de ses Associés

qui a péri sur mer; mais dont le délicat Hollandois posséde toute la fortune, devenue immense par les intérêts dont elle s'est accrue dans son commerce. Il rend ces trésors à Blancay. Le premier usage qu'en fait le vertueux héritier, c'est de payer toutes les dettes de M. d'Arleville, qui, depuis l'absence de Blancay, avoit été, par un effet de la scélératesse du soi-disant Abbé dont j'ai parlé plus haut, avoit, dis-je, été ruiné & contraint de s'aller cacher dans une affreuse solitude. Blancay, à l'insçu de M. d'Arleville, rachete la terre & tous les biens de M. d'Arleville. Mais un si grand bienfait ne pent rester long-tems ignoré, & M. d'Arleville ne manquera pas, comme vous pensez, de reconnoître tant de générosité, en unissant Adèle & Blancay. Rien ne s'oppose à leur union. La Lettre-de-Cachet avoit été supposée & contrefaite. Voilà donc Blancay de retour, & uni à sa chere Adéle. Voilà déjà deux mariages de conclus.

Blancay a tant de crédit & d'ascendant sur M. d'Arleville qu'il le

détermine aiſément à réunir auſſi *Julie* & ſon fils. Le commerce Criminel dans lequel Julie avoit vécu d'abord avec le Commandeur, enſuite avec le jeune d'Arleville, eſt un léger obſtacle anx yeux de M. d'Arleville. Suivant les régles du genre romaneſque, cet amour purifié par la conſtance, eſt une Vertu. Et M. d'Arleville père ne devoit pas d'ailleurs être difficile ſur cet article.

Lui-même avoit vêcu dans le crime avec une certaine *Juſtine*, dont il avoit un enfant, qui eſt le jeune d'Arleville dont nous parlons, qui fut ſubſtitué à celui de Madame d'Arleville, mort en nourrice. La maternité de Juſtine ne put empêcher M. d'Arleville, forcé, par les vues intéreſſées de ſes parens, d'accepter une autre épouſe, une riche héritière; la pauvre Juſtine, retirée chez la mère Simplet, ſa maraine, &, livrée à ſa douleur, n'avoit d'autre conſolation que d'aller dans un galetas, vis-à-vis l'appartement de M. d'Arleville, pour eſſayer d'y voir ſon ancien amant & ſon fils. Quand

elle avoit eu ce bonheur, elle passoit une nuit douce & tranquille. Tant d'amour & de constance méritoient d'être récompensés. Nous expédions, pour cela, Madame d'Arleville; & après sa mort, Justine recouvre, avec honneur, la main & le lit de M. d'Arleville.

La mère Simplet ne sera pas séparée des objets de sa tendresse, elle va terminer sa vertueuse carrière, auprès de Bernard & Lisbeth, de Blancay & d'Adéle, de Justine & de M. d'Arleville père, de Julie & du jeune d'Arleville. Tous ces modéles de Vertus seront réunis, sous la direction d'un vertueux Pasteur, encore digne ami de la mère Simplet, dont je n'ai pu vous parler, & qui joue, dans ce Roman, un beau rôle, & forme un contraste admirable avec le scélérat Abbé profanateur des charmes d'Adéle, & ravisseur des biens de M. d'Arleville.

Les événemens de ce Roman sont communs & bizarres comme vous voyez. Ils sont d'ailleurs répandus avec une si grande profusion, qu'il

s'y trouve matière à trois Romans; celui de Justine, celui de Julie, celui de Blancay; mais l'Auteur a eu l'art de lier les événemens & de fondre les faits d'une manière si naturelle & si aisée, qu'ils semblent ne faire qu'un tout. C'est là son moindre mérite. La rapidité & la précision sont le caractère distinctif de sa narration. Son Ouvrage, qui ne demande que six heures de lecture au plus, renferme plus de faits & de sages réflexions, qu'on n'en trouvé dans les enormes compilations romanesques dont nous sommes assommés depuis quelque temps. Mais ce qui fait le plus grand honneur à l'Auteur, c'est la vérité de ses portraits, la simplicité exquise de sa narration. Il est admirable dans les plus petits détails, & les faits les plus minutieux inspirent un vif intérêt sous sa plume. Il n'est pas possible, par des citations, de faire sentir ce genre de mérite, il faudroit trop citer. Puisqu'il nous faut des Romans, je conseille la lecture de celui-ci; il en est peu, parmi les Romans de nos jours, qui soient moins dangereux & aussi agréables. Je suis, &c.

LETTRE XII.

Essai sur l'Histoire Chronologique de plus de Quatre-vingt Peuples de l'Antiquité, composé pour l'éducation de Mgr LE DAUPHIN ; *par M.* de la Borde, *Ancien premier Valet-de-Chambre du* ROI *& Gouverneur du Louvre, l'un des Fermiers-Généraux de* SA MAJESTÉ. *A Paris, de l'Imprimerie de François-Ambroise* Didot l'aîné.

ANNONCER un Ouvrage sorti des Presses de M. Didot l'aîné, c'est promettre un nouveau chef-d'œuvre de Typographie. On ne peut plus ajouter à son éloge.

L'Ouvrage que je vous annonce méritoit bien d'entrer dans la superbe Collection destinée à l'Education

de Monſeigneur LE DAUPHIN. C'eſt le fruit d'une étude & d'une érudition prodigieuſes. L'Auteur a dévoré les épines, & ne nous préſente que les fleurs. L'ordre & la clarté qui régnent dans ſon Ouvrage, en rendent la lecture facile & agréable. De ce côté il l'emporte ſur le *Rationarium Temporum du P. Pétau*, & ſur l'*Art de vérifier les Dates*, qui ſont des tréſors d'érudition ; mais qu'on ne peut que conſulter, au lieu que l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Chronologique* peut ſe lire, malgré la briéveté du plus grand nombre des articles qu'il renferme.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE *LITTÉRAIRE.*

LETTRE XIII.

Lettres Américaines, dans lesquelles on examine l'Origine, l'Etat Civil, Politique, Militaire & Religieux, les Arts, l'Industrie, les Sciences, les Mœurs, les Usages des anciens Habitans de l'Amérique; les grandes Epoques de la Nature, l'ancienne Communication des deux Hémisphères, & la dernière Révolution qui a fait disparoître l'Atlantide : pour servir de suite aux Mémoires de D. Ulloa. *Par M. le Comte J.* R. Carli, *Président Emérite du Conseil Suprême*

d'Economie Publique, & Conseiller privé d'Etat de S. M. Impériale & Royale. Avec des Observations & Additions du Traducteur, 2 vol. in-8°. *A Boston, & se trouve, à Paris, chez* Buisson, *Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtlosquet, n° 20. Prix 9 liv. broché,* 11 *liv. relié; &* 10 *liv. broché franc de port par la Poste.*

LA découverte de l'Amérique, est, sans doute, un des plus grands événemens de l'Histoire du monde, puisqu'elle a opéré, dans les idées & dans les mœurs de l'Europe, la plus étonnante révolution : j'ai déjà démontré, lorsque j'ai rendu compte de l'Ouvrage de M. l'Abbé Genti, que cette révolution avoit été funeste. Les maux infinis qu'elle a causés au Genre-Humain ne sont pas compensés par quelques agrémens superflus qu'elle a procurés à la Société, & quelques avantages frivoles qui

en sont résultés pour les Arts & les Sciences : on a beaucoup trop exalté l'importance des lumieres que la découverte d'un monde nouveau nous a données sur l'état de l'homme Sauvage. On prétend qu'avant cette époque l'Histoire naturelle de l'homme étoit encore fort imparfaite. Il est, sans doute, très intéressant d'étudier l'homme, dans ses premiers dégrés de civilisation, pour arriver à la solution d'un problême aussi difficile, peut être, en Morale & en Politique, que celui de la quadrature du cercle en Géométrie : il consiste à déterminer précisément le point où la Société se corrompt en se perfectionnant en apparence, & où la politesse qu'une Nation acquiert n'est plus qu'un vernis appliqué sur ses vices. C'est dans cette vue que les Anciens ont pris plaisir à nous tracer le tableau des mœurs simples & pures des Scythes & des Germains, opposant l'innocence & la Vertu de ces Tribus pauvres & grossières, à la corruption & à la méchanceté des peuples riches & polis; mais quel

fruit peut-on recueillir de l'étude d'un animal brute & sauvage, qui conserve à peine la figure humaine, qui passe sa vie à dormir & à chasser, & ne diffère presque en rien des bêtes qui lui servent de pâture. L'homme, dans cet état de dégradation, ne peut inspirer que la pitié, & ne sert qu'à faire mieux sentir combien la Société est nécessaire pour développer la raison & donner à l'espéce Humaine la perfection dont elle est susceptible : cependant toutes ces spéculations, soi-disant Philosophiques, sur l'état de Nature & sur l'homme Sauvage, qui devoient compléter l'Histoire de l'esprit Humain, n'ont abouti qu'à des systêmes absurdes & à des paradoxes aussi extravagans que dangereux. On a soutenu, avec toute l'énergie & tout l'appareil de l'Eloquence, que l'homme absolument Sauvage, sans aucun usage de la raison, sans aucun rapport avec ses semblables, partageant sa vie entre le sommeil & la nourriture, étoit dans l'état de perfection qui convient à sa Nature, & par conséquent beau-

coup meilleur & plus heureux que l'homme vivant en Société : voilà les grand progrès dans l'Hiſtoire naturelle de l'homme, dont nous ſommes redevables à la découverte de l'Amérique.

Les Aventuriers qui découvrirent l'Amérique, étoient fort peu capables d'en obſerver les habitans ; ils avoient paſſé les mers pour amaſſer de l'or, & non pour étudier la Nature : les Américains ne leur inſpirèrent que le plus profond mépris ; la foibleſſe & la ſtupidité de ces peuples leur parut ſi grande, qu'il doutèrent ſi l'on devoit les ranger dans la claſſe des hommes : la queſtion en fut ſérieuſement agitée, &, s'il étoit poſſible que la cruauté des Eſpagnols pût jamais être excuſée, ce mépris ſeroit la ſeule excuſe qu'on pourroit alléguer en leur faveur. Près de deux ſiécles s'étoient écoulés depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ſes habitans fuſſent bien connues en Europe. On n'avoit encore, ſur ces objets, que les relations infidelles & contradic-

roires des premiers Conquérans. Enfin des Ecrivains ſages & inſtruits, comparant entr'eux ces récits, vinrent à bout d'en extraire quelques notions exactes & ſuivies, & rédigèrent des Hiſtoires de cette fameuſe découverte, un peu plus dignes de foi; mais ces Hiſtoriens étoient Eſpagnols; les préjugés de leur Nation obſcurciſſoient ſouvent, à leurs yeux, la vérité; d'autres Auteurs, moins prévenus & plus dégagés de toute eſpéce de partialité, ont fait, ſur ces Hiſtoires, le même travail que les Hiſtoriens Eſpagnols avoient fait ſur les relations des Aventuriers qui avoient eu part à la conquête; &, à l'aide d'une ſaine critique, ils ont tiré de cette foule d'Ecrits, ce qu'il y a de plus probable & de plus certain ſur les mœurs & les uſages des Américains, & ſur le dégré de civiliſation auquel ils étoient parvenus lors de la conquête.

Les Recherches Philoſophiques ſur es Américains, par M. Paw, ont eu, dans leur tems, une grande vogue, parce quelles ſont agréables & amu-

ſantes pour les gens du monde. L'Auteur eſt fort décrié parmi les Scavans, à cauſe de ſes ſophiſmes, de ſes paradoxes, de ſon ton fier & tranchant & de l'abus continuel qu'il fait d'une érudition ſuperficielle & indigeſte. Il a traité les Américains avec le plus grand mépris; il regarde l'Amérique comme une terre nouvellement peuplée & d'une végétation ſurabondante; mais peu favorable par ſa Nature au développement du régne animal, & dont les habitans, par l'influence maligne du climat, ſont reſtés dans un état de foibleſſe & de dégradation qui rend leur eſpéce très-inférieure à celle des autres hommes. Si M. Paw avoit borné ſes aſſertions aux habitans des Iſles Méridionales qui ont été découvertes les premières, & à quelques Tribus iſolées & Sauvages, les faits les plus inconteſtables viendroient à l'appui de ſon ſyſtême; il eſt évident d'après le témoignage unanime des Ecrivains les plus inſtruits & les plus dignes de foi; il eſt certain que l'Amérique s'offrit aux premières Colonies Européennes

ſous un aſpect triſte & déſolant. La beauté & la fertilité de la terre ſont en partie l'Ouvrage de l'induſtrie humaine ; dans le nouveau monde l'Art n'avoit rien fait pour corriger & embellir la Nature ; d'immenſes forêts où il étoit impoſſible de pénétrer par l'exubérance de la végétation ; des plaines inondées par les eaux ſtagnantes & converties en marais ; la ſurface de la terre cachée ſous des couches épaiſſes d'arbriſſeaux, d'herbes & de plantes Sauvages, & couverte d'une multitude prodigieuſe de reptiles odieux ; des nuées d'inſectes dont l'air étoit obſcurci, tel étoit le ſpectacle que préſentoit l'Amérique ; l'inſalubrité du climat étoit une ſuite du défaut de culture ; l'air concentré dans les bois avoit perdu ſa circulation & ſon reſſort ; des vapeurs groſſières s'élevoient des eaux croupiſſantes ; la terre ſurchargée, de végétation, n'éprouvoit point l'influence purifiante des rayons du Soleil. Les Eſpagnols, malgré la vigueur de leur conſtitution, furent attaqués, à leur arrivée dans ces

nouvelles régions, de maladies violentes & inconnues, dont plusieurs périrent. Ceux qui échappèrent à cette contagion revinrent en Europe foibles, maigres, avec des regards languissans, un teint jaune & livide. Les naturels du Pays, quoique communément bien faits & bien proportionnés, avoient bien plus d'agilité que de force; ils étoient absolument dépourvus de barbe & de poil, & prenoient si peu de nourriture, que les Espagnols, quoique très-sobres, étonnèrent les habitans du nouveau monde par une extrême voracité, & mangeoient, en un seul repas, ce qui eût suffi pour nourrir un Indien pendant plusieurs jours; ils ne pouvoient supporter la fatigue d'un long travail. Cette maladie terrible qui attaque les sources même de la génération étoit chez eux habituelle & endémique; ils vivoient moins long-tems que les habitans des autres parties du monde; les animaux même de l'Amérique y étoient moins grands, avoient moins de vigueur & de fé-

rocité que ceux de notre hémisphère : il n'y avoit que les reptiles qui parvenoient, dans ce pays, à une prodigieuse grosseur ; la stupidité, l'insensibilité, une indolence parfaite formoient le caractère moral de ces peuples, qui ne sembloient sortir quelquefois de leur apathie profonde que pour se livrer, avec une rage aveugle, aux passions les plus violentes, comme les bêtes féroces. D'après ces faits, qui sont tous avérés & indubitables, on sent que M. Paw n'a pas eu grand tort de faire peu de cas d'un pareil pays & d'un pareil peuple ; mais il n'auroit pas du envelopper, dans le même mépris, deux grandes Nations qui réellement avoient fait quelques pas vers la civilisation, & qui, par rapport aux Insulaires & à quelques Tribus Sauvages, pouvoient passer pour des peuples polis : il les a traitées sans façon de barbares en les comparant aux Européens, & s'est moqué des merveilles que certains Historiens Espagnols racontent avec enthousiasme du Méxique & du Pérou. On s'a-

musa, en France, du persifflage de Paw sans prendre un intérêt bien vif à l'honneur des Américains : il n'y eut guères que D. Pernéty qui entreprit de les vanger des outrages du Sçavant de Berlin. Mais cette querelle, au sujet d'un peuple exterminé depuis trois siécles & réduit à un petit nombre d'Esclaves, fit très-peu de bruit en Europe & ne devoit pas en faire davantage.

Long-temps après, l'Auteur de l'*Histoire de Charles V*, le célébre Robertson publia une *Histoire d'Amérique*, dans laquelle il s'est beaucoup étendu sur le caractère, les mœurs & les usages de ses Habitans. C'est l'Ouvrage d'un Ecrivain très-instruit, très-judicieux & très-circonspect : sans épargner aucune des recherches qui pouvoient le conduire à la Vérité, il a dépouillé tous les Monumens Historiques relatifs à la découverte de l'Amérique, il a lu, examiné, confronté tous les Auteurs & pesé tous les témoignages. Presque toujours il s'appuye sur les faits & en tire les conséquences les plus justes & les

plus naturelles ; quand les faits lui manquent, il consulte l'analogie & la vraisemblance, & marche au travers de ce l'abyrinthe d'opinions, de fables, de relations exagérées, à la lueur du flambeau de la plus saine critique. Il dit à-peu-près la même chose que Paw sur l'état où se trouvoient, lors de la conquête, les Isles de l'Amérique & leurs Habitans ; mais il rend plus de justice aux Mexicains & aux Péruviens, sans adopter cependant les hyperboles & les descriptions fastueuses de Solis & de Garcilasso.

Aujourd'hui le Comte de Carli, plein d'un zéle pour l'honneur de la Nation Américaine, s'avise un peu tard de vouloir la réhabiliter dans l'esprit du Public, & intente un procès à Paw qu'il accuse d'avoir calomnié un Peuple très-estimable : ce sont, sur-tout, les Mexicains & les Péruviens dont il se déclare l'Avocat & le Panégyriste, & le premier volume de son Ouvrage semble n'avoir pour objet que de prouver que le Mexique & le Pérou, lorsqu'ils furent décou-

verts par les Eſpagnols, n'étoient pas moins civiliſés que l'Europe. Paw a donné dans une extrémité. M. le Comte de Carli, pour le réfuter, s'eſt jetté dans une autre; l'un a trop rabaiſſé, l'autre exalte beaucoup trop le Mexique & le Pérou, fruit ordinaire des diſputes littéraires, où il eſt ſi rare de ſe renfermer dans un juſte milieu.

M. le Comte de Carli ne s'aſſujettit point à un Ordre méthodique : il répand çà & là ſa doctrine dans ſes Lettres d'une manière aſſez vague; quelquefois, s'appuyant d'une foule d'Auteurs, hériſſant des pages entières de citations, quelquefois ne citant perſonne, & n'ayant d'autre autorité que la ſienne. Il ſeroit impoſſible de le ſuivre dans une marche auſſi peu réglée : pour répandre quelque clarté ſur cette queſtion, il faut la réduire à quelques points précis, & raſſembler un certain nombre de faits déciſifs, qui, d'un côté, prouvent les progrès des Mexicains & des Péruviens dans la civiliſation; de l'autre, l'état d'imperfection où la Société étoit encore chez eux. Examinons d'abord les Me-

xicains. Nous avons les Relations de Cortez & de quelques autres guerriers qui l'ont accompagné dans son expédition. Il semble que ces dépositions de témoins oculaires devroient avoir la plus grande force; il y a cependant plusieurs raisons de s'en défier : elles méritent assûrement toute confiance sur les faits principaux, sur les détails de guerre, & sur tout ce qui concerne la conduite réciproque des Mexicains & des Espagnols; mais, lorsqu'il s'agit du Gouvernement, du caractère, des Mœurs & des Arts, l'autorité de ces relations est bien moins respectable. Des Soldats ignorans devoient mettre dans leurs recherches sur ces objets intéressans peu d'ordre & de sagacité : quand ils abordèrent au Mexique, ils furent très-surpris de trouver une si grande différence entre les Habitans de cette Contrée & les Insulaires stupides & grossiers qu'ils avoient vus jusqu'alors; dans l'admiration que leur inspira la supériorité des Mexicains, leurs idées s'élevèrent beaucoup au-dessus du vrai : le goût du merveilleux, le desir

de relever le mérite de leurs Conquêtes, contribuèrent beaucoup à les jetter dans l'exagération. Pour décrire la police imparfaite ou les Arts grossiers des Mexicains, ils employèrent des termes qui ne sont applicables qu'à des Nations infiniment plus avancées dans la civilisation : or, il n'y a pas de source d'erreur plus commune & plus féconde que d'appliquer, à la description des Mœurs Sauvages, les noms & les expressions dont on se sert pour désigner les institutions des Peuples polis. Dès qu'on a donné au Chef d'une petite Peuplade le nom de *Roi* ou d'*Empereur*; le séjour qu'il habite, doit s'appeller *Palais*, & son petit Cortége prend le nom de *Cour*. De pareilles expressions donnent aux choses une importance qu'elles n'ont pas; & l'imagination, égarée par la conformité des noms, confond des objets qui cependant n'ont entr'eux aucune ressemblance ; les Ecrivains postérieurs ont imité le style des premiers : lorsque Solis fait le portrait de Montézuma, décrit la splen-

deur de sa cour, les Loix & la Police de son Empire; on croiroit qu'il parle du plus grand Monarque & de la Nation la plus civilisée de l'Europe.

Le droit de propriété étoit parfaitement connu & établi dans toutes son étendue au Mexique; mais le Peuple possédoit les terres d'une manière très-différente de celle qui est usitée parmi nous. A chaque district étoit attribuée une certaine quantité de terres, proportionnée au nombre de familles dont il étoit composé. Ces terres étoient cultivées par le travail de toute la Communauté; leur produit se portoit dans un magasin commun & se partageoit entre les familles. Aucun Membre de cette espéce de Communauté ne pouvoit aliéner sa portion, dont la propriété demeuroit indivisiblement attachée à l'entretien de la famille: institution admirable, il faut en convenir, & bien surpérieure à l'ordre de choses établi en Europe.

Le nombre & la grandeur des Villes de cet Empire, est aussi une

preuve favorable aux Mexicains ; il eſt vrai que Cortez & ſes Compagnons ont fort enflé leurs calculs ſur le nombre des Habitans ; mais il reſte toujours conſtant que ces Villes étoient conſidérables & aſſez peuplées. La ſéparation des profeſſions diverſes parmi les Mexicains eſt encore une marque, non équivoque, de leurs progrès. Les métiers de Mâçon, de Tiſſerand, d'Orfévre, de Peintre & pluſieurs autres étoient exercés par des Ouvriers différens, qui, par leur patience & leur aſſiduité, donnoient à leurs Ouvrages un degré de perfection qu'on n'avoit pas lieu d'attendre des outils groſſiers qu'ils employoient.

La diſtinction des rangs & la ſubordination rigoureuſement établies chez les Mexicains, annoncent une forme de Société : le Peuple étoit eſclave des Nobles : leur conſtitution politique reſſembloit à notre Gouvernement Féodal. L'orgueil & la tyrannie des Nobles, mais ſur-tout le faſte du Roi, & les hommages ſerviles que lui rendoient les plus

grands de la Nation, tenoient beaucoup du Despotisme Oriental. Les Impôts n'étoient ni arbitraires ni inégaux; ils étoient fixés d'après des régles invariables & chacun sçavoit quelle portion des Charges publiques il avoit à supporter. Les Tributs se payoient en nature, & ceux qui n'avoient point de terres & ne faisoient point de Commerce payoient leur part en travaux de différens genres.

Divers objets de Police intérieure prouvent qu'on s'étoit occupé de la sûreté & du bonheur des Citoyens. Des Couriers publics postés de distance en distance faisoient passer les nouvelles d'une partie de l'Empire à l'autre : invention ingénieuse dont l'Europe n'avoit pas encore l'idée. Un certain nombre d'hommes étoient employés régulièrement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux allumés en différentes Places, & y faisoient la garde pendant la nuit. La situation de la Capitale, sur un lac avec des digues & des chaussées fort longues, avoit demandé une adres-

ſe & un travail qu'on ne trouve que chez un Peuple civiliſé.

Ils avoient porté les Arts à un certain degré. Ils ſçavoient travailler l'or & l'argent; & ils repréſentoient les hommes, les animaux & d'autres objets avec des plumes diverſement colorées & nuancées : il faut être en garde contre les éloges que les Eſpagnols donnent à leur progrès dans les Arts. Les Ouvrages d'une Nation nouvelle & groſſière nous étonnent, quand nous comparons les obſtacles qu'elle a ſurmontés, avec la foibleſſe de ſes moyens. Il faut juger du talent des Mexicains, non par les deſcriptions emphatiques des Eſpagnols, mais par les Ouvrages mêmes qui ſe ſont conſervés juſqu'à nos jours : on voit, dans le Cabinet du Roi d'Eſpagne, pluſieurs de leurs bijoux en or & en argent, & leurs divers uſtenſiles. Les connoiſſeurs conviennent que ces Ouvrages ne ſont que des repréſentations informes des figures groſſières d'hommes & d'animaux, ſans vérité & ſans grâce: les gravures en bois ou en taille-douce, faites d'a-

près leurs peintures, ne démentent point ce jugement : ce ſont des imitations maladroites aſſez ſemblables aux eſſais d'un enfant qui entreprend de deſſiner. Les Peintures des Mexicains, comme Monumens hiſtoriques, ſont très-curieuſes. Ce Peuple ne connoiſſoit encore que cette eſpéce imparfaite d'écriture qui conſiſte à peindre les objets. On a conſervé quelques-unes de ces *Ecritures en Tableaux*. *Purchas* en a publié ſoixante-ſix planches ; l'Archevêque de Tolède trente deux ; elles contiennent l'*Hiſtoire du Mexique ſous dix de ſes Rois ;* le rôle des impoſitions repréſentant ce que chaque Ville conquiſe paye au Tréſor-Royal ; un Code de leurs Inſtitutions Civiles & Militaires. On trouve, joint à chacun de ces tableaux, une explication compléte des objets repréſentés, donnée aux Eſpagnols par des Indiens habiles dans les Arts de leur Pays. Il exiſte auſſi une Collection de peintures Mexicaines dans la Bibliothéque Impériale, à Vienne. Ce qui donne la plus haute idée de l'induſtrie des

Mexicains, c'est leur division de l'année qui ne pouvoit être que le résultat d'observations Astronomiques peu communes. Ils partageoient l'année en dix huit mois, chacun de vingt jours, qui, tous ensemble, faisoient trois-cents soixante; mais, ayant observé que le soleil n'achevoit pas sa révolution dans cette période, ils avoient intercalé cinq jours.

Les Temples & les Palais, dont les Espagnols nous ont donné des descriptions si pompeuses & si romanesques, ne paroissent pas avoir mérité les magnifiques épithétes qu'on leur a prodiguées. Le grand Temple de Mexico, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches, étoit une masse solide de terre, de forme quarrée & revêtue en partie de pierre; chaque côté de sa bâse avoit quatre-vingts-dix pieds; &, comme il alloit en diminuant, l'Edifice se terminoit par le haut en un espace d'environ trente pieds quarrés, où étoit placée une figure de la Divinité; & deux Autels sur lesquels on sacrifioit les victimes. Les autres Tem-

ples ressembloient tous à celui-là. Il est difficile de concevoir plus de grossiéreté dans les premiers Ouvrages d'une Nation qui commence à élever des Monumens publics. Le Palais de l'Empereur & les Maisons des principaux Nobles, avoient probablement plus d'Art & d'élégance; mais ils étoient construits de mêmes matériaux légers & peu durables, qu'on employoit pour les maisons communes, puisqu'en deux siécles & demi le temps en a emporté jusqu'aux moindres vestiges. Comment se fait-il que, même dans les Villes qui n'ont pas été emportées d'assaut, il n'y ait aucune ruine qui atteste la magnificence de ces Edifices si vantés?

La fameuse Ville de Hascala n'étoit qu'un amas de huttes basses, dispersées çà & là selon le caprice de chaque propriétaire, bâties en terre & en pierre, & couvertes de roseaux, qui ne recevoient de jour que par une porte si basse qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant. A Mexico même, Capitale de l'Empire, les maisons du Peuple n'étoient que des cabanes

bâties avec de la terre ou des branches d'arbres ; elles étoient extrêmement basses & étroites sans autres meubles que quelques vases de terre. Plusieurs familles habitoient sous un même toît, sans avoir aucun appartement séparé.

Ce qui prouve, sur-tout, que les Mexicains, malgré quelques traits de civilisation, étoient encore barbares, c'est la férocité brutale avec laquelle ils faisoient la guerre. Tous les Prisonniers étoient égorgés sans pitié & mangés par les Vainqueurs. Leurs principaux guerriers se couvroient de la peau sanglante des ennemis qu'ils avoient tués, & dansoient au milieu des rues dans cet Equipage. Les quatre premiers Conseillers de l'Empire étoient distingués par des titres atroces ; le premier se nommoit le *Prince de la Lance mortelle*, le second le *Fendeur d'Hommes*, le troisiéme étoit appellé le *Verseur de Sang*, le quatriéme le *Seigneur de la Maison Noire*. A la mort des Grands & sur tout de l'Empereur, un certain nombre de ses

domeſtiques étoient enſevelis avec lui dans le même tombeau.

Leur Agriculture étoit fort imparfaite & fourniſſoit à peine à leur ſubſiſtance ; auſſi étoient-ils beaucoup moins forts que les Eſpagnols ; ce qu'il faut attribuer au défaut de nourriture & à la mauvaiſe qualité de leurs alimens. Il faut beaucoup rabattre de l'étendue que les Hiſtoriens Eſpagnols donnent à cet Empire : il étoit environné de Peuples Sauvages qui n'obéiſſoient point à l'Empereur du Mexique. *Haſcala* à vingt & une lieues de la Capitale, *Tépéan* à 30 lieues, *Muchoacan* à quarante lieues, étoient autant de Puiſſances indépendantes : Cholula même très-voiſin de Mexico n'étoit ſoumis que depuis fort peu de temps : dans l'intérieur du Pays, il n'y avoit point de routes d'un diſtrict à un autre ; par conſéquent point de communication & de Commerce : dans un Pays abondant en or & en argent, l'uſage de la monnoie étoit inconnu, & les noix de Cacao étoient le ſeul moyen d'échange & d'évaluation. Dans l'Hiſtoire des

des Progrès de la Société Civile on a toujours regardé l'invention des métaux utiles, & l'empire de l'homme sur les animaux comme des pas de la plus grande importance : les seuls animaux domestiques des Mexicains étoient les dindons, les canards, les lapins & une espéce de petits chiens; ils ignoroient absolument l'usage du fer.

Ces faits, bien constans, ne s'accordent pas avec les magnifiques descriptions qu'on nous donne de la Police & de l'industrie des Mexicains. Cela n'empêche pas que M. le Comte de Carli ne s'abandonne à son enthousiasme pour le Mexique, & n'adopte aveuglément tout le merveilleux & toutes les exagérations des Ecrivains Espagnols. Cependant leurs expressions sont si emphatiques, & leurs tournures sentent si fort le charlatanisme, qu'elles devoient lui inspirer de la défiance. *Les Palais*, dit Cortez, *sont si grands, si merveilleux, qu'il me semble impossible de vous en raconter l'étendue. Je dirai seulement qu'il n'y a rien de semblable en Espagne.*

L'Auteur de la Relation qui suit celle de Cortez, s'exprime ainsi. *Il y avoit dans cette Ville nombre de bonnes & belles Maisons si grandes, & avec tant de chambres, d'appartemens, de jardins élevés ; & dans le bas, que C'ETOIT UNE CHOSE MERVEILLEUSE A VOIR.* Le même dit ailleur : j'entrai plusieurs fois dans la Maison d'un grand Seigneur uniquement pour la voir, toutes les fois j'y ai tant marché, que je me suis trouvé fatigué : je ne finissois jamais de la voir. Tous les Auteurs de ces relations ont l'air de gens qui montrent la rareté, la curiosité. *Que votre majesté me croye*, s'écrie Pierre d'Alvérédo : *Ce Pays est habité plus commodément & par des Peuples plus nombreux que tout ce que votre majesté a gouverné jusqu'ici.* La critique de M. le Comte de Carli ne trouve rien de suspect dans toutes ces hyperboles ; il prend lui-même, sans s'en appercevoir, le ton pompeux de ces relations comme vous le reconnoîtrez facilement dans cette description de la grande place des

Mexico que je vais mettre sous vos yeux pour vous donner une idée de la manière de l'Auteur.

« Cette Place étoit plus grande » que celle de Salamanque : elle avoit » même trois fois plus d'espace, si » l'on en croit l'Auteur de la Re- » lation qui suit celle de Cortès : » tout le contour présentoit des por- » tiques. On la nommoit *Tlatelolco.* » C'étoit-là que les marchés se » tenoient tous les cinq jours ; mais » on y trafiquoit tous les jours. Les » Témoins occulaires s'accordent à » dire qu'on y voyoit, tous les » jours, vingt à vingt-cinq mille » âmes ; & qu'il y en avoit le double » les jours de marchés. Chaque pro- » fession, chaque marchandise avoit » sa boutique ou son étalage sépa- » rément. D'un côté, l'on vendoit » de l'or, des pierres précieuses, » enchâssées dans l'or, arrangées ar- » tistement, en forme d'oiseaux ou » d'autres animaux ; de l'autre, on » vendoit des plumes, des panaches » de toute couleur. Ailleurs on ex- » posoit les pierres pour faire des

» couteaux, des épées, *chose merveilleuse*, dit le même Auteur, *& dont on ne peut se former l'idée*. Ensuite on voyoit les marchands » d'étoffes ou de toiles, d'habits de » différentes sortes pour les hommes, » les femmes; de souliers, de cuirs » passés, soit de cerfs, soit d'autres » animaux. Plus loin étoient placés » ceux qui vendoient les ornemens » de tête pour hommes & pour femmes; ces ornemens étoient faits » en cheveux; après eux, on rencontroit les marchands de coton. » Dans d'autres quartiers, dit Cortès, se vendoient la chaux, les » pierres, les briques crues ou cuites, » les bois façonnés ou bruts. Ailleurs on alloit acheter des oiseaux, » des poules, des perdrix, des tourterelles, des pigeons, des canards, » des étourneaux, des lièvres, des » cerfs, des lapins. Un quartier étoit » destiné aux herbes, fruits, cerises, » prunes (ces prunes ressemblent parfaitement à celles d'Espagne): on » y voyoit aussi des pommes, des » raisins & autres fruits. En outre

» on vendoit aussi du fil en écheveaux,
» de différentes couleurs, dans un
» quatier semblable à la rue où l'on
» vend les soies à Grenade, mais
» en plus grande quantité. Cortès
» compte aussi, parmi les marchandi-
» ses, des peaux de cerfs parfaitement
» passées, avec poil & sans poil,
» blanches ou teintes de diverses cou-
» leurs. Il y avoit un endroit par-
» ticulier où l'on vendoit du pain,
» & une espèce de vin. Il fait en-
» core mention de couleurs destinées
» aux peintres : *il y en avoit de*
» *toutes sortes, comme en Espagne.*
» Enfin on vendoit des vaisseaux de
» terre, de grandes & de petites
» jattes, des pots, des flacons ou
» bouteilles, une infinité de diffé-
» rentes vaisselles; des nattes de
» plusieurs sortes, tant pour les lits
» que pour tapisser les chambres &
» les salles. La mesure commune du
» prix des choses, ou l'espéce nu-
» méraire étoit des noix de cacao ».

La prévention du Comte de Carli pour les Mexicains l'emporte jusqu'à dire que chez eux *le mérite personnel*

faisoit la distinction de la noblesse, sans citer aucun Auteur à l'appui d'un fait si extraordinaire & si opposé à l'esprit du Gouvernement du Mexique.

Les Péruviens étoient un Peuple plus intéressant & plus civilisé que les Mexicains; il est vrai qu'ils ignoroient l'usage du fer, de la monnoye, de l'écriture, & qu'ils n'avoient d'autre animal domestique que le Llama dont ils se servoient facilement pour porter des fardeaux; mais ils réussissoient mieux que les Habitans du Mexique dans les Arts utiles & agréables; ils étoient plus habiles dans l'Agriculture; ils avoient trouvé l'art de fendre & de purifier la mine d'argent, de manière qu'il employoient ce métal à faire des ustensiles & des vases de l'usage le plus ordinaire. Ils étoient même parvenus à faire quelques outils de cuivre durci par un procédé que nous ne connoissons pas. Leurs Temples, leurs Palais, d'un mauvais goût & sans fenêtres, étoient solides, vastes & imposans. Leurs ruines attestent encore aujourd'hui leur grandeur

& confirment les descriptions des Historiens. Les deux routes de Cusco à Guito de plus de cinq-cents lieues de long font beaucoup d'honneur à leur industrie. Pour passer les rivières, qui souvent traversoient le chemin, ils avoient construit des espèces de Ponts, dont M. Paw s'est moqué, & dont voici le méchanisme. Ils faisoient des cables d'une grande force avec de l'osier & des lianes dont leur Pays abonde; on tendoit six de ces cables d'un bord à l'autre, parallèles entr'eux & fortement attachés par chaque bout; on les lioit ensemble par d'autres & des cordages plus petits assez rapprochés pour former, en une seule pièce, une sorte de filet qui, étant couvert de branches d'arbres & ensuite de terre, formoient un Pont qu'on pouvoit passer avec assez de sûreté. Tandis que les autres Peuples de l'Amérique ne conduisoient leurs radeaux qu'avec la rame, les Péruviens avoient osé mâter ces petits bâtimens & les conduire à la voile; non-seulement ils sçavoient profiter du vent; mais ils pouvoient

même virer de bord avec assez de célérité.

Le Gouvernement étoit fondé sur la Religion, & cette Religion étoit douce & bienfaisante; ils adoroient, dans leurs Incas, les enfans du soleil, & lui obéissoient comme à la Divinité même. C'est le seul Peuple chez qui le Despotisme n'ait point été tyrannique & la superstition cruelle. Les terres étoient cultivées par un travail commun de tous les Membres de la Communauté. Le Peuple averti par un Officier préposé à cette Administration, se rendoit dans les champs, & remplissoit la tâche imposée au son des instrumens de musique. On se croit transporté dans le siécle d'or; mais l'illusion se dissipe à l'aspect de l'extrême inégalité des rangs & de l'humiliante servitude d'une partie de la Nation. La peine de mort infligée à tous les crimes paroît aussi une institution contraire à la douceur du Gouvernement : mais le respect religieux des Peuples pour les Loix du Souverain rendoit les crimes bien rares.

Ces faits annoncent une Société déjà très-perfectionnée; il y en a cependant d'autres qui paroissent indiquer un état de civilisation très-imparfaite. Dans tous les Domaines des Incas, Cusco étoit la seule Ville qui méritât ce nom, par-tout ailleurs le Peuple vivoit épars dans des Habitations détachées, ou tout au plus rassemblé dans de petits Villages; ce qui entraînoit un défaut de communication entre les parties de ce grand Empire. La séparation des professions n'étoit pas aussi marquée qu'au Mexique; chaque Péruvien exerçoit indistinctement tous les Métiers; ce qui prouve qu'ils étoient exercés plns grossièrement. Il n'y avoit que les Artistes occupés aux Ouvrages les plus recherchés qui formassent un ordre séparé & distingué des autres Citoyens. La division singulière de la Propriété au Pérou & la manière dont les terres étoient possédées établissoient une sorte de Communauté de biens très-contraire à toute espéce de Commerce; & détruisoient, en quelque sorte, ce besoin réci-

proque que les hommes ont les uns des autres, & cet esprit d'intérêt particulier qui est le plus puissant aiguillon de l'industrie.

Les Péruviens avoient les mœurs douces ; mais ils étoient lâches & timides, &, ce qu'on ne croiroit pas d'un pareil Peuple, ils poussoient la grossièreté jusqu'à manger la viande & le poisson entièrement cruds. Cependant, à tout prendre, ils méritent la préférence sur les Mexicains : aussi ne faut-il pas être surpris si M. le Comte de Carli s'extasie sur leur Gouvernement qu'il regarde comme le plus beau & le plus admirable qui ait jamais existé: cet engoument est est fort excusable ; mais je suis fâché que l'Auteur se décrédite par certaines assertions qui évidemment sont trop hazardées : « Que direz-vous, » dit-il, si je vous assûre que les » Péruviens jouoient des Comédies, » & qu'ils aimoient passionnément » ce plaisir ; cela est cependant vrai ; » la Comédie faisoit donc un des » plaisirs du Pérou ; mais la Tra» gédie étoit préférée à Hascala dont

» le Peuple étoit Républicain ». Je dirai que cela est allégué sans preuves, & n'est nullement probable.

Je n'aime point aussi qu'on nous vante, comme très-habile dans l'art de la Cuisine, un peuple qui mangéoit le poisson & la viande entièrement cruds : « c'est du Pérou, » dit l'Auteur, que nous avons ap» pris à faire des fourneaux dans » lesquels on entretient le feu laté» ralement, & sur la bouche desquels on pose les vaisseaux où doit » cuire le manger. Lorsque les Da» mes Péruviennes virent la maniè» re grossière avec laquelle les Es» pagnols préparoient leur manger, » elles ne purent s'empêcher de leur » dire qu'ils n'entendoient rien en » Cuisine ». Cette délicatesse est admirable dans des personnes *qui mangent la viande & le poisson cruds*.

Le second Volume, est absolument systématique. M. le Comte de Garli regarde l'Amérique comme peuplée de la plus haute antiquité : pour expliquer comment elle a été si long-tems inconnue au reste du

monde ; il suppose qu'entre notre continent & celui de l'Amérique, il existoit autrefois dans l'Océan qu'on appelle Atlantique, une grande Nation intermédiaire, & qui servoit comme d'entrepôt entre notre hémisphere & celui du Nouveau Monde : cette Nation ayant été engloutie par les eaux, nous avons perdu dès lors toute communication avec l'Amérique. L'Auteur prend de-là l'occasion de rechercher les révolutions de notre globe : je ne le suivrai point dans ses profonds calculs, & dans ses hautes spéculations, qui me jetteroient dans une discussion trop longue : on sçait que ces rêves physiques sont non-seulement inutiles à la science ; mais encore dangereux à la Société, parce qu'ils peuvent ébranler, dans l'esprit du commun des Lecteurs, les vérités les plus essentielles & les plus nécessaires au bonheur des hommes. Cette considération m'engagera, peut-être à revenir, dans une autre Lettre, sur ces systêmes, quoiqu'ils ressemblent à beaucoup d'autres que j'ai déjà réfutés.

Quant au premier Volume qui est purement historique, on y remarque une foule de connoissances qui font beaucoup d'honneur à M. le Comte de Carli, & lui assûrent, dans la République des Lettres, un rang aussi distingué que celui qu'il tient dans la Société; c'est dommage que cette vaste érudition ne soit pas toujours assez bien digérée & accompagnée d'une critique assez sévère; on voudroit, dans ces *Lettres Américaines*, moins de déclamation & d'enthousiasme en faveur d'un peuple qui, au fonds, n'en vaut guères la peine, & plus de cette Philosophie qui nous tient en garde contre le merveilleux, & les fables lointaines; plus de netteté & de précision, plus d'ordre & de méthode; car la confusion qui régne dans cet Ouvrage, produit l'obscurité, & en rend quelquefois la lecture fatigante.

Je suis, &c

LE TRÉSOR DE MELPOMÈNE.

Sur le déclin du jour je traversois n'aguère
Du tranquille marais un quartier solitaire,
Lorsque je rencontrai le Poëte Calcas
De son humble manoir délogeant sans fracas;
Un crocheteur robuste emportoit son ménage,
Et Calcas, d'un pas fier, précédoit le bagage,
Tenant un coffre en main, d'un air religieux,
Tel qu'Enée autrefois, quand il portoit ses Dieux.
Après ces vains propos que notre usage exige;
Quel est ce meuble rare & précieux, lui di-je,
Dont vos yeux un moment n'oseroient s'écarter,
Et que vos seules mains sont dignes de porter?
Avez-vous, dans son sein, déposé vos richesses,
Ou bien les doux billets de vos tendres maîtresses?

Non, dit-il, je tiens là mon unique trésor,
Plus cher qu'une maîtresse, & plus rare que
l'or :
Là sont tous mes enfans, les enfans de ma
veine,
Et qu'à mon chaste amour accorde Melpo-
mène:
Chaque jour plus fécond, mon tragique
cerveau
Invente un nouveau genre, enfante un plan
nouveau.
Aux combats de la scène athlète opiniâtre,
Je ne saurois souffrir ce qui n'est point théâ-
tre :
Le théâtre est ma vie ; il est mon élément.
Je ne rêve qu'intrigue, intérêt, dénouement ;
Mais sans fouiller si loin dans les Fastes an-
tiques,
Je cherche parmi nous des crimes pathéti-
ques :
Une horreur bien bourgeoise a droit de nous
toucher ;
Et mon plus beau sujet, c'est un héros bou-
cher.
Là je tiens en dépôt des richesses immenses,
Trente coups de théâtre, & vingt recon-
noissances ;
Marches, combats, assauts, déroute, em-
barquement ;

J'ai fait même les frais d'un bel enterrement.
N'oublions pas sur-tout un ample répertoire
De morale sublime & de lambeaux d'histoire,
De traits sentencieux, compilés au hazard,
Que dans chaque tirade on enchâsse avec art,
Et qui, de nos badauds étonnant les oreilles,
Leur font battre des mains, leur font crier merveilles.
Ami, voilà des biens qui ne mouront jamais;
Et je porte avec moi ma gloire & mes succès.

L'ANONYME.

Déjà brille en vos yeux cette gloire future:
Puisse un jour le sifflet en respecter l'augure!
Le théâtre, il est vrai, de mérite indigent,
Trouve aujourd'hui pour juge un Public indulgent:
Au microscope heureux de son goût débonnaire,
La R.... est un le Kain, & La H.... un Voltaire;
Et le Parterre assis, bien loin de cabaler,
Pouvant dormir à l'aise, a cessé de siffler.
Moins de maux sont sortis de l'urne de Pandore,

Que ce goût complaiſant n'a déjà fait éclorre
D'informes avortons, & de nains contrefaits,
Grotesquement chauſſés du cothurne fran-
çois.
Plus d'une farce angloiſe, affreuſement har-
die,
S'habille, chez D...., du nom de tragédie.
Pour enrichir la ſcène, on a vu, parmi nous,
Des héros, échappés de l'hôpital des fous,
Par les tranſports nouveaux d'un burleſque
délire,
Exciter gravement la pitié qui fait rire.
Béverley m'a fait craindre, en un ſujet ſi
beau,
D'en voir trancher le nœud par les mains
du bourreau.
On a vu Gabrielle, amante frénétique,
Du cœur de ſon amant faire un ſouper tra-
gique.
Un bûcher enflammé, pathétique ornement,
Réchauffe quelquefois le plus froid dénoue-
ment.
Souvent, ſans autre cauſe, un grand coup
de tonnerre
D'une terreur profonde a frappé le Parterre.
Un ſpectre noir, ſuivi d'un tourbillon de feu,
Fait grand'peur de l'enfer à qui ne craint pas
Dieu;

Et ce siécle esprit-fort, très-crédule au spectacle,
Approuve en Mahomet tout jusqu'à son miracle.
Par un art merveilleux, renouvellé des Goths,
On nous fait un roman des exploits d'un héros;
Des longs jours de sa gloire abrégeant la durée,
La scène le condamne à vivre une soirée.
Nous voyons, par cet art, un superbe mutin,
De la Cité Romaine exilé le matin,
Triomphant à midi de sa triste patrie,
Et massacré le soir par le Volsque en furie.
Il est, il est encore un art ingénieux
De ne rien dire aux cœurs, mais de toucher les yeux.
Nous donnons aujourd'hui la couronne tragique
A qui montre le mieux la lanterne magique.
Avec moins de prestige, à mon œil étonné,
Comus transforme en or le fer qu'il m'a donné,
Qu'un Prince, embarrassé de terminer la piéce,
N'escamotte un poignard levé sur sa Princesse.
Des valets de théâtre, habillés en soldats,

Se livrent en riant de terribles combats ;
Le héros, qui contr'eux se défend avec gloire,
Sans en tuer un seul, remporte la victoire.
D'autres à l'escalade ont attaqué ce fort
Dont le canon muet céde au premier effort.
Des vaisseaux de carton viennent lutter sans crainte,
Contre l'affreux courroux des mers de toile peinte.
Souvent le seul aspect d'un orgueilleux acteur
Dans l'assemblée émue excite un bruit flatteur ;
Qu'a-t-il dit ? Rien encor. Sait-on ce qu'il va dire ?
Non ; c'est son air, sa taille & son port qu'on admire.
Tel est le goût nouveau du spectacle françois.
Mais ne craignez-vous pas, pour vos futurs succès,
Que du Parterre enfin le sifflet se réveille,
Et de son bruit vengeur déchire votre oreille,
Un jour l'ennui du laid peut faire aimer le beau :
Le vieux goût oublié redeviendra nouveau :
Le vrai nous guérira du faux & du bizarre ;
Et L.... à la fin nous paroîtra barbare.
On ne souffrira plus ces durs & secs auteurs,
Charlatans de la Scène, enflés déclamateurs,

Dont la muse, à-la fois sauvage & pédantesque,
Glapit ses froids sermons dans un françois tudesque;
Et l'art de Melpomène, après tant de revers,
Devra son nouveau lustre au charme des beaux vers.

CALCAS.

Bon! nous comptons pour rien & les vers & la rime;
Er Melpomène en prose en sera plus sublime.
Le meilleur Drame enfin, c'est un point résolu,
Est fait pour le spectacle, & non pour être lu.
Telle Piéce, au théâtre, a ravi les suffrages,
Dont souvent le Lecteur a déchiré les pages.

L'ANONYME.

Etrange illusion, qu'à peine je conçoi,
D'applaudir en public ce qu'on siffle chez soi!
Et plus étrange encore cet ennuyeux délire
D'imprimer hardiment ce qu'on ne doit pas lire!
Le prudent Lysidor à peu d'imitateurs:

Applaudi sur la Scène, & craignant les Lecteurs,
Il dérobe au grand jour sa modeste victoire,
Et, dans son porte-feuille, il conserve sa gloire....
Mais quel trouble soudain, qui se peint dans vos yeux,
Sur votre front ridé fait dresser vos cheveux!
Tous vos traits égarés s'arment d'un air farouche,
Des sons plaintifs & sourds sortent de votre bouche.

CALCAS.

Je rappelle en moi-même un tableau théâtral,
D'une invention rare & d'un effet moral,
Qui doit porter la Piéce & l'Auteur jusqu'aux nues.
Vous ne verrez point là de ces beautés connues,
Vieilles comme le tems; c'est du neuf, écoutez.

L'ANONYME.

Comment? y pensez-vous? Dans la rue! arrêtez.

CALCAS.

Non, non.

L'ANONYME.

On va vous croire au moins fou,

CALCAS.

Bagatelles,

L'ANONYME.

Ces cloches font un bruit....

CALCAS.

Je crierai plus haut qu'elles.

L'ANONYME.

Vos gestes, vos transports, vos tragiques accens
Vont faire, autour de nous, accourir les passans.

CALCAS.

N'importe.

L'ANONYME.

En certain lieu j'ai hâte de me rendre,

CALCAS.

Un seul moment.

L'ANONYME.

C'est trop.

CALÇAS.

Il faut pourtant m'entendre.
J'allois subir mon sort : mais pendant ces
débats,
Un filou, qui de loin avoit suivi nos pas,
Et qui guettoit de l'œil la perfide cassette,
Enlève brusquement le trésor du Poëte,
Part comme un trait, s'enfuit, & court peut-
être encor.
Calcas, tout éperdu, court après son trésor,
Après son ravisseur, criant à pleine tête :
Au meurtre ! à l'assassin ! arrêtez, qu'on l'ar-
rête !
Et moi, tout consolé de cet heureux mal-
heur,
D'un cœur reconnoissant je disois ; *cher
voleur !*

Note. Cette charmante Piéce de vers est tirée d'un Ouvrage nouveau, très-piquant, dont nous rendrons compte dans le premier N° de l'année 1789. Il est intitulé : *Le petit Dictionnaire de la Cour & de la Ville*, & se vend chez Briand, quai des Augustins.

LIVRES NOUVEAUX.

ESSAI sur la Répartition de la Taille & des Vingtièmes, précédé d'un Examen succinct de plusieurs Systêmes sur la Réforme & la Conversion des Impôts, & terminé par un apperçu des moyens propres à encourager l'Agriculture. Prix 3 liv. *broch.* A Londres, & se trouve, à Paris, chez Nyon l'aîné, & Fils Libraires, rue du Jardinet.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Métastase MARMONTÉLISÉ, *ou Démophoon, Tragédie-Lyrique en trois Actes, par M.* Marmontel, *à Paris, de l'Imprimerie de P.* Delormel, *Imprimeur de l'Académie-Royale de Musique.*

On voit, dans tous les états, des fortunes qui excitent l'étonnement, bien plus que l'admiration. Tel Médecin qui n'étoit célébre que par la multitude des victimes de son ignorance, se vit recherché, couru de tout Paris; & nos petites Duchesses

vouloient avoir du moins la consolation de recevoir le coup mortel de la main du Docteur à la mode. Il est de même, en Littérature, des réputations qui paroîtront incroyables à tous ceux qui ne sont pas au fait du manége & des intrigues Littéraires; & c'est par les chûtes & les revers que certains prétendus Beaux-Esprit sont parvenus au faîte des honneurs: mais de toutes les victimes que le Goût s'est efforcé d'immoler, & que le caprice a protégées, aucune ne me paroît présenter un contraste aussi frappant d'humiliations & de gloire, de chûtes & d'élévation, que le Secrétaire actuel de l'Académie Françoise.

Des lauriers Académiques flétris le jour même qu'il en fut couronné; des monstres tragiques étouffés dès leur naissance par le sifflet exterminateur; une *Poëtique* inintelligible; des *Elémens de Littérature*, remplis d'hérésies littéraires, ou de vérités triviales; une historiette de *Bélizaire* qui ne dut sa célébrité qu'à la censure de la Sorbonne; un Ouvrage

hermaphrodite sur les *Incas*, moitié Histoire, moitié Poëme, suivant l'Auteur lui même; de petits *Opéra-Comiques*, qui peuvent réjouir des Grisettes, mais indignes des regards d'un Homme-de-Lettres; des *Tragédies-Lyriques* que le feu vivifiant des plus habiles compositeurs n'a pu réchauffer; une traduction de la *Pharsale de Lucain*, dont le Traducteur a eu l'attention scrupuleuse de représenter fidélement la bouffisure, mais dont il a tout-à-fait oublié de reproduire les beautés sublimes; voilà M., le Tableau des disgrâces littéraires qui ont fait tomber entre les mains de M. Marmontel le sceptre des Beaux-Arts; & tel est aujourd'hui l'éclat de sa gloire, qu'on ne peut l'attaquer sans craindre de passer pour un rébelle, coupable du crime de lèse-majesté Académique; pour un blasphémateur, qui vient insulter, jusques sur son trône, le plus puissant des Dieux.

Mais l'illusion va cesser enfin; l'Enchanteur lui-même a détruit le charme qui fascinoit les yeux de la

multitude. Honteux de succès aussi peu mérités, accablé du poids d'une gloire usurpée, M. Marmontel veut enfin consoler l'Envie, trop long-tems blessée par l'éclat de sa renommée. Tel qu'un heureux usurpateur, qui, après avoir, pendant longues années, joui paisiblement de toutes les prérogatives attachées à la suprême puissance, abdiqueroit tout-à-coup honneurs, biens & pouvoir, &c., pour mieux expier le crime de son usurpation, iroit se confondre dans la dernière classe des citoyens, & se condamneroit à vivre dans la plus affreuse indigence, tel M. Marmontel, pour effacer l'éclat d'une gloire injustement acquise, & sur-tout pour réparer le scandale qu'ont pu causer les productions de sa jeunesse, vient aujourd'hui se couvrir d'une honte salutaire, & se ravale au dernier rang des Ecrivains, & au dernier des genres de la Littérature. C'est dans cette vue qu'il a composé, fait jouer & imprimer son *Démophoon*; effort sublime d'une humilité sans exemple; & jamais aucun de ses

Ouvrages ne fut couronné d'un succès aussi complet. Par tout Demophoon nous rappelle l'héroïsme chrétien qui animoit & dirigeoit la plume de l'Auteur.

Humilité dans le choix du genre. Le sublime Précepteur des Rois, un favori de Melpomène, le législateur des Poëtes, un des principaux Architectes de cet édifice immense (l'Encyclopédie) consacré à l'immortalité, abandonner ses utiles & sublimes fonctions, pour s'appliquer à repaître la frivole curiosité de cette classe de citoyens dont l'oisiveté est le moindre vice; ramper humblement aux pieds d'un Musicien, attendre de lui la vie & la conservation; se morfondre à rimailler des lignes prosaïques qui ne seront entendues ni écoutées de personne; sacrifier enfin son génie sublime à un Théâtre où tout est pour les sens, rien pour l'esprit. N'est-ce pas un acte de l'humilité la plus profonde? Cependant ce n'est là que le moindre des sacrifices de M. Marmontel.

Humilité dans sa fidélité à copier

ſon original. Tant de productions ſublimes, en proſe & en vers, écloſes de l'imagination de M. Marmontel, prouvent ſon inépuiſable fécondité. Mais aujourd'hui, pouvant offrir lui-même d'heureux modéles, il s'abbaiſſe à copier ſervilement les informes tableaux d'autrui; le maître deſcend humblement dans la claſſe des diſciples. Il n'y a pas une ſcène de cet Opéra, qui ne ſoit toute entière dans le *Démophoon de Métaſtaſe*, excepté celle du dénouement, qui eſt copiée de la Tragédie d'*Innès de Caſtro*. Et M. Marmontel a négligé d'avertir que ſon Démophoon n'étoit qu'une Traduction preſque littérale de celui de *Métaſtaſe*, afin de ſubir la confuſion ſalutaire du reproche de *Plagiat*. Quel héroïſme!

Humilité dans les petits changemens que le Traducteur s'eſt permis. En effet, M. Marmontel, dans l'excès de ſon repentir, a craint de paroître encore trop riche & trop brillant, s'il ſe montroit revêtu ſeulement des dépouilles de Métaſtaſe. Qu'a-t-il fait? *Il a déchiré la riche étoffe du*

Poëte Italien, *pour la coudre à ses propres haillons* (1) ; il a quelquefois défiguré le style de Métastase, & dégradé le caractère de ses personnages. Rien de plus adroit pour paroître ridicule, même en copiant un excellent modéle. On dit que l'amour-propre est ingénieux. Mais l'humilité de M. Marmontel l'est encore davantage.

Humilité dans le langage & dans le style. Vous savez que M. Marmontel, Secrétaire des Muses, Président, en quelque sorte, de l'Académie du *Beau-Parlage*, chef de ces Quarante *Grammairiens-Jurés*, qui depuis cent cinquante ans s'assemblent au Louvre pour *commenter l'Alphabet*, posséde sa langue à un dégré supérieur, l'écrit avec autant d'élégance que de pureté. Combien de preuves n'en a-t-il pas données, dans ses Poésies Lyriques, sur-tout ? Ce n'est donc pas à son ignorance qu'il faut attri-

---

(1) Expressions de M. Marmontel, *Elémens de Littérature*, Tom. V. pag. 268. Edit. *in*-12. Art. *Plagiat*.

damneroit une jeune vierge ; tandis qu'il s'agit d'une fille impitoyablement égorgée sous les yeux de sa mère, & de sa famille assemblée.

Cependant ces gémissemens sont entendus du Dieu, dont la présence est annoncée par un *murmure profond !* Un silence profond, est une expression commune ; mais un *murmure profond* est tout-à-fait neuf. Enfin l'Oracle annoncé par ce *murmure profond*, s'explique en ces termes :

Lorsqu'on verra céder la force à la foiblesse ;
Lorsque du fier lion l'orgueil sera dompté ;
Qu'on verra le torrent dans sa course arrêté ;
Thraces, le Dieu consent que votre *malheur cesse ;*

Quelle chute forme cet hémistiche *que votre malheur cesse*. Quelle obscurité dans cet Oracle ! Y a-t-il un Œdipe capable de deviner une pareille énigme ? Aussi le Peuple se retire consterné, & convaincu que le Dieu ne consentira jamais *que son malheur cesse*.

La Scène ne reste pas long-temps vuide. Astor, Général du Roi Démophoon, Dircé, fille d'Astor, & Lygdame, Grand-Prêtre d'Apollon, se présentent pour la remplir. Astor soutient qu'il est temps que sa fille

A la commune Loi *cesse enfin d'obéir.*
D'une *faveur* qu'à l'innocence
Obtient l'éclat de la naissance.
Mon sang a *le droit* de jouir.

Il falloit, pour être clair, dire; il est temps que ma fille cesse d'être asservie à la Loi commune. Ce n'étoit pas par *obéissance*, que les filles de Thrace laissoient mettre leur noms dans l'urne terrible, & que l'une d'elles étoit immolée. On ne les consultoit pas pour ce sacrifice; & leur *obéissance* n'y entroit pour rien. *Faveur* & *Droit* sont deux idées inconciliables, fort étonnées de se trouver accouplées.

Le Grand-Prêtre répond à cette prétention d'Astor que *la Loi des Autels est égale.* C'est-à-dire qu'elle n'exempte personne. Chaque mot a be-

soin d'un Commentaire ; la clarté, la pureté du langage exigeoient *la Loi des Autels est égale pour tous*. Mais, je vous l'ai dit, M. Marmontel a pieusement fait vœu d'être inintelligible & barbare.

Cependant, répond Astor, le Roi, en éloignant ses filles, *leur a sauvé la disgrâce* dont frémit le Peuple entier. *La disgrâce* vous paroît-elle le mot propre pour exprimer le plus grand des malheurs, comme l'Auteur l'appelle plus bas ? Quoi qu'il en soit, Astor se plaint de ce Privilége du Roi, en chantant un air dont la musique, qui, dit-on, est fort belle, forme un contraste admirable avec les paroles :

Quoi ! tandis qu'un peuple en allarme,
Sous un Dieu que rien ne désarme,
Attend le *plus grand des malheurs*,
Lui seul (1), témoin de tant de pleurs,
Lui seul, sans répandre une larme,
Il contempleroit nos douleurs !

(1) Vous croyez que ce *lui seul*, regarde le Dieu inflexible dont il vient d'être immédiatement question : non, c'est le Roi dont il a été parlé plus haut.

Je veux, comme nous, qu'il pâlisse ;
Je veux qu'il frémisse à son tour,
Et qu'il éprouve le supplice
De la Nature & de l'Amour.

En allarme au singulier, ne fut jamais françois ; un *Peuple sous un Dieu*, ou *qui attend sous un Dieu*, je ne sais quelle est la véritable construction ; mais, heureusement pour le succès des modestes intentions de l'Auteur, l'une & l'autre constructions présentent un langage également barbare. Qu'est-ce que *le supplice de la Nature ?* vous n'en savez rien, ni M. Marmontel non plus. C'est justement ce qu'il desire, il ne veut ni être entendu, ni s'entendre lui-même.

Après avoir chanté cet air, Astor continue ses doléances dans ce Récitatif :

Je vais le voir ; (le Roi) *s'il m'est contraire*,
Ma fille, & *si* du *sort* nous *subissons* la Loi,
Tout ce qui prétend s'y soustraire
Y *sera soumis* comme toi.

Malgré l'éclat du diadême,
Egaux devant les Dieux, la Nature est la même
Dans le cœur d'un sujet & dans l'âme d'un Roi.

Quelle platitude dans ces expressions, *s'il m'est contraire, ma fille.* Est-il un gosier assez ferme pour réciter ce vers : *Tout ce qui prétend s'y soustraire*? Quelle cacophonie dans ces consonance, *si*, *sort*, *su*, *s'y*, *sous*, *se sou ?* Quelle harmonie peut jamais guérir le déchirement des oreilles produit par le rapprochement de syllabes aussi dures ; mais que dites-vous de cette distinction, entre *Le Cœur & l'âme ?* A quoi se rapporte *égaux devant les Dieux ?* Ce n'est pas à la Nature ; ce ne peut pas être non plus, en suivant les Régles de la Grammaire, au Sujet & au Roi. C'est-là un solécisme, qui, pour être devenu fort commun, n'en est pas moins grossier.

Jugez quelle peine M. Marmontel s'est donnée pour défigurer Métastase. Voici, chez le Poëte Italien, comme

s'exprime le père de Dircé, dans la même Scène.

« Pour être né Sujet, suis-je donc » moins père que lui ? (Démophoon) » Je sais qu'Apollon ordonne que, » tous les ans, à pareil jour, le sang » d'une vierge illustre coule sur ses » Autels. Mais il n'excepte pas les » filles du Sang royal ; que Dé- » mophoon, ce rigide Observateur » des Loix divines, donne aux au- » tres l'exemple de la constance ; » qu'il rappelle ses filles, qu'il tient » éloignées à dessein ; que leurs noms » soient exposés au Sort ; qu'en voyant » agiter l'urne fatale, il éprouve » ce que ressent un malheureux père, » quelle crainte trouble son cœur, » lorsque le Prêtre approche la main » du vase redoutable, &, qu'avec » un visage sombre & terrible, il » est près de prononcer le nom qui » en est sorti ; qu'il rougisse de n'être » que Spectateur tranquille du mal- » heur Public..... J'ai pour moi la » Justice ; c'est le Ciel même qui » m'inspire. Je ne veux plus avoir sans » cesse à trembler ; ou Démophoon,

» quoi qu'assis sur le Trône, partagera
» ma terreur. Nous sommes pères
» l'un & l'autre, & la tendresse pa-
» ternelle se fait entendre au cœur
» d'un sujet, comme à celui d'un
» Roi ».

Cette prose n'est-elle pas infiniment supérieure, pour la douceur & pour la force, à la Poësie rocailleuse de M. Marmontel?

Après les complaintes que vous venez de lire, Astor se retire pour aller *voir le Roi*, & Lygdame, on ne sait pourquoi. Dircé reste dans le Temple pour y chanter ses malheurs; Apollon exige le sacrifice d'une Vierge, & Dircé a secrétement épousé Timanthe, fils du Roi Démophoon. Elle peut donc, en révélant ce secret, se soustraire au sacrifice exigé par Apollon. Mais une autre Loi du Royaume condamne au trépas toute fille née sujette, qui auroit osé s'unir à l'héritier présomptif de la Couronne. Ce n'est pas ce qui chagrine Dircé; mais, dit-elle, en

trahissant le mystère de cet hymen:

J'expose mon époux; *je lui fais encourir*
Le ressentiment de son père ;
Et mon fils, quel danger *ne va-t-il pas*
courir!

Admirez, Monsieur, la simplicité, vraiment rustique, de ces expressions, *je lui fais encourir le ressentiment de son père; quel danger ne va-t-il pas courir!*

Au milieu des lamentations de Dircé, arrive Osmide, fils de Démophoon, époux de Dircé. Son père l'a rappellé de l'armée, & *l'a reçu dans son sein d'un air satisfait.* Dircé éplorée lui apprend que son nom va être soumis au Sort. Mais Osmide la rassûre en lui disant qu'elle n'a point à redouter *cette disgrâce*, parce que,

Garans de la foi nuptiale,
Les Dieux n'en sont point ennemis.

Niaiserie sans exemple; car il est sûr que, si les Dieux sont *garants* d'un contrat, ils n'en sont pas *ennemis*.

Après avoir rassûré son épouse, Osmide demande à voir son fils :

Mene-moi vers l'asyle où *s'éleve* (1) mon fils
Et que dans mes bras *je le presse*.

Dircé lui répond :

Non, non, diffère, attend que notre *danger cesse*.
Foible enfant, cher objet de crainte & de tendresse
Qu'il me sera doux, *si je vis*,
De voir que dans mes bras ton père te caresse.

Voilà les niaiseries, les lignes prosaïques, les Vers décousus & décharnés que M. Marmontel a, dans la componction de son cœur, cru devoir substituer à la Poésie vive, animée, touchante de l'Original.

Dircé quitte son époux pour aller visiter le cher gage de leur amour ;

(1) M. Marmontel sait mieux que personne que la pureté du langage exigeroit où mon fils est élevé, ou bien, où l'on éleve mon fils. Mais c'est aujourd'hui le triomphe de son humilité & tout lui sera sacrifié.

en partant, elle chante ces Vers :

Quelque danger qui nous menace,
Qui ne voudroit être *à la place*
Et de la mère & de l'enfant.

Froide & plate Parodie de ces beaux ſentimens qu'on lit dans l'Original. « Je vous remets mon ſort ; » par vous, quel qu'il ſoit, il me » ſera toujours cher ; la mort même » aura pour moi des charmes, ſi je » puis, en mourant, me glorifier » hautement d'être votre épouſe ».

Il faut remarquer que c'eſt dans le Temple, où ils peuvent être ſurpris & entendus, qu'Oſmide & Dircé viennent chanter à haute voix leurs malheurs, & publier le ſecret auquel eſt attachée leur vie. Métaſtaſe avoit du moins placé cette Scène dans les Jardins de Démophoon. Le lieu étoit plus convenable.

Oſmide, ſeul, s'extaſie ſur les Vertus & les appas de Dircé. Mais ſes Vers n'exciteront pas en vous les mêmes ſentiments d'admiration. Il s'écrie :

O Dieux, dont la main libérale

Avec tant de vertus réunit tant d'appas,
Qui sera mon égale,
Si Dircé ne l'est pas ?

Vous n'entendez pas, sans doute, ce que veut dire ce Vers barbare, *qui sera mon égale.* Je pense qu'il signifie, *qui sera mon épouse* & digne de monter avec moi sur le Trône. Mais admirez les efforts sublimes qu'a faits M. Marmontel, pour défigurer ce Monologue d'Osmide. Voici comme il s'exprime dans Métastase. « O Fortune, quel est ton aveuglement ! Tu donnes, à mon épouse, la Beauté, & une Vertu qui la rend presqu'égale aux Dieux, & tu la fais naître sujéte ! Je réparerai ton injustice. Un jour la Thrace l'adorera, avec moi, sur le Thrône ».

Un Capitaine des Gardes de Démophoon vient (1) annoncer à Osmide que son père le demande. Allons, dit Osmide, voici l'instant *de décider mon sort.* Vous savez qu'il faudroit, *voici l'instant qui va décider de mon sort.* M. Marmontel savoit aussi bien

(1) S'il fut venu un moment plus tôt, tout étoit découvert.

que vous que le *de* étoit néceſſaire. Soyez ſûr que c'eſt tout exprès qu'il l'a omis.

Pendant qu'Oſmide va chercher Démophoon dans ſon Palais, le Palais vient aux lieux qu'Oſmide a quittés. Démophoon y paroît, indigné de l'audace d'Aſtor qui, ſans doute, ſollicite *la faveur* dont Dircé, ſa fille, a *le droit* de jouir, & veut lui ſauver la *diſgrâce* commune. Allez audacieux, lui dit Démophoon,

> Je vous fais *la* défenſe
> D'oſer reparoitre à mes yeux.

Aſtor répond:

> D'un ſang verſé pour vos ayeux,
> D'un ſang verſé pour vous eſt-ce la récompenſe ?
> . . . .
> Seigneur, vous me verrez au temple.

Je vous fais défenſe ſuffiſoit, *la* eſt de trop. Mais, dans la crainte qu'on ne lui reprochât cette addition, M. Marmontel a ſupprimé plus bas un autre *la*, qui étoit néceſſaire. Il faut, en effet, *d'un ſang verſé pour*

vous, eſt-ce là la récompenſe ? Ainſi dans le premier Vers, un *la* de trop; dans l'autre, un de trop peu. Dès-lors tout eſt compenſé.

Mais admirez la bonté de Démophoon qui, ſe voyant *menacé* par un Sujet ſéditieux, au lieu de le faire arrêter ſur le champ, le laiſſe aller préparer tranquillement le ſuccès des noirs & ſiniſtres complots qu'il médite. Mais, laiſſez faire M. Marmontel; ſi, dans ce moment, il prête une bonhomie inbécille à ſon Héros, il ſaura bientôt en faire un Tyran ſanguinaire.

Démophoon annonce à ſon Peuple que l'urne fatale ſera fermée; que lui-même choiſira la victime. Le Peuple en eſt tranſporté de joie. Je n'en vois pas la raiſon; que le Sort décide du choix ou que le Roi le faſſe, le Peuple n'en eſt pas moins à plaindre. Il faudra toujours qu'il fourniſſe une victime, chaque année, & chacun doit être dans une égale inquiétude, le choix arbitraire du Roi étant auſſi incertain que celui du ſort. Comment d'ailleurs le Peuple

& les Miniſtres du Dieu abandonnent-ils au caprice du Roi, un choix que l'Oracle a confié au Sort? N'importe; grande réjouiſſance.

Oſmide, n'ayant pas trouvé le Palais de ſon père à ſon ancienne Place, revient pour le chercher, au lieu qu'il venoit de quitter. Démophoon régale ſon fils de cet air:

Voir *après moi*, ſur le Boſphore,
Mon nom, nos loix fleurir encore;
Eſt-il un bonheur plus touchant?
De tout l'éclat de votre aurore
Je vais jouir à mon couchant.

Certainement avec un langage auſſi *précieux*, M. Marmontel ne ſe flatte pas de *jouir à ſon couchant de tout l'éclat de ſon aurore*. Mais ne vous ais-je pas dit qu'il renonçoit aux vanités du monde?

Après ce compliment, Démophoon annonce à ſon fils qu'il lui a choiſi une épouſe, Ircile, fille du Roi de Phrygie: Oſmide veut s'excuſer; ſon père ne lui en donne pas le temps. La raiſon d'Etat commande,

d'ailleurs Ircile arrive, avec Néade, qui, à l'insçu d'Osmide, son frère, avoit été chargé d'aller chercher en Phrygie la Princesse. A son arrivée, Démophoon s'écrie:

Que *tout* s'empresse à rendre hommage
A l'auguste *moitié* que je donne à mon fils.

Donner *une moitié* à quelqu'un; que cette exprssion est élégante & noble. Du reste, réjouissance & bal, en l'honneur de *la moitié* d'Osmide; ainsi se termine le premier Acte.

Au second Acte, le Théâtre représente le Port de Périnthe. Ircile *moitié* future d'Osmide, & Néade, frère de ce dernier, viennent s'y promener. Ircile voit dans le *silence farouche* (1) de Néade quelque fâcheux présage; elle veut savoir la cause de *cette langueur étrange qu'il a avec elle*. Celui-ci veut en dissimuler honnêtement la raison. Mais l'impétueuse Ircile n'entend pas ce langage.

Des secrets! vous pour moi!....

(1) On dit un *regard farouche*, mais un *silence farouche*, c'est du neuf.

Ah!

Ah ! dites-moi, cruel, qui vous a fait changer.

Néade, ſi vivement preſſé, fait l'aveu ingénu de l'amour qu'il a conçu pour Ircile; loin d'être offenſée d'une déclaration auſſi déplacée, Ircile, à ſon tour, déclare à Néade qu'elle lui pardonne l'aveu de ſa flamme, & témoigne ſes vifs regrets d'être condamnée à régner, & à dédaigner

Tout ce qui n'eſt pas la couronne.

Des larmes échappent de ſes yeux; elle ne peut cacher le ſujet de ſes pleurs :

Eſt-ce avec une âme auſſi ſenſible
Qu'on peut ſavoir diſſimuler ?

Enfin elle chante, avec ſon cher Néade, ce duo :

O Sort ! ô devoir inflexible !
Pour nous quelles ſont vos rigueurs,
De mettre un obſtacle invincible
Au plus doux penchant de nos cœurs ?

Sur aucun théâtre, dans aucune



autre Piéce, avez-vous jamais vu ou lu scène aussi indécente. Une Princesse qui, oubliant la pudeur naturelle à son sexe, au moment d'épouser l'héritier présomptif du trône, ose faire clairement à son frère, l'aveu de sa flamme incestueuse! Dans l'Original, Néade, forcé par Ircile, fait aussi la même déclaration; mais la Princesse, affecte de s'en offenser, impose silence au téméraire, & la pudeur triomphe de ses penchans. Ici nulle bienséance, nulle retenue. Ne trouvez-vous pas Osmide fort heureux, s'il peut échapper à ce mariage? Et quel théâtre ont-ils choisi, ces deux Amans, pour aller chanter leurs amours? C'est le Port. Que ne se renfermoient-ils du moins dans l'endroit le plus secret du Palais? Il est vrai que, dans l'Original, la scène se passe aussi sur le Port; mais c'est en débarquant que Néade est forcé de faire cet aveu. Au lieu qu'ici les deux Amans sont déjà dans le Palais, ils pouvoient bien y parler de leurs amours. Mais M. Marmontel a voulu, sans doute, réjouir ses

Spectateurs par la vue d'un Port de mer.

Osmide, averti que son frère est allé faire un tour de Port avec la prétendue *Moitié* qu'on lui destine, vient les y rejoindre, & s'adressant à Ircile.

Ce n'est qu'à vous que je puis recourir.
Sans vous, je n'ai plus qu'a mourir.

Ce second vers est pillé tout entier d'une misérable Chansonnette,

Sans toi, je ne fais que languir;
Sans toi, je n'ai plus qu'à mourir.

Mais, pour le premier, personne ne sera tenté de le réclamer.

Osmide instruit Ircile du Mariage qu'il a contracté secrétement avec Dircé, & du danger que court son Epouse & lui-même. Il implore les bons offices d'Ircile. *Que faut-il que je fasse*, répond-t'elle.

Vous offenser de ma froideur,
Déclarer que pour moi *votre cœur est de glace*;
Rendre heureux *mon frère à ma place.*

Ircile & Néade paroissent, avec raison, surpris du généreux sacrifice d'un Trône, fait par Osmide, pour qui la gloire avoit eu, jusqu'à ce moment, tant d'attraits.

Mais le Héros, ainsi que le Poëte, est désabusé, & s'écrie :

Et ne voyez-vous pas qu'elle n'est qu'un fantôme,
La Nature & l'Amour, les seuls Dieux de mon cœur,
Ont fait plus d'heureux *sous le chaume*,
Que n'en fera jamais la suprême grandeur.

Ne voila-t-il pas des Vers, qui sont, comme le cœur d'Ircile, *tout de glace*.

Ircile & Néade, disparoissent, sans avertir, sans qu'on sache où ils vont; ni quel motif leur fait quitter la promenade. Ils sont remplacés par Astor & Dircé. Ce malheureux père veut entraîner sa fille loin de la Thrace, pour la sauver du sacrifice auquel l'a condamnée le barbare Démophoon; car c'est elle que ce Roi cruel a choisi pour victime, malgré les services signalés d'Astor, & quoiqu'il ne

puiſſe reprocher aucun crime ni à la fille, ni au père, ſi ce n'eſt le déſir, qu'une tendreſſe bien excuſable lui avoit fait témoigner, de voir Dircé exemptée du ſort.

Pendant qu'Oſmide & Dircé ſe font des adieux *tout de glace*, des Gardes viennent ſaiſir & entraînent la victime. Au lieu de voler à ſon ſecours, Aſtor reſte encore ſur le Port pour chanter ſes malheurs & ſon déſeſpoir.

Au troiſiéme Acte, la Scène repréſente le Veſtibule du Palais de Démophoon. Il y paroît avec ſon Fils, qui tâche de le fléchir & de ſauver à Dircé *la diſgrace* dont elle eſt menacée. Mais la vivacité de ſes prières fait ſoupçonner qu'un ſentiment encore plus tendre que celui de la pitié, l'anime, & Démophoon n'en eſt que plus fortement réſolu à la faire périr. Ircile accourt en s'écriant, avec une ſimplicité vraiment populaire, *Seigneur, faites lui grâce.* Elle propoſe de retourner en Phrygie, pour tout accommoder. Mais Démophoon lui ordonne de reſter, en lui promettant

ſon Trône, & Néade pour Epoux. Mais Démophoon ne ſait pas ſi la Princeſſe, deſtinée à Oſmide, voudra prendre Néade pour Epoux; & c'eſt manquer aux égards qui lui ſont dûs, que de diſpoſer ainſi de ſa main, ſans ſon aveu.

Oſmide annonce qu'il céde volontiers le Trône & la Princeſſe à ſon frère. Mais cette réſignation ne paroît qu'un artifice à Démophoon, qui reſte inflexible. Oſmide ſe retire, le déſeſpoir dans le cœur, la menace à la bouche. Ircile & Néade eſſayent encore de fléchir Démophoon, mais avec des termes dont la niaiſerie ne doit exciter en lui que de grands éclats de rire.

Vous l'allez voir au Temple
De douleur accablé.....
Et s'il veut mourir pour elle,
Vous l'aurez privé du jour.

Fatigué de ces plattes prières, Démophoon ſe retire, & Néade va, par ordre de la Princeſſe, veiller ſur la conduite d'Oſmide. Ircile attend

la Victime, qui paroît environnée de Gardes. Mais avant qu'on ne l'améne, Ircile veut lui parler sans témoins. Avoit-elle ce droit, & les Gardes devoient-ils lui obéir ? Ils le font cependant. Ircile propose à Dircé de la sauver, en déclarant son mariage à Démophoon. Dans l'extrémité où Dircé se trouvoit réduite, ce moyen étoit bon à tenter, puisque le Dieu exigeoit une Vierge pour Victime. Mais Dircé veut mourir, elle n'est inquiéte que pour Osmide, & dit à Ircile, avec la douceur & l'élégance ordinaire de M. Marmontel.

Ah ! ne pensez qu'à lui. *Ramenez-le à son père.*

Les Gardes, après avoir laissé causer Ircile & Dircé, pendant un temps fort raisonnable, entraînent la Victime. Les Prêtresses, *en Chœur doux*, lui chantent de faire *à la Nature d'éternels adieux.* Le Grand Prêtre léve sur elle le couteau sacré ;

mais Osmide, accompagné de Soldats, met en fuite les Gardes de Démophoon, arrache la victime des mains du barbare Sacrificateur. Au même moment paroît Démophoon, dout la présence & les vifs reproches confondent Osmide, qui jette son épée & se livre lui-même aux Bourreaux. Superbe coup de Théâtre, dont vous aurez soin de faire hommage au génie de Métastase.

Démophoon ordonne aux Prêtres d'immoler Dircé; *vous, qu'elle meure.* Mais Osmide arrête le Sacrifice par ces mots, d'un style tout-à-fait bourgeois, *elle est ma femme.* Démophoon n'en est que plus irrité. Mais on fait tout-à-coup paroître le fils d'Osmide & de Dircé, & la vue seule de l'enfant appaise son courroux, comme celui de la Mer en furie est sur le champ calmé par un peu d'huile; il s'écrie: la Nature est la plus forte, je sens que tout céde à sa voix. Le Chœur annonce que l'Oracle est accompli, qu'il n'y aura plus de Sacrifices, & la Piéce finit.

Ce Chœur avoit du talent pour

deviner les énigmes, puiſqu'il voit, dans ce dénouement, le parfait accompliſſement de cet Oracle ſi entortillé;

Lorſqu'on verra céder la force à la foibleſſe.
Lorſque du fier lion l'orgueil ſera dompté,
Qu'on verra le torrent dans ſa courſe arrêté.

On a été embarraſſé de ſavoir quel étoit le *Lyon* & le *Torrent*; ou Démophoon, ou Oſmide, ces épithètes pouvant convenir également à l'un & à l'autre. Mais l'Auteur du Mercure, qui, comme de raiſon, à le mot des énigmes, a répondu fort ingénieuſement qu'Oſmide étoit le Torrent, & Démophoon le Lyon. Ainſi plus d'embarras.

On a été auſſi très-ſurpris que l'Auteur ait terminé ſa Piéce ſans *décider le ſort* d'Ircile & de Néade; on ne ſait ce qu'ils deviennent; vont-ils s'épouſer, & monter ſur le Trône; ou bien Ircile retournera-t-elle en Phrygie, ſans époux? On a dit, avec raiſon, que c'étoit-là laiſſer *un dénouement en l'air*. La ſurpriſe

étoit d'autant plus grande & plus juste en même temps, qu'Ircile étant disposée à *dédaigner tout ce qui n'est pas la Couronne*, ne peut plus songer à Néade, que doit éloigner du Trône le pardon accordé à Osmide, qui rentre dès lors dans tous ses droits. Et cette fière Ircile, si elle est renvoyée, ne doit-elle pas chercher à se venger de l'affront qu'elle a reçu. La Piéce ne pouvoit finir, sans que ces embarras fussent levés.

L'Auteur du Mercure, qui me paroît un mauvais plaisant, a donné de singulières raisons pour excuser ces bévues.

1° Dit-il; pour bien juger un Auteur, ce n'est pas assez d'assister à la Représentation de son Drame, il faudroit aussi *être présent à sa construction*. Il est plus aisé d'appercevoir les défauts, que de les éviter. Mais y auroit-il donc rien de difficile pour M. Marmontel, si son humilité ne mettoit des bornes à son génie?

2° Qu'importe qu'on ignore le sort d'Ircile & de Néade, si l'on ne

n'est pas intéressé bien vivement à eux. Par exemple, voilà une vérité incontestable. Mais il étoit si facile de les rendre plus intéressans, ou de supprimer ces Personnages s'ils ne pouvoient inspirer aucun intérêt.

3° Ne peut-on pas supposer, ajoute-t-il, que l'affaire s'est arrangée avec le Roi de Phrygie ? Il est sur que, s'il y a eu une Négociation entamée sur cette affaire, dans les Cabinets de Thrace & de Phrygie, le Spectateur de l'Opéra doit être tranquille, & s'en reposer sur la prudence des deux Princes intéressés.

4° Vouloit-on que l'Auteur refroidit la fin de son Drame par ces explications ? Oh ! pour le refroidir davantage, non. Je l'en défie.

Jugez, Monsieur, s'il est possible que M. Marmontel ait publié une aussi misérable production, par un autre motif que celui de se couvrir d'une confusion salutaire qui puisse expier les écarts & les usurpations de sa jeunesse. Sous ce point de vue, c'est de tous les Ouvrages de l'Auteur, celui qui est sûr du succès le

plus brillant & le plus complet. Une Poësie lache, diffuse, platte, farcie de solécismes, de mots gothiques, d'épithetes vuides de sens. Voilà pour le style. Des caractères hideux : un Démophoon tyran, imbécile, qui s'irrite & s'appaise également sans raison. Une Ircile, Princesse sans pudeur, qui méconnoît les bienséances de son rang & de son sexe. Astor & Osmide, deux étourdis qui, s'exposant, par leur rebellion, à la mort, sans aucun moyen de défense, puisque le Peuple & l'Armée ont appris, avec des transports de joie, la nouvelle du Sacrifice de Dircé. Cette Dircé est le seul Personnage de la Piéce de Métastase, que M. Marmontel n'a pu défigurer entierement.

Les Grands Hommes ont presque toujours, dans leur conduite, comme dans leurs Ouvrages, des traits frappans de ressemblance. Newton, dans sa vieillesse, fit, dit-on, un Commentaire sur l'Apocalypse, pour consoler la Race Humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle ; & La Fon-

taine, pour expier le ſuccès ſcandaleux de ſes Contes, fit une platte Traduction en Vers, du Livre de l'*Imitation*. C'eſt ainſi que M. Marmontel, pour conſoler l'envie trop affligée du ſuccès d'*Ariſtomène* & autres Productions ſublimes, & pour réparer le ſcandale qu'avoit cauſé *Béliſaire*, vient de publier ſon humble Traduction du Démophoon de Métaſtaſe. On dit cependant que cette Piéce, qu'il eſt impoſſible de lire, (j'entends dans la Traduction) ſe ſoutient au Théâtre, grâces à la Muſique. En ce cas, la repréſentation fait un peu d'honneur à M. Marmontel, & l'impreſſion en fait beaucoup au jeune Compoſiteur.

Je ſuis, &c.



LETTRE XV.

Le Panthéon Littéraire, sous l'invocation des neuf Muses, de Thémis, d'Esculape, & des trois Grâces, contenant des Discours Dydactiques & Réflexions curieuses sur l'Origine, les Progrès des Sciences & de tous les Arts utiles & agréables : Vers, Epîtres, Anècdotes, Epigrammes, Ydilles, &c. &c. orné d'une Gravure, présenté à la FAMILLE ROYALE, *pour l'année* 1789, *avec cette Epigraphe:* Omnibus apertum. *Chez* Maradan, *Libraire, rue des Noyers* n° 33. *Prix* 36 *sols broché.*

QUEL a été, Monsieur, jusqu'à présent, le but des nombreuses Etrennes dont on nous inonde tous les ans, au mois de Janvier, la

frivolité : des Vers & des Chanſons, des Chanſons & des Vers ; c'étoit là tout ce qu'on pouvoit y trouver ; car, à l'exception de l'Almanach Littéraire qui renferme de la Proſe & des Vers, toutes les autres Etrennes ne ſont-elles pas *Lyrique*, *Erotiques*, *Anacréontiques*, &c. &c. &c.? perſonne ne s'étoit encore aviſé de nous donner un Almanach des Muſes tout en Proſe: eh bien, le Rédacteur du *Panthéon Littéraire* a oſé le faire, & l'a fait d'autant plus heureuſement qu'il a ſçu réunir, dans un même cadre, une infinité de morceaux ſçavants & intéreſſans qui, je ne crains pas de le dire, peuvent être utiles à toutes les Claſſes de la Société. Vous ne trouverez pas mon aſſertion outrée quand je vous aurai donné une idée de ſon Plan.

D'abord le titre de *Panthéon* eſt fort bien adapté à ſon Ouvrage, qui eſt réellement un Temple où chaque Muſe a ſon autel & ſes attributs.

Les Chapitres, ou Diviſions de l'Ouvrage, ſont nommées *Galleries* : les neuf Muſes préſident aux neuf

premières Galleries; Thémis à la dixiéme, Esculape à la onziéme & les trois Grâces à la dernière.

A la tête de chaque Gallerie, la Muse est désignée dans une Epigraphe tirée de nos Auteurs, & ensuite, viennent plusieurs morceaux relatifs à la Science à laquelle elle préside.

Sous l'invocation de Clio, ce sont des Remarques historiques, traits d'Histoire, Anecdotes, &c.

Sous celle de Melpomène, des Discours sur la Tragédie & sur la Déclamation.

Sous celle de Thalie, on parle de la Comédie & de l'art du Théâtre en général. Ainsi de suite. On traite, sous Eutrope, de la Musique; sous Erato, des Arts Libéraux & autres; sous Uranie, de l'Astronomie; sous Thémis, de la Justice; sous Esculape, de la Médecine; & enfin, sous les trois Grâces, ce sont des Vers, Ydilles, Epigrammes, Chansons, &c. Je traiterai de cette Galerie, quand

je vous aurai donné une idée des autres.

Ce Plan, comme vous le voyez, est bien varié pour cette année ; mais ne seroit-il pas à craindre qu'il devint monotone tous les ans & qu'on se répétât pour le remplir ; car enfin on ne peut parler que de l'Histoire, sous Clio, que de la Tragédie sous Melpomène, &c. &, comme on a presque tout dit sur ces sujets, je crois qu'on aura bien de la peine à trouver toujours du neuf, & à captiver annuellement nôtre attention sur des matières qui paroissent épuisées !... Mais, au surplus, c'est l'affaire du Rédacteur. N'anticipons point sur le plaisir qu'il nous prépare pour la suite, & ne parlons que de celui qu'on ne peut s'empêcher de goûter en lisant le recueil qu'il nous offre cette année & qui est réellement piquant.

Il s'y trouve, néanmoins, des choses trop sérieuses & même froides. D'autres objets qui ne remplissent pas le but que semble exiger la Gallerie dans laquelle ils sont classés.

Calliope, par exemple, préside à l'Eloquence, & je ne vois pas que les Piéces, qui y sont, en parlent & même soient très-éloquentes. Le plus saillant de ces morceaux paroît être un Discours de M. *de la Cha*** sur la gloire. Je vous en citerai quelques phrases; & vous verrez combien le style en est forcé, & quelquefois même inintelligible.

« La gloire (dit M. de la Cha***) » peut être comparée à une flamme » qui brille sur un sommet élevé, » d'où elle éblouit; mais celui qui » veut le gravir, voit souvent reculer devant lui ce Phosphore léger ».

» Elle est le sublime des moyens » que l'Humanité pouvoit trouver » pour diriger l'homme; &, comme » le meilleur chef est celui *qui sçait* » *ne rien donner pour tout obtenir*, » c'est vers ce but que la législation » doit diriger tous ses efforts ».

Entendez-vous cette phrase, Monsieur? Le meilleur chef est celui qui *sait ne rien donner pour tout obtenir!...* Il me semble, au contraire, que *le*

meilleur chef eſt celui qui, répandant de tems en tems de légers bienfaits, ſait les placer à propos & piquer l'émulation de ceux dont il veut obtenir des ſervices ſignalés. *Ne rien donner :* c'eſt trop décourageant! la gloire, ſelon moi, eſt moins ingrate que ne l'a fait M. de la Cha***.

Il dit plus loin : « On peut, par les peines, empêcher le citoyen de nuire ouvertement au bien commun : *& rarement même le dommage exiſte ſur des choſes irréparables, &c* ».

» Née du ſentiment noble de la » liberté, la gloire, avec plus d'é- » nergie que les autres moteurs, » joint à l'avantage de ſa force, » celui de n'être pas, *comme la crainte* » *ou la prédeſtination, une illuſion* » *mépriſable qui détrompe le citoyen* » *qui la reconnoît, ou qui l'avilit quand* » *elle l'abuſe* ».

Vous avouerez que cela eſt un peu inintelligible. Le ſtile de M. de la Cha*** eſt preſque partout forcé; néanmoins il a des penſées profondes & agréables.

« La Nation (dit-il) capable des

» plus grandes choses, est celle en » qui l'on peut échauffer l'amour » de la Gloire, & la rendre le mo» teur du bien public, ou le Peuple » n'est point aveuglé par le Fana» tisme ni le Despotisme; & qu'une » crainte abjecte, ou une *espérance* » *ignorante* ne menent point à ses » devoirs »....

« Le vice de la Gloire est.... qu'en » guidant l'homme au bien général, » par l'amour de l'estime & de la » prééminence qui l'a suit, elle le » laisse indifférent pour le bien qu'il » feroit sans éclat, & n'assure au » monde que le bien dont il con» naîtra l'Auteur ».

« Mais, avec cette imperfection, » c'est elle qui, ne pouvant garantir » à l'Empire sa durée, à l'homme » son bonheur, au moins y con» court; &, le trompant ingénieuse» ment, met en mouvement ses » bras ou son génie. C'est elle qui » arrache le Guerrier à son foyer, » qui ranime, dans le silence des » nuits, l'homme studieux *que l'é-* » *puisement éteint*, & qui dit au Ci-

» toyen : offre à la race qui te suit
» un échelon nouveau pour atteindre
» le faîte des Sciences, & tu seras
» Grand ! &c ».

Je vous ai parlé, Monsieur, des légers défauts qui se trouvent dans le *Panthéon Littéraire* : je vais maintenant mettre sous vos yeux des morceaux vraiment agréables & intéressans que j'y ai remarqués, & dont un court extrait vous fera sans doute désirer une lecture suivie dans l'Ouvrage même.

Parmi les Piéces de M. le Chevalier de *Meude-Monpas*, il y en a plusieurs qui offrent des idées neuves & vraies, telles que celles-ci, sur les Comédies de Société.

« Sans agiter encore cette fameuse
» question, (dit M. Meude-Monpas)
» *Les Spectacles sont-ils utiles ou nui-*
» *sibles*, &c. &c. remarquons seule-
» ment si la manie de jouer la Co-
» médie en Société, n'occasionne
» pas une foule d'inconvéniens. J'ai
» passé ma vie à voir des rivalités,
» des dissensions, être le fruit de
» ces Sociétés. Chaque personne veut

» avoir le plus beau Rôle : de là
» l'esprit de jalousie. Si la Piéce est
» sortablement jouée (ce qui est
» rare), chacun en particulier s'en
» attribue la gloire ; &, si elle l'est
» mal, les Acteurs s'en renvoyent
» mutuellement le blâme. *Vous n'a-*
» *vez pas voulu suivre mes avis ! il*
» *falloit faire ceci, cela, &c.* Qu'ar-
» rive-t-il ? Que la meilleure Troupe
» de Société ne vaut pas la *doublure*
» des Comédiens publics. Est-ce donc
» la peine de se donner tant de
» soins pour afficher son infériorité !
» *Mais*, dira-t-on, *nous nous amu-*
» *sons sans prétention, nous jouons*
» *la Comédie entre-nous ; cela sert à*
» *déployer l'éloquence, le geste de nos*
» *Enfans, de nos Parens, de nos*
» *Amis : c'est d'ailleurs une occupa-*
» *tion, &c.* Fort bien ; mais ignore-
» t-on qu'il est impossible de refuser
» l'entrée de sa maison à des Pa-
» rens, à des Amis, à des Voisins ;
» enfin à cette foule d'oisifs que le
» prétexte d'une Comédie autorise
» à venir vous importuner ! Que les
trois quarts rient de vous ! . . . Si

» vous étalez la prodigalité & l'é-
» légance : *Comment, & où avez-vous*
» *acquis une telle fortune ?*.... Et si
» vous montrez trop de parcimonie,
» on vous taxe de lézine. D'ailleurs
» le beau Sexe est toujours la dupe
» de ces sortes de Comédies. Si une
» jeune Demoiselle joue avec sen-
» sibilité, on ne manque pas de
» l'accuser d'avoir un sentiment
» trop précoce, & même de ne pas
» voir, avec indifférence Monsieur
» *tel, ou tel* ; si elle joue sans inté-
» rêt, sans énergie ; alors *c'est une*
» *buse ; elle n'a pas d'âme ; cela fait*
» *pitié !* &c. Ainsi, de manière ou
» d'autre, la pauvre personne est
» critiquée, & manque souvent un
» établissement solide, pour avoir
» donné prise au ridicule, cette Lo-
» gique des sots !

Dans un morceau intitulé : *de la Galanterie des fameuses Romaines, comparée à celle des Françoises* par M. *Quevers-d'Isoi* ; l'Auteur, après avoir prouvé, par des exemples tirés de l'Histoire, que les épouses des plus fameux Romains leur avoient

très-souvent manqué de foi, fait cette sortie contre les gens qui se plaisent à dénigrer le sexe :

« J'entends tous les jours les dé» tracteurs du sexe décrier les Fran» çoises, & leur reprocher leur in» clination à la Galanterie! eh mais, » ignorans contempteurs, lisez donc » l'Histoire ; étudiez les Mœurs ci» viles des Romains, & vous verrez » que leurs femmes étoient peut être » moins délicates, sur cet article, » que les nôtres. Et qui êtes vous, » vous que l'on entend sans cesse se » déchaîner contre cette plus belle » moitié de la société ? De vieux » Célibataires, ou de jeunes Liber» tins » !

« Les premiers, semblables au » papillon, ont tant effeuillé de » roses, qu'ils sont persuadés qu'il » est impossible d'en jamais rencon» trer. Débauchés par goût & par » réflexion, sourds à la voix du sen» timent & de l'amitié ; ils ont sé» duit, sans délicatesse, les femmes » de leurs amis ; & jugeant de la » perversité des autres par la leur,

» ils

» ils ont parti de là, pour jurer que
» jamais ils ne se marieroient, pour
» n'être point exposés aux chagrins
» qu'ils ont portés eux-mêmes dans
» le sein de plus de vingt époux. Une
» femme vertueuse est, selon eux,
» un Phénix qui n'a jamais existé,
» &, dans le moment où ils vous
» avancent cette affligeante assertion,
» vous leur demanderiez si leur mère
» étoit une honnête femme, qu'ils
» vous soutiendroient le contraire ».

« Les Libertins de vingt à vingt-
» cinq ans calomnient le sexe d'une
» manière différente : d'abord, fiers
» de l'avantage que leur donnent
» auprès de lui l'âge & la fraîcheur
» de la jeunesse; en second lieu, ne
» connoissant & ne courant que des
» grisettes, fidelles à vingt amans
» à-la-fois, ils décideront qu'il n'est
» point de femme qu'un jeune homme
» *aimable*, ne puisse venir à bout de
» séduire, en s'y prenant bien. Il
» faut, vous diront-ils, sçavoir
» prendre le ton & le caractère de
» chacune en particulier. Nous lirons
» avec la femme savante, nous jouer

» rons avec la joueuse, nous danse-
» rons avec celle qui aime la danse,
» & soyez sûrs qu'il ne nous faut pas
» plus de trois ou quatre visites pour
» en venir à nos fins, &c. Cela est
» assez vrai ; cependant il est des
» femmes dont la vertu est tellement
» empreinte sur leur phisionomie,
» qu'elles déconcertent nos jeunes
» étourdis, & que d'un seul regard,
» elles sçavent leur faire perdre tout
» espoir. Alors, vous les voyez se
» retirer sots & embarassés de leur
» personne; ce que ne feroit point
» un Célibataire de quarante ans ».

Le Danseur, Conte moral, par M. Faydel, offre le tableau d'une situation très-intéressante & qui m'a inspiré autant d'intérêt que de plaisir. Il y a, du même Auteur, plusieurs Anecdoctes répandues çà & là dans le *Panthéon Littéraire*, qui sont toutes très-gaies & très-morales.

Dans la Gallerie d'Uranie, vous verrez, outre un Discours très-instructif, sur l'Origine & les Progrès de l'Astronomie; une lettre de M.

de la Lande sur les progrès actuels de cette Science. Ce Sçavant, connu par ses fréquens Voyages dans le séjour de la Lune, n'a pas dédaigné de suspendre ses Courses Astronomiques pour visiter le Panthéon Littéraire. La lettre qu'il a écrite au Rédacteur fait, selon moi, honneur à ce dernier & doit contribuer beaucoup à lui mériter l'attention du Public.

M. de la Lande, après avoir montré les encouragements que l'Astronomie reçoit dans toute l'Europe, donne, de la manière suivante, la description d'un nouvel instrument de M. Herschel.

» M. Herschel, célèbre en Angle-
» terre par ses Télescopes de vingt-
» deux pieds, en a entrepris un de
» quarante, qui a quatre pieds de
» diamètre & qui donne tant de lu-
» mière que la nébuleuse d'Orion,
» qu'on apperçoit à peine dans une
» lunette ordinaire, éclaire dans le
» Télescope, comme en plein midi ».

« Le Roi d'Angleterre a déjà dé-
» pensé 10,000 livres pour ce bel

» instrument: ce n'est pas pour la pre-
» miere fois que le zéle de ce Prince,
» pour l'Astronomie, s'est fait admi-
» rer. Dans mon dernier voyage en
» Angleterre, le 18 Août dernier,
» où j'eus l'honneur de faire à ce
» Prince des remercîmens, & des
» complimens sur la protection qu'il
» accorde aux Arts: il me fit cette
» réponse édifiante: *sans doute; cela*
» *vaut bien mieux que de dépenser de*
» *l'argent* POUR FAIRE TUER LES
» *HOMMES!*

M. *Ramsden* est un célèbre Ingénieur en Instrumens de Mathématiques, à Londres: on trouve ici, sur ses Ouvrages, des détails très-curieux, qui plairont beaucoup sans doute aux personnes versées dans les Mathématiques & dans l'Optique.

Il y a, de M. *Ducray du Minil*, un discours sur la Musique, très-piquant, & que je me rappelle lui avoir entendu lire dans une assemblée Littéraire, où il fit le plus grand plaisir. Son Discours sur la Danse des Asiatiques, des Affricains & des Américains, annonce beaucoup de

travail & de recherches. Il donne, sur les instrumens de Musique de ces Peuples, des détails si circonstanciés, qu'il seroit, je crois, possible, d'après eux, de les exécuter en France.

Mais, ce qui vous fera beaucoup de plaisir, Monsieur, c'est à l'article de Thémis, un Tableau des Vertus Judiciaires, par M. de *Beaujour*; il a mis sa Morale en action, & nous a présenté, avec beaucoup d'art, dans d'*Alvincourt*, le modéle le plus parfait des Magistrats.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir ici vous en offrir un extrait qui ne vous donneroit qu'une foible idée du mérite de ce beau morceau.

Enfin toutes les Sciences, tous les Arts sont traités dans le *Panthéon Littéraire*; la Déclamation, la Danse, la Peinture même, on y parle de tout. L'extrait des Tableaux qu'on expose tous les ans, dans la Place Dauphine, le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, m'a paru très-encourageant pour les jeunes Artistes qui y sont dénommés.

J'oubliois aussi de vous parler d'un

morceau très-attendrissant, qui est classé sous Esculape, intitulé : *Essai sur l'allaitement maternel*, par M. Imbert. L'Auteur, rempli de vues saines & louables, y peint, avec beaucoup d'énergie, les dangers auxquels s'exposent les mères, en ne nourrissant pas leurs enfans, & les avantages inappréciables qui résultent de l'allaitement maternel pour elles, & pour les gages même de leur amour.

Après vous avoir fait promener, Monsieur, dans le Panthéon, de gallerie en gallerie, nous-nous arrêterons enfin, s'il vous plaît, à celle des trois Grâces, qui est remplie de Vers & de Piéces fort agréables.

Elle commence par une Idyle charmante, de Mademoiselle *Lévêque*, intitulée : *l'Agneau*. Mademoiselle Lévêque s'est fait une réputation bien méritée, dans ce genre, & M. le Chevalier de Florian n'a pas craint de la citer à côté de Gesner, dans une Préface qui est à la tête de son *Estelle*.

Parmi les Vers, j'ai distingué une

Epître à mon Frère, pour le remercier d'une Edition de Voltaire, *qu'il m'a donnée pour Etrennes*, par M. le Chevalier de Cubières : une autre de Madame la Comtesse de Beauharnois, à *Madame de Nantois*, *qui lui a envoyé de jolis oiseaux empaillés.* Une Piéce de M. Mercier, intitulée : *Vers fantasques*, composée en Suisse, & qui ne se ressent pas du Terroir où elle née. En voici quelques Vers.

Il fut un tems ; mais ce tems est passé,
Où mon esprit, aux voûtes éternelles,
S'élançoit d'un vol empressé :
Audacieux aiglon, sur mes plumes nouvelles,
Je me perdois dans le vague des Cieux :
Du pur flambeau qui brûle au sein des Dieux
Je voulois dérober les rares étincelles :
Des arts obscurs j'aimais les profondeurs.
Je vous suivais, secrets de la Chymie,
Et vous systêmes séducteurs,
D'une pompeuse & vaine Astronomie :
Je sondois tout.... hormi la science des cœurs !
. . . .
Frémis, **** !.... ma tendresse imprudente
Te crut sincère & généreux ;
Et tu masquois ton caractère affreux

Sous les traits ingénus de l'amitié touchante!
Bientôt, dans ton âme tremblante,
Le juste remords tonnera :
Sans cesse, à côté de ta couche,
Mon ombre terrible & farouche
En silence se dressera.
Je ne parlerai point,... soumis dans ton effroi,
Tu reculeras d'épouvante ;
Car mon regard sera sur toi!...

L'Attente inutile, par *Madame de Montenclos*, offre des vers agréables & tournés avec beaucoup de grâce.

Je l'attendois avec impatience,
Cet ami si cher à mon cœur :
Je me disois que sa présence
Seroit pour moi l'aurore du bonheur.
Je l'attendois, sans espérance
Qu'il partageroit mon ardeur ;
Mais je me contentois d'avance
D'un sourire plein de douceur.
Je l'attendois avec sagesse :
L'Amitié seul eût donné mon baiser,
Et rien n'eût trahi ma tendresse
Que la douleur de le voir refuser.
Je l'attendois dans ma retraite
Où les Amours ne logent plus.
Un seul encor, mais en cachette,

Vit dans mon cœur en vrai reclus.
Je l'attendois sans art & sans parure....
Ah ! le plaisir eût animé mes traits.
Le sentiment embellit la Nature :
Elle lui doit ses plus touchans attraits.
Il ne vient point !.. je ne veux plus l'attendre,
L'ingrat ami qui me fait soupirer ;
Mais sans le voir, même sans y prétendre,
Je puis au moins le désirer !

Il y aussi dans *le Panthéon Littéraire*, de très-jolis morceaux de Mrs *du Rosoy*, *le Franc*, *Miss*, *Jame de S.-Léger*, *Anquetil*, Luce *de l'Ancival*, *d'Auriol de Lauraguel*, *Bordeaux*, *de la Haye*, *Lall****, &c. &c. &c.

En un mot, Monsieur, ce Recueil, qui me paroît devoir être continué tous les ans, fait beaucoup d'honneur au goût du Rédacteur, puisqu'il joint l'utile à l'agréable, & que les Sciences & les Arts y sont classés à côté de la Poësie Lyrique & Erotique. C'est remplir deux buts à la fois ; c'est un sûr moyen de captiver l'attention du Public qui ne peut la refuser à un Ouvrage qui mérite, à plus d'un titre, d'être distingué de la foule frivole des Etrennes annuelles.

BEAU TRAIT.

de Bienfaisance, tiré des Affiches de Picardie, du 13 Décembre 1788.

Le 6 de ce mois, vers les neuf heures & demie du soir, le feu prit ici chez un malheureux Vieillard, que la rigueur du froid a rendu imprudent. Vingt familles pauvres ont été, en moins de deux heures, les victimes de cette imprudence. Le vent du nord qui souffloit avec impétuosité, a hâté la destruction des Habitations de ces infortunés; leurs Granges, leurs Etables, toutes leurs Provisions d'hiver, une partie de leurs effets, ont été aussi la proie des flammes. Ce n'est que par un travail extraordinaire qu'on est parvenu à arrêter le cours de ce fléau destructeur. Les Habitans du lieu, ceux des Paroisses voisines, ont montré la plus grande activité & quelques-uns d'eux, qui mériteroient d'être

nommés, se sont exposés aux plus grands dangers.

Le Palais Abbatial a été donné pour retraite à ceux de ces Incendiés qui se trouvoient absolument sans asyle, & c'étoit le plus grand nombre. MM. les Bénédictins leur ont fourni, sur le champ, des lits & la nourriture; ils leur continueront ces secours pendant tout l'hiver, & il est tout-à-fait certain qu'ils ne borneront pas là leur bienfaisance. On a aussi tout lieu de croire que M. leur Abbé secondera leurs vues charitables.

Les Incendiés ont ordre de ne point faire de Quête, pourquoi il ne leur sera point délivré des Certificat.

Réflexions du Rédacteur de l'Année Littéraire, sur cette Acte de Bienfaisance.

Malgré la modestie chrétienne des Religieux de Corbies, qui s'opposoient à la publicité de cette belle action, j'ai cru devoir la faire connoître; non que je veuille imiter la jactance Phi-

losophique qui s'empare de toutes les trompettes de la renommée, dès qu'elle peut se vanter de quelque acte de générosité, fait par un de ses orgueilleux Prosélites; mais, pour confondre les calomnies des détracteurs de cet Ordre dont les Membres sont peut-être les Citoyens les plus utiles de l'Etat. Vous entendez, dans le monde, une foule de personnes crier que, dans la crise actuelle, le meilleur moyen seroit de faire main-basse sur les biens énormes des Religieux, des Bénédictins sur-tout.

Mais, sans parler de l'injustice d'un pareil projet, puisque ces biens leur appartiennent par le titre même sur lequel reposent les Propriétés particulières, & l'Autorité souveraine elle-même, la possession immémoriale; sans avoir besoin de remarquer que ces biens n'ont acquis que par les soins & les travaux de ces infatiguables Cénobites, cette énorme valeur qui excite aujourd'hui l'envie & la cupidité; que ces plaines, aujourd'hui couvertes de riches moissons,

n'étoient, quand ils les reçurent de la libéralité de nos Rois eux-mêmes, n'étoient que des deserts arides, que ces belles prairies, n'étoient que des marais infectes, que c'est par leur industrie & leurs sueurs que des monts affreux & arides, ont été transformés en ces côteaux rians où murit le jus de la treille; & qu'il seroit affreux de songer à dépouiller les hommes qui ont enrichi la France. Ce n'est ni comme Chrétien, ni même comme Moraliste que j'envisage cet étrange projet d'usurpation. C'est comme Citoyen, comme Politique que je le trouve plus digne d'exécration.

Au profit de qui tournent ces biens, dont l'envie exagère la valeur? Au profit des Paysans voisins, qui tous sont dans l'aisance. Au profit de tous les Infortunés qui, comme on le voit, trouvent dans leurs désastres un asyle assûré chez ces Religieux. Au profit de tous les Voyageurs, qui trouvent chez eux l'hospitalité. Au profit d'une foule de pauvres honteux, de Militaires

ruinés, accueillis toujours avec générosité & délicatesse dans leurs Maisons. Ces riches Moissons, ces riches Vendanges qu'on doit à leur industrie, ne sont pas employées à leurs besoins. Elles vont enrichir tous les Marchés de la France. Quand on aura ; si les vœux de ces hommes anti-politiques pouvoient être exaucés, quand on aura dépouillé ces bons Cénobites de leur Patrimoine, de leurs Biens, quelle sera leur destination ? Des Seigneurs, ou des Abbés libertins en deviendront possesseurs ; ils viendront en consommer le produit dans la Capitale, & dans un luxe ruineux. Dissipateurs avides, par une jouissance précoce, ils épuiseront les forces du sol ; les terres languiront, la culture diminuera ; les Marchés ne seront plus remplis ; les malheureux n'auront plus de soutiens ; les Cultivateurs, éloignés de leurs bons Maîtres, seront, comme tous ceux qui ne sont pas Vassaux des Religieux, dans la misère. Les voyageurs, & les pauvres honteux ne sçauront plus où

trouver l'hoſpitalité. Au nom de l'Humanité ſouffrante, au nom de la Patrie même; ceſſez donc vos injuſtes clameurs; politiques perfides, qui voulez dépouiller entiérement des Citoyens utiles, & refuſez de contribuer aux charges de l'Etat; vous qui conſommez, dans une coupable oiſiveté, des biens dont la propriété n'eſt peut-être pas fondée ſur des Titres auſſi ſacrés, que le ſont ceux que vous voudriez ajouter encore à vos riches Domaines, ſous le ſpécieux prétexte du bien de l'Etat.



LETTRE XVI.

Tableau Encyclopédique & Méthodique des trois Régnes de la Nature, Dédié & présenté à M. Necker, *Ministre d'Etat, Directeur-Général des Finances.* Ichthyologie. *Par M. l'Abbé* Bonnataire. 1 *vol.* in-4°. *grand papier,* 216 *pages de Discours, sans compter l'Avertissement & l'Introduction, & orné de* 100 *planches où tous les Poissons connus sont supérieurement gravés. A Paris, chez* Panckouke, *Libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

C'est ici, sans contredit, le Traité le plus complet que nous ayons sur l'*Ichtyologie*, & un Recueil précieux pour les Amateurs de l'Histoire Naturelle, pour tous ceux qui voudront connoître cette espéce d'Animaux

dont l'Elément ſeul qu'ils habitent, ſans parler d'une infinité d'autres cauſes, rend la deſcription ſi difficile. Il nous a paru que l'Auteur avoit ſurmonté tous les obſtacles, & ſes lumières réunies à celles des hommes habiles qu'il a ou conſultés ou copiés, répandront un grand jour ſur cette partie, la moins connue, de l'Hiſtoire Naturelle.

Je ſuis, &c.



LIVRES NOUVEAUX.

PAUL & *Virgine*, par M. de Saint Pierre, Autenr des *Etudes de la Nature ;* nouvelle Edition *in*-18, avec figures ; corrigée & augmentée d'un Avertissement, chez P. F. Didot le Jeune ; Imprimeur de Monsieur, Quai des Augustins.

Broché, avec figure, en papier vélin, 6 liv.

Idem en papier fin d'Essone. 4

Et sans figures. 1 10 sols.

Les Exemplaires, du prix de 1 liv. 10 sols, paroîtront au premier Janvier 1789 ; mais les Exemplaires avec figures seront peu-être différés de quelques jours, à cause des soins qu'on prend pour la perfection des figures, gravées sous la direction de M. Moreau le Jeune, sur ses desseins & celui de M. Vernet.

Almanach des Jeux, ou Acadé-

mie portative, contenant les Régles du Revesis, du Wisk, du Piquet, du Trictrac, du Wisk Bostonien, & du Treslette. Nouvelle Edition, augmentée du Jeu du Trictrac à écrire, & de celui des Echecs. Par M. Philidor. *Prix*, 1 liv. 16 s. broché. Et 2 liv. 8 s. relié.

Almanach de Gotha, contenant diverses connoissances curieuses & utiles, pour l'Année 1789, avec la Gravure des Coëffures des Dames.

A Paris, chez Fournier, Libraire, rue Neuve Notre-Dame.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE HUITIÉME VOLUME.

Fin de la Table des Matières.

M. DCC. LXXXVIII.

